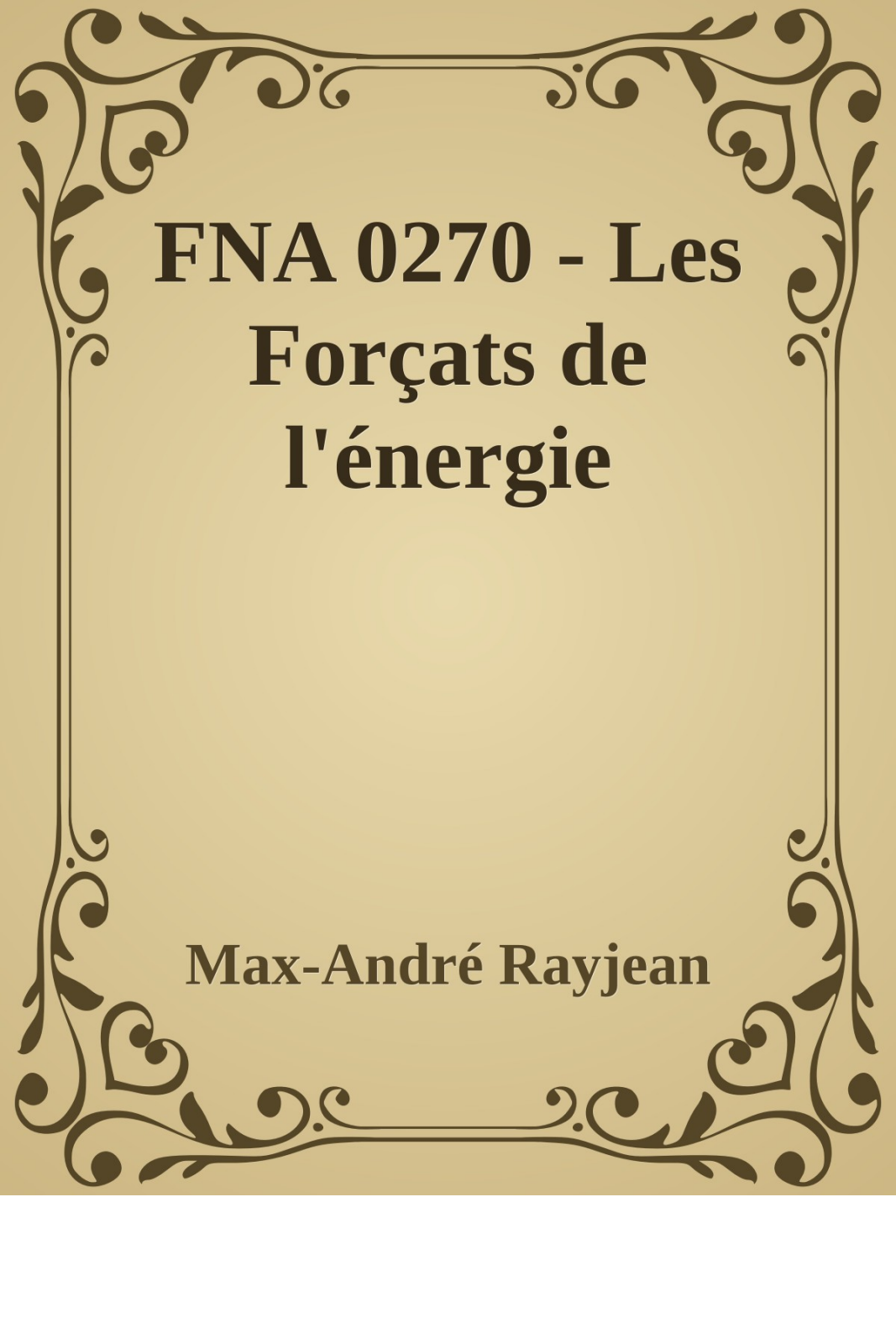


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

FNA 0270 - Les Forçats de l'énergie

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LES FORÇATS DE L'ÉNERGIE



**M.A.
RAYJEAN**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

LES FORÇATS DE L'ÉNERGIE

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LES FORÇATS DE L'ÉNERGIE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1965 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

AVANT-PROPOS

Ernest Malban regarde tomber la neige, le nez collé à la vitre sale de sa cabane. Les premiers flocons de la saison. Bientôt, toute la chaîne des Pyrénées sera recouverte d'hermine. Au pic du Midi, on grelotte à l'observatoire et au relais de T.V. Ici, dans la vallée, on attend l'hiver.

L'homme est célibataire. À quarante-cinq ans, il n'a su trouver la compagne de sa vie. Il le regrette et parfois, la nostalgie ombre son visage pâle, l'ennui plisse son front, fronce ses sourcils.

Oui, Malban, le solitaire, n'est pas heureux. Il vit parce qu'il faut vivre, sans ambition, sans but. Dans sa cabane de bûcheron, un poêle flambe. Les flammes se tortillent, le bois craque, pète sèchement, éveillant le silence profond de la forêt.

L'homme lorgne vers sa cognée, pendue au mur, et hausse les épaules. Non. Aujourd'hui, le mauvais temps stoppe son travail. Les doigts gèleraient au manche. Les flocons aveugleraient. Dans la cabane isolée, il fait chaud, presque trop.

Malban est rouge. Il allume une pipe et se regarde dans une glace achetée dans un monoprix. Il grimace. Ses joues, son menton sont dévorés par une barbe noire. Sa veste a un accroc à la poche droite et son pantalon possède une belle pièce au derrière.

La neige tombe lentement, patiemment. Elle recouvre les arbres, les rochers, les pâturages. Les vaches à grosses cloches ont pris leurs quartiers hivernaux dans les écuries bourrées du bon foin de l'été.

Le bûcheron se demande ce qu'il va faire pendant la mauvaise saison. Descendre au village ? Bah ! Cela ne le tente pas. Il reste un solitaire avec un caractère d'ours mal léché.

Heureusement, avec ses économies, il a pu s'offrir un transistor. Il tourne le bouton et un flot de musique se déverse comme une avalanche dans la cabane minable...

CHAPITRE PREMIER

Aucune comparaison, même approximative, ne pouvait donner une idée de la forme des deux créatures. Une comparaison dans le cadre de notre humanité, entendons-nous. Il fallait donc imaginer, façonner son esprit un peu au gré de sa fantaisie et de ses possibilités.

Imaginons donc. Une masse charnue, avec une charpente cartilagineuse à l'apparence d'un poulpe sans tentacules. Six membres courts, trapus, émergeaient de cet amalgame de chair molle, avec des espèces de doigts à chaque extrémité. Sûrement des organes de préhension, et aussi de déplacement.

À l'intérieur de cette demi-sphère portée par ses six membres, d'autres organes se dessinaient. Une trompe, sans doute pour la bouche. Des cavités à membranes sensibles exerçaient des fonctions inconnues, mais qui s'assimilaient probablement à nos organes des sens.

Enfin, les deux créatures présentaient un aspect légèrement rosé. Dans le monde étrange, fascinant, qui était le leur, on les appelait des Plows et ils appartenaient à la centrale directrice, c'est-à-dire à l'élite, à ce groupe de privilégiés chargés de coordonner toutes les activités de la planète. Et Dieu sait si ces activités étaient nombreuses !

Pour le moment, les deux Plows interrogeaient de bizarres instruments scientifiques. Le laboratoire où ils se trouvaient, se composait d'un assemblage d'éléments juxtaposés. Ces éléments, ces « briques » ou ces « moellons », on les remarquait un peu partout, dans chaque édifice, dans chaque construction. Il s'agissait sûrement d'un matériau à la mode, pratique et peu coûteux. En réalité, chaque élément était pourvu d'un certain magnétisme et se rivait automatiquement à ses voisins. Ce qui constituait un ensemble homogène, solide, indissociable.

P'Bi balançait horizontalement l'un de ses membres cartilagineux. Un son sortit d'une de ses cavités à membrane :

— Plus nous cherchons dans ce domaine, M'La, et moins nous avançons. J'ai même la conviction que nous rétrogradons.

— Tu te décourages, P'Bi, voilà tout. Nos progrès sont infimes, en regard de l'immensité du problème. Notre génération n'y suffira pas et nos descendants seulement, nos lointains descendants, apporteront la solution. Il faut se résigner.

P'Bi parut triste. L'un de ses membres retomba mollement. Il acceptait la lutte contre l'inconnu du monde extérieur, cette lutte passionnante déjà entamée par la génération précédente. Mais comme tout savant, il passait par des alternances d'espoir et de découragement.

— Il n'est pas possible, affirma-t-il, que nous soyons les seules créatures pensantes de l'univers. D'autres mondes existent, au-delà du nôtre. Il faudrait construire des appareils capables de voir au-delà de notre ciel. Déjà, nous avons capté des bruits, des bruits étranges, révélateurs, en provenance de l'espace. Peut-être des signaux.

— C'est beaucoup s'avancer ! dit M'La, sceptique. Je crois plutôt à des mouvements de matière en suspension dans le vide. Jadis, nous pensions que notre monde était rond. Maintenant, nous sommes à peu près certains qu'il n'en est rien. Notre planète affecterait des contours irréguliers et, détail plus étrange, ces contours changeraient de forme, selon les saisons, ou suivant des circonstances qui échappent à notre entendement.

Le problème tenaillait donc les deux savants et les obstacles contre lesquels ils butaient, les agaçaient.

P'Bi s'assit sur un siège épousant parfaitement ses formes. Il se relaxa quelques instants :

— Il y a le jour, la nuit, les contractions de notre planète que tu viens d'évoquer, M'La. Bien plus. Notre monde paraît avancer dans le temps et l'espace. Il se déplace. Il frôle d'autres mondes, s'en éloigne, sans jamais les heurter. N'est-ce pas une merveilleuse mécanique admirablement réglée ? Enfin, ces matières premières qui viennent de l'extérieur, de l'espace, prouvent indéniablement que nous sommes tributaires d'un autre monde. As-tu songé à ce que nous deviendrions si l'espace ne nous déversait pas ses produits énergétiques ?

— Oui. Nos activités s'arrêteraient. Sans les matières premières que nous transformons dans la centrale énergétique, nous ne pourrions plus alimenter nos autres centrales. J'ignore ce qui se passerait si toutes nos centrales, des plus grandes jusqu'aux plus petites, stoppaient leurs fonctions.

M'La, soucieux, résuma son opinion :

— Tu veux mon avis, P'Bi ? Nous serions, en réalité, les organes d'une monstrueuse machine.

— Tu me l'as déjà dit, M'La. C'est ridicule. À quoi servirait la machine que nous entretenons ?

— Je ne sais pas.

— Quelle imagination ! K'So n'aime pas trop qu'on aborde ce problème. Nos travaux lui déplaisent, parce qu'ils paraissent trop hardis. Pourtant, des problèmes comme ceux de savoir pourquoi et comment nous existons, exigent des réponses. Ne serait-ce que pour comprendre les mobiles de notre activité incessante, qui ne se relâche pas une seule seconde.

À ce moment, un flux électrique stimula certains organes de P'Bi et M'La. Les deux Plows arrêterent leur bavardage et se regardèrent, un peu anxieux.

— K'So nous réclame, interpréta M'La. Nous ne saurions le faire attendre.

Les étranges créatures quittèrent à regret leurs appareils et leur laboratoire. Mais l'ordre émanait du chef suprême, de K'So, qui dirigeait l'ensemble de toutes les centrales, de toutes les activités.

M'La et P'Bi quittèrent le labo par un orifice supérieur. Une porte étanche se colmata derrière eux. Un long corridor, rempli d'un liquide incolore, s'offrit à eux. Ils n'hésitèrent pas. Ils se jetèrent à l'eau et surnagèrent. Leurs membres leur servaient de pagaies et de gouvernail. Le flot les emporta.

Toute la centrale directrice semblait aquatique, parcourue de canaux rigoureusement étanches. On rencontrait partout les éléments juxtaposés, soudés magnétiquement. Une luminosité étrange, faible, parcourait la cité et les voies navigables, seuls moyens de communication, apparemment. Ici, les créatures étaient mi-aquatiques, mi-terrestres. Dans cet inextricable réseau de galeries inondées, M'La et P'Bi se dirigeaient sans hésitation.

Ils abordèrent un sas. Ils entrèrent. D'un coup, ils se trouvèrent dans le bureau de K'So, un bureau immense, aux murs couverts de tableaux de contrôle.

K'So se tenait sur un fauteuil-coquille. Il ne se différenciait pas des deux savants. Il ne portait ni vêtement ni signe distinctif. Pourtant, ses collaborateurs le reconnaissaient. Sa chair rosée ne lui donnait aucun âge particulier. Dans ce monde, on ne mesurait pas le temps en mois, en années.

Le chef suprême orienta sa masse charnue vers les nouveaux arrivants. Sa voix resta monocorde, sans intonation :

— Je vous ai encore surpris, penchés sur vos calculs diaboliques, reprocha-t-il. Vous savez pourtant que je vous ai interdit de poursuivre vos travaux. Ils ne servent à rien et n'offrent aucun intérêt à notre communauté. Pourquoi vous obstiner alors que d'écrasantes tâches intérieures exigent de nous une surveillance constante ?

P'Bi et M'La grimacèrent, à leur façon, plissant l'une de leurs cavités organiques. L'œil du maître veillait partout. Son bureau pullulait d'instruments de contrôle, de détection. Sans bouger pratiquement de son siège, K'So pouvait à tout moment entrer en contact avec n'importe quelle centrale, si éloignée soit-elle, grâce à un système de télécommunications parfaitement organisé, comprenant de nombreux et de complexes relais.

Oui, P'Bi et M'La n'ignoraient pas cela. Néanmoins, ils travaillaient en secret aux problèmes qui leur tenaient à cœur. P'Bi essaya même de convaincre le chef de la centrale directrice :

— D'autres mondes existent, analogues aux nôtres. Nous en sommes presque convaincus. Si nous pouvions les contacter, nous sortirions de

notre isolement. Vous êtes-vous demandé, une seule fois, pourquoi nous ne relâchions jamais notre activité, pourquoi nous répétions inlassablement les mêmes gestes pendant toute notre existence, pourquoi nos diverses centrales sont tributaires les unes des autres et qu'il suffirait d'un incident à l'une d'elles pour perturber notre ensemble ?

— Oui, dit K'So. Je me suis posé la question, parce que je suis un savant, comme vous, parce que je dispose d'un cerveau intelligent qui me permet de commander.

— Alors ? insista M'La, anxieux.

— Alors rien, je n'ai pu répondre à la question et du coup, je m'en désintéresse. Nos problèmes internes passent avant tout et occupent pratiquement notre temps. Je tiens à vous rappeler que j'exige la plus complète obéissance de la part de mes collaborateurs. Tout est réglé minutieusement et le moindre grain de sable provoquerait des perturbations aux conséquences incalculables. Notre gigantesque travail à la chaîne ne peut pas et ne doit pas s'arrêter.

Les deux fautifs se regardèrent avec inquiétude.

— Est-ce à dire, chef, que vous n'avez plus confiance en nous ? clama P'Bi.

— J'ai toujours confiance, et je vous le démontre en vous priant de bien vouloir regagner vos laboratoires et d'y résoudre les problèmes qui vous sont confiés, ceux-là exclusivement, nécessaires à la communauté. En cas de récidive, je me verrais dans la pénible obligation de me passer de vos services, et de vous remplacer. Vous connaissez les sanctions impitoyables que vous encourez ?

P'Bi et M'La approuvèrent en frémissant. Les lois inexorables, ils ne les ignoraient pas puisqu'il appartenait justement aux Plows de les promulguer. Quand un citoyen était devenu inutile, par suite de faute, ou de vieillesse, et même d'accident, les Miors se chargeaient de lui. Or il était impossible d'échapper aux Miors, qui, perchés dans leurs centres défensifs, exerçaient une surveillance de chaque instant. On en rencontrait partout. C'était la milice. Elle avait accès dans toutes les centrales. Les Miors possédaient le redoutable moyen de disséquer tout ce qu'ils appréhendaient. Malheur à celui qui tombait entre leurs mains ! Ils dévoraient tout, gloutonnement, si on leur en donnait l'ordre.

M'La osa une ultime tentative.

— Nous jurons, pendant notre temps de travail, de ne plus nous occuper des problèmes extérieurs, et de consacrer toute notre ardeur à la communauté. Mais nous autorisez-vous à poursuivre nos travaux personnels en grignotant sur notre temps de repos ? La suggestion ne parut pas tellement enthousiasmer K'So. Toutefois, comme il appréciait particulièrement ses deux collaborateurs, il leur donna une

chance :

— D'accord, acquiesça-t-il. Sous réserve qu'à l'issue du temps indispensable de repos, vous demeuriez en bonne condition physique. Gare au surmenage ! Un Plow fatigué, usé, devient la proie des Miors. Ne l'oubliez jamais si vous tenez à la vie !

Les deux savants se retirèrent. Certes, ils n'avaient pas totalement gagné la partie, car K'So restait intraitable sur certains points. Néanmoins, ils s'estimaient satisfaits.

Par le réseau navigable, ils regagnèrent leur laboratoire, où ils se colmatèrent.

M'La s'assit et détendit ses six membres. Il se sentait ici chez lui et il n'en sortait pratiquement jamais, hormis les indispensables visites à K'So, quand le service l'exigeait.

— Tu crois que les Miors viendraient jusque-là ?

— Assurément, affirma P'Bi. La moindre altération de nos facultés, physiques ou psychiques, les attirerait infailliblement. Les handicapés n'ont aucune place dans notre communauté. Ils sont impitoyablement éliminés.

— Tu sais pourquoi ?

— Oui. Du moins K'So l'affirme. Un blessé, un malade, perd de son potentiel d'activité. Il en résulte un ralentissement dans son travail, qui, par contre-coup, se répercute dans le fonctionnement de la communauté, dans son harmonie.

— C'est une loi très dure, inhumaine, convint M'La. Ne pourrions-nous l'assouplir ?

— Nous avons essayé. Cela a dégénéré en catastrophe. Pas mal de centrales ont été perturbées sérieusement. C'était la panique, la désorganisation. Seule, l'élimination des handicapés a rétabli l'équilibre. C'est pourquoi K'So reste très strict là-dessus.

— Ignore-t-il qu'un jour, lui aussi, son activité se ralentira ? Il vieillira. Il sera à son tour la proie des Miors. C'est inéluctable et une loi de la nature à laquelle on ne peut se soustraire... Aurais-tu peur de la mort, M'La ?

— Non. Mais je pense que jamais une loi n'est parfaite. Notre rôle consiste justement à améliorer les règles qui nous régissent avec tant de rigueur. J'aurais aimé savoir si les autres mondes étaient organisés comme nous. K'So devrait créer un bureau d'études spécialement chargé des problèmes extérieurs. Peut-être en retirerions-nous des connaissances élargies, par la suite, pour le plus grand bienfait de la communauté.

Une sonnerie retentit dans le laboratoire. Les deux savants l'interprétèrent facilement, car elle se reproduisait aux mêmes heures, invariablement, ou à peu près.

— C'est le moment du repos, P'Bi. Nous ne dépendons plus de K'So

jusqu'à la reprise du travail... Veux-tu reprendre à zéro le problème que nous étudions tout à l'heure, avant la convocation du chef ?

— Ah ! À propos de l'existence d'autres mondes.

— Oui.

— D'accord. C'est terriblement passionnant. Pourquoi diable un savant tel que K'So s'en désintéresse-t-il à ce point ?

— Parce qu'il n'en a pas le temps, trop pris par ses fonctions, certifie M'La.

— C'est une opinion, grogna P'Bi en se dirigeant vers des appareils scientifiques.

Peu après, les deux savants s'absorbaient dans d'impressionnants calculs.

*
* *

Les Crups ne ressemblaient pas du tout aux Plows. On retrouvait quand même la forme demi-sphérique, mais la différence se caractérisait par l'absence totale de membres.

Les Crups se mouvaient par bonds, par contraction, comme les reptiles. D'autre part, leur chair avait une couleur bleutée, brillante. On devinait aussi des organes dans la masse adaptés à des fonctions diverses. Quelques touffes de poils parsemaient la peau un peu rugueuse, semblable à une carapace, cette peau extraordinairement sensible qui se plissait sans cesse, par spasme.

Un terrible bruit parvenait aux oreilles de C'Mo, chef de la centrale de pompage. Un bruit infernal que n'atténuait aucune cloison insonorisée. À un rythme effrayant, les gigantesques pompes brassaient un liquide légèrement ambré et le propulsaient avec énergie dans des canalisations. La cadence ne variait pas, immuable. Un humain eût compté soixante-dix refoulements à la minute. Par jets sporadiques, le mystérieux liquide ambré se précipitait avec force dans les canaux d'irrigation, les plus gros partant justement de la centrale de pompage.

Ce monde, ce monde étrange où nous avons pénétré, était littéralement irrigué par un système de galeries. La vie palpitait dans la terre, sous le sol. Une vie de taupes. Divers réseaux de canaux entretenaient des fonctions bien différentes. Il y avait les canaux de communication, aux eaux incolores, puis les canaux de nutrition, au contenu ambré. Les deux réseaux, indépendants l'un de l'autre, ne se mélangeaient jamais.

C'Mo assurait une lourde responsabilité. Il le savait. Il en avait pleinement conscience. Il jouissait de droits très étendus, mais il dépendait quand même de la centrale directrice avec laquelle il restait en contact à peu près permanent.

Si la station de pompage s'arrêtait, même un laps de temps très court, l'ensemble des autres centrales s'en trouverait perturbé. C'Mo ne l'ignorait pas. Du bon fonctionnement de son service, dépendait le fonctionnement de la planète entière.

Aussi, le Crup restait constamment anxieux. Dans sa cabine de contrôle, il vérifiait sans cesse ses instruments. À un moment, son anxiété redoubla. Il bondit de son siège et courut, en sautant, devant des tableaux électroniques.

— A'Ru ! appela-t-il d'une voix angoissée.

Un Crup parut, semblable à son chef. Il se contorsionna. Son appareil auditif bourdonnait du bruit infernal des pompes géantes.

— Vous me demandez ?

— Oui, hurla C'Mo pour se faire entendre. Regardez ! Une nouvelle fois, le rythme s'accélère.

Il désignait des compteurs gradués où des chiffres sautaient.

— Quatre-vingt-sept ! lut A'Ru, inquiet. Ça recommence. Pourvu que tout se passe bien, comme les autres fois.

Les pompes brassaient plus rapidement. L'oreille s'en rendait parfaitement compte, mais plus encore les appareils de contrôle. Avec une précision mathématique, ils notaient relèvement dangereux du rythme.

Certes, les machines avaient supporté des accélérations beaucoup plus importantes et il existait sûrement une grande marge de sécurité. Mais à chaque alerte analogue, C'Mo s'affolait.

Il contacta la centrale de ventilation :

— S'Os... Ton rythme augmente, toi aussi ?

— Oui, affirma S'Os sans trop s'émouvoir. Les compteurs indiquent dix-neuf, au lieu des quinze habituels. Ne crains rien, C'Mo, les machines tiendront le coup,

— Je l'espère, haleta le Crup. Comment ça va du côté de la centrale électrique ?

— Bien. Ils envoient davantage de courant pour conserver l'allure. Les accumulateurs sont chargés à bloc et font face à une dépense supplémentaire d'énergie.

— Pourvu que l'alerte ne dure pas trop longtemps ! soupira C'Mo.

Il coupa la communication avec la centrale de ventilation, mise à l'épreuve, elle aussi. Jamais, C'Mo ne s'était expliqué les mobiles de ces accélérations soudaines. K'So, interrogé, avait vaguement répondu qu'il s'agissait d'une demande accrue d'énergie, quelque part dans la communauté. En fait, si K'So ne s'affolait pas trop, il semblait dépassé par les événements et nageait dans l'incertitude.

Les compteurs enregistrèrent le chiffre cent deux. L'allure augmentait encore. Les pompes s'emballaient. Or leur fonctionnement automatique interdisait aux Crups toute manipulation susceptible de

freiner leur rythme.

— Pourvu que les canaux tiennent bon ! s'inquiéta C'Mo, mal à son aise. La pression doit y augmenter considérablement. S'ils craquent, à un endroit ou à un autre, ce sera l'inondation, la catastrophe qu'il faudra circonscrire selon le plan de secours BN-92.

— Ils tiendront ! assura A'Ru, plus optimiste. Ils ont tenu à cent dix. Je crains plutôt une défaillance des pompes. À une certaine vitesse, leur lubrification s'opère mal. Si elles grippaient, cela serait autrement plus grave qu'une simple rupture de canal.

— As-tu songé que la rupture pourrait se produire également dans la centrale même ? Dans ce cas, les pompes seraient inondées, et le plan BN-92 resterait sans effet.

— Cent treize ! lut A'Ru, ignorant les alarmes de son chef.

— Cent treize ! Jamais nous n'avions atteint un pareil chiffre.

— Si. Mais nous n'étions pas encore nés. Des vieux Crups m'ont dit qu'un jour, les machines avaient atteint cent vingt.

— Cent vingt-trois ! hurla C'Mo au comble de l'affolement, interrogeant les compteurs.

Il sautait, de gauche à droite, perdant visiblement son sang-froid. De nouveau, il contacta S'Os qui lui confirma que chez lui, son rythme s'élevait à vingt-sept. De la centrale électrique, des nouvelles pessimistes coururent. Les accumulateurs se déchargeaient à une vitesse effrayante. La dépense d'énergie dépasserait-elle les capacités de production ?

En désespoir de cause, C'Mo alerta K'So. Ce dernier resta impassible. Son rôle voulait qu'il donnât l'exemple du sang-froid :

— Rassurez-vous, C'Mo. Cela ne va pas durer. Je suppose que dans quelques instants, tout rentrera dans l'ordre. Quand les accumulateurs seront totalement déchargés, nous nous brancherons directement sur le circuit principal et cela nous permettra de tenir un laps de temps supplémentaire. L'ensemble des centrales supporte très bien l'accélération. Je vous l'ai dit, une partie de la planète exige un surcroît d'énergie sans doute pour vaincre quelques difficultés.

Pas de télé-écrans intercentrales, mais des relais d'écoute, nombreux. Un véritable imbroglio de fils électriques. C'Mo se sentit un peu rassuré par l'attitude sereine de K'So.

— Chef ! cria A'Ru dans un soupir de soulagement. Les compteurs baissent !

Les chiffres rétrogradaient rapidement. Cent onze... Cent un... Quatre-vingt-six... Les aiguilles approchaient, de nouveau, de la norme. Une fois encore, l'alerte se passait sans casse. Mais quel suspense ! À ce régime, les Crups voyaient leur temps de longévité se raccourcir notablement, par rapport à leurs congénères des autres centrales. Sans minimiser les ouvriers des autres centres, ils

assumaient une tâche moins lourde, une responsabilité moins grande. Les Crups usaient leurs organismes deux fois plus vite qu'eux.

C'Mo, anéanti, s'écroula sur son fauteuil. Il se sentait fatigué. Fort heureusement, il récupérait assez vite. Assez pour ne pas attirer l'attention des inexorables Miors, toujours aux aguets.

*
* *

P'Bi et M'La contemplaient les divers appareils de contrôle que leur désignait K'So.

— Vous voyez, disait ce dernier, tout est rentré dans l'ordre.

— N'empêche, chef, ces alertes sont fréquentes, je dirai même redoutées par certaines centrales. C'Mo, notamment, assume une très lourde responsabilité. Il a encore prouvé son désarroi devant l'accélération du rythme, nota P'Bi.,

Visiblement, K'So se désintéressait de ce problème, du moment qu'il se résolvait d'office. Ces changements brutaux de cadence, autant à la centrale de pompage qu'à celle de ventilation, ne dégénéraient jamais en catastrophe et s'achevaient toujours sans incident. La communauté et ses multiples rouages supportaient très bien, apparemment, ces caprices inexplicables.

Pourtant, pour P'Bi, comme pour M'La, chaque problème exigeait une solution et chaque solution constituait la clé d'une nouvelle énigme. La science posait de nombreux problèmes et il convenait de les résoudre. Sinon à quoi servait la science ?

— Vraiment, insista M'La, au moment de l'accélération du rythme général, une partie de notre monde exigeait plus d'énergie ?

— Oui, affirma le chef des Plows. La province OT-14 demandait un surcroît d'énergie. J'ai immédiatement alerté la centrale électrique, qui, sur mon ordre, a stimulé l'action des pompes des Crups. Il n'y a donc rien d'extraordinaire dans ces stimulations sporadiques. Rien de quoi s'inquiéter. La dernière fois, la demande émanait de la province KP-8.

P'Bi et M'La réfléchirent. Certes, l'explication fournie par K'So dissipait en partie le mystère. Néanmoins, certains points restaient totalement dans l'ombre et les deux savants avaient le chic pour fouiller jusqu'au fond des choses.

Ils montrèrent leur sagacité, poussant leur chef dans ses retranchements, le plaçant même dans une situation difficile.

M'La attaqua.

— La province OT-14, ou KP-8, a-t-elle fourni une explication sur les motifs de ce besoin soudain, accru, en énergie ?

— Non, avoua K'So après une courte hésitation. Les rapports ne mentionnent pas à quelle utilisation était destinée l'énergie

supplémentaire demandée.

P'Bi devina la difficulté devant laquelle se trouvait son chef. Il s'en réjouit et prit le relais de M'La :

— Vous vous êtes quand même posé la question ?

— Heu !... bien entendu. Je n'ai pu y répondre. Je l'ai classée, avec tant d'autres, également sans réponse,

— Vous avez tort. Vous êtes peut-être en train de conduire notre communauté à sa perte, par votre insouciance. Vous vieillissez, chef.

K'So se raidit. Une certaine panique l'envahit. Il haleta :

— Est-ce possible ? Je ne m'en rends pas compte. Vous pensez que les Miors me guettent ?

— Ils guettent chacun d'entre nous. Mais il paraît incontestable que votre activité décline. D'habitude, vous montriez plus d'acharnement dans votre travail. Vous ne vous posiez pas seulement des questions. Vous tâchiez d'y répondre, selon vos possibilités.

La panique de K'So augmenta.

— Vous êtes mes conseillers. L'un de vous me succédera à la tête de la communauté. Je vous en prie, aidez-moi.

M'La soupira tristement.

— Hélas ! Chef, il faut vous résigner à attendre l'arrivée des Miors.

— Les Miors ! hurla K'So. Non, je n'en veux pas ! Ils sont horribles, horribles ! Si j'en avais les moyens, je les détruirais tous !

— Les Miors assurent aussi notre sécurité, plaida P'Bi, qui n'aimait pourtant pas les miliciens. Ils éloignent les Steps, ces hôtes indésirables qui s'infiltrèrent partout et tentent de vivre à nos dépens.

— Pouah ! éructa M'La. J'ai déjà vu des Steps, Ils sont repoussants, sales, nauséabonds. Jamais nous ne les avons acceptés dans notre société. Nous les chassons sans cesse. Malgré cette lutte, ils se multiplient dans des coins inaccessibles, et resurgissent un jour. Quand les Miors ne les tuent pas, ils les emploient à des tâches ingrates, dangereuses. La centrale énergétique, à elle seule, en emploie des millions. Certains périssent. Les autres sont achevés par les Miors. En définitive, les Steps sont plus des hôtes incommodants que dangereux. C'est la classe la plus basse de notre communauté. Nous sommes bien obligés de les accepter.

P'Bi revint au problème qui lui tenait particulièrement à cœur. Il sentait K'So affaibli et il en profita :

— Je vois une explication à la demande subite d'énergie de la province OT-14. Supposez que dans cette partie de notre monde, l'énergie se perde, filtre hors des conduits. Si ces pertes se renouvellent trop fréquemment, il viendra un moment où nous ne serons plus à même de les compenser.

— C'est grave ce que vous avancez là, P'Bi, convint K'So. Comment y remédier ?

— En étudiant sérieusement le problème, plus complexe qu'il ne paraît. J'ai toujours soutenu que nous étions tributaires d'un monde extérieur, d'un superunivers que nous n'apercevons pas, mais qui nous entoure, et auquel nous fournissons de l'énergie. Ce serait donc en réalité ce supra-univers, et non l'une ou l'autre de nos provinces, qui exigerait un accroissement de notre potentiel énergétique.

Le chef des Plows parut ébranlé par l'argument. Il prit une rapide décision :

— En plus des fonctions de conseillers, je vous charge d'étudier les problèmes annexes, tels que vous les découvrez. Entourez-vous de collaborateurs, si vous le jugez nécessaire. Bref, mettez sur pied un important programme de travail et fournissez-moi des rapports fréquents.

P'Bi et M'La échangèrent un regard triomphant. Ils avaient décidé K'So à créer officiellement un bureau d'études chargé spécialement des affaires extérieures.

Dans le canal qui les ramenait à leur laboratoire, les deux Plows jubilaient. Peut-être aussi songeaient-ils à la succession de K'So, vieillissant. La monstrueuse usine, entièrement électronique, n'exigeait pratiquement aucun ouvrier, à part des spécialistes chargés du contrôle. Elle fonctionnait seule. Néanmoins, il fallait un cerveau, sain, équilibré, pour commander l'ensemble, pour pallier les situations imprévues.

Ce cerveau occupait le poste le plus important, au cœur de la centrale directrice. Il serait toujours choisi parmi les Plows.

La neige tombe, tombe encore. Elle ensevelit la terre, les hommes. Elle s'entasse. Le vent hurle, froid, aigre. Il miaule et balaie les flocons. Le ciel rejoint le sol dans un brouillard impénétrable, blanc. Un gigantesque rideau de tulle mouvant.

Ernest Malban s'est décidé à descendre jusqu'au village. Il sait qu'il y trouvera le gîte, le couvert. Dans l'unique café, il jouera aux cartes, en attendant des jours meilleurs.

Malban a peur. Peur d'être captif de la neige dans sa vieille baraque. Peur de mourir, seul, comme une bête. Il n'aime pas les hommes et pourtant, l'hiver, sa solitude l'angoisse. Ce n'est qu'au printemps qu'il retrouve son caractère d'ours mal léché.

Les Pyrénées, si fraîches, si vertes, sont uniformes, méconnaissables, presque minables. La neige efface les pics, comble les creux, aplanit ce qui n'était pas rectiligne. C'est le monstrueux travail d'architecture de la nature.

Le bûcheron descend, descend. Ses pieds s'enfoncent dans la couche molle. Les flocons l'aveuglent. Le vent glacial hurle à ses oreilles. Avant de partir, il a bouclé le cadenas de sa cabane. Il a laissé son transistor, ses vieilles hordes. Il a enfoui ses économies dans sa poche. Il n'emporte qu'un strict baluchon. Des affaires de toilette et des vêtements de rechange. Il a bu un bon coup d'Izarra avant de plonger dans la tourmente.

Il a eu peur de l'isolement. Il s'est décidé brusquement, avant la nuit. Demain matin, il serait peut-être trop tard. On a beau connaître les chemins comme sa poche. La neige modifie tous les contours et fausse les distances, les repères. Tout se ressemble.

L'homme, titubant, voûté, glisse, tombe, se relève, repart, plusieurs fois. Sa respiration devient haletante. Il transpire, mais le vent s'infiltre entre ses vêtements. Il transpire et il tremble.

À mesure que la nuit vient, à grands coups d'ombres mauves, le froid mord davantage. Il gèle. Malban frissonne de plus en plus. Tiendra-t-il le coup, ou bien s'effondrera-t-il, épuisé, vaincu ?

Ses pieds, ses jambes s'alourdissent. Son effort augmente. Son cœur bat à cent vingt. Dieu ! Qu'il est loin, le village ! L'été, c'est une balade. Aujourd'hui, c'est un calvaire.

Il se sent transi jusqu'aux os. Ses yeux le brûlent. Il s'arrête et se repose un moment, car il n'en peut plus. Des aiguilles de glace hérissent sa barbe, ses cils. La buée de son haleine se vitrifie.

Là-bas, des lumières tremblotantes. Le village. Un ultime effort, nécessaire. Il se traîne sur les genoux. Enfin il frappe à une porte. On lui ouvre.

Le lendemain, après une nuit agitée, Ernest Malban se sent fiévreux. Il

tousse. Il respire avec difficulté. Il a pris froid dans la neige. Il n'est pas aussi costaud qu'avant. Le soir, son état empire. Le thermomètre monte à quarante et il respire de plus en plus difficilement. Sa toux s'accroît, lui déchire la poitrine.

Il est cloué sur son lit. Alors, les gens du village décident d'appeler un docteur. Le toubib arrive dans la nuit, d'une bourgade plus importante. La tempête s'était arrêtée et les Ponts et Chaussées avaient dégagé la route.

Le médecin, grave, ausculte Malban. Son diagnostic est rapide, facile. Congestion pulmonaire. Il n'hésite pas. Il administre immédiatement une première piqûre d'antibiotique.

Maintenant, le bûcheron, mouillé de sueur, dort. Au matin, sa fièvre a déjà chuté. Sans la piqûre, il ne serait peut-être plus de ce monde. La vie est belle quand on voit la mort approcher. Même la vie la plus déshéritée.

C'est bon de respirer à pleins poumons, librement, alors qu'au-dehors, la neige recommence à tomber.

CHAPITRE II

— A’Ru ! A’Ru ! hurla C’Mo en se précipitant dans la salle des machines.

La salle était immense, gigantesque, voûtée. À côté, les Crups semblaient des nains. On aurait dit l’antre d’un Titan. Les quatre énormes bielles des quatre pompes géantes, actionnaient les mécanismes à un rythme effrayant.

Un circuit électrique, un circuit de refroidissement surgissaient de la voûte et ceinturaient les machines. Un léger graissage assurait un fonctionnement parfait. Un bruit assourdissant, démentiel, aurait crevé le tympan d’un homme. Les Crups le supportaient très bien, grâce à leurs organismes adaptés.

— Cent vingt-cinq ! s’époumona C’Mo, rejoignant son collaborateur.

L’alerte semblait plus sérieuse que la dernière. Elle se prolongeait et loin de baisser, le rythme augmentait graduellement. Même S’Os, le flegmatique, commençait à s’inquiéter.

Quand le chiffre atteignit cent trente, la peur entra dans le cerveau de C’Mo et A’Ru partageait l’angoisse de son chef. La température des pompes atteignait le point critique, où la lubrification s’opérait mal.

La chaleur augmentait partout, dans les salles de contrôle, dans les canalisations, rendant l’atmosphère lourde, irrespirable. Jamais pareil phénomène ne s’était produit. Quelque chose, assurément, ne tournait pas rond.

C’Mo contacta la centrale directrice et demanda des ordres.

— Que faut-il faire ?

Embarrassé, K’So ne voyait pas de solution immédiate. Il perdit un peu son sang-froid légendaire devant une situation inhabituelle :

— Que suggérez-vous, C’Mo ?

— Je crois que seule, la centrale électrique peut nous tirer de ce mauvais pas.

— Comment, à votre avis ?

— Il faut qu’elle réduise l’intensité du courant qui alimente ma centrale. C’est la seule façon de faire baisser le régime des pompes.

— Sinon ?

— Sinon tout risque de sauter ! La température ambiante augmente. N’en ressentez-vous pas les effets, à la centrale directrice ?

— Si, avoua K’So qui avait très chaud. Des différents coins de la planète, émanent des notes analogues. L’élévation de la température se généralise rapidement. Mais S’Os vient, à l’instant, de m’annoncer une nouvelle effarante.

— Je crois que nous sommes dans un sale pétrin, chef ! Que se passe-t-il à la centrale de ventilation ?

— Des créatures étranges, totalement inconnues, ont fait leur apparition. On en compte des milliers. C'est une véritable invasion. Nous ne savons pas d'où elles viennent. Elles attaquent les Tins, les spécialistes de la centrale. S'Os a dû se réfugier aux étages supérieurs, encore épargnés. Ces êtres bloquent les machines et entravent leur fonctionnement. Ce qui explique l'élévation de la température. Si rien n'arrête cette invasion, nous risquons de mourir par asphyxie.

— Les Miors sont alertés ?

— Évidemment. Mais l'ennemi est supérieur en nombre. Pourtant, d'après T'An, la lutte prend une âpreté jusqu'ici inconnue. Des cadavres jonchent la centrale de ventilation et il faut les débayer rapidement.

— Chef ! Chef ! implora C'Mo, aux cent coups. Mettez tout en œuvre pour...

— Comptez sur moi ! trancha K'So, débordé de travail. Je suis obligé de couper notre communication. On m'appelle de la centrale électrique. D'accord, je leur dirai d'abaisser l'intensité du courant.

K'So releva le contacteur en soupirant. Toute sa peau s'humectait de sueur, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il fallait croire que cette fois-ci, l'alerte atteignait son point culminant.

À la centrale électrique, on quêtait aussi des ordres. Tous les accumulateurs étaient déchargés. En un laps de temps très court, les réserves énergétiques s'étaient épuisées. Les demandes en énergie affluaient de toutes parts ; mais la centrale ne pouvait plus les satisfaire.

— Réduisez ! Réduisez ! hurla K'So, se démenant comme un beau diable au milieu de son bureau surchauffé. Ralentissez absolument toutes les activités. Nous n'avons pas le choix. La mesure s'impose. Il faut absolument lutter contre l'élévation de température.

Une autre centrale appelait, celle de nettoyage, où tous les déchets de la gigantesque usine étaient triés, transformés, éjectés.

— Ici, c'est une étuve. Comment y parer ?

— Il faut absolument réhydrater l'atmosphère, proposa K'So. Transformez tous vos déchets en eau, selon vos possibilités. La chaleur que nous subissons nous mange une énorme quantité d'eau qu'il convient de compenser.

— Mais les déchets solides ? se plaignit B'Ur, chef de la centrale.

— Débrouillez-vous. Compressez-les jusqu'à l'extrême. Utilisez les procédés chimiques.

— Bien. On va essayer.

K'So nageait dans un véritable lac de transpiration. Il sentait ses facultés s'abolir. Il s'alourdissait. L'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable. Si cela continuait, la planète ne compterait plus que des cadavres. Mêmes les Miors périraient !

Le Plow sursauta quand T'An entra, sans s'annoncer. Le chef des miliciens se dressa de toute sa taille devant K'So.

Les Miors étaient plus grands que les Plows, que les Crups, que les Tins, ou les Steps. Dans cette extraordinaire usine affreusement mécanisée, dans ce monde grouillant, palpitant, à la vie souterraine, ils étaient les plus grosses créatures.

Ils possédaient un cortex vertébral, d'une souplesse inimaginable. Si, par la consistance de leur chair, ils ressemblaient à leurs congénères, les Plows ou les Crups, ils s'en éloignaient par leur couleur, gris acier. On les aurait jurés bardés d'une carapace. Un nombre incalculable de membres leur assuraient une vélocité incroyable, quelle que soit la position de leur corps. D'autre part, de multiples trompes hérissaient leur masse charnue. Ces appendices affirmaient leur force, en sécrétant un liquide corrosif, capable de disséquer n'importe quelle substance, de la digérer, à l'aide de suc digestifs d'une effroyable efficacité.

En apercevant T'An, seul, K'So frémit :

— Je vieillis. Vous venez pour...

— Non, coupa le Mior d'un ton rassurant. Le moment serait très mal choisi et mes troupes ont une tâche plus importante à remplir. Je me suis déplacé pour vous rencontrer spécialement. Ça va très mal dans la centrale de ventilation.

— À ce point ? fit le Plow, inquiet.

— Oui. Les envahisseurs gagnent du terrain. Pourtant, mes soldats luttent de toutes leurs forces. Leur conduite est exemplaire. Seulement l'ennemi dispose d'armes puissantes.

— Des armes ? s'étonna K'So.

— Chaque adversaire est armé d'un tube qui projette des rayons nocifs. Notre première ligne d'assaut s'est littéralement brisée sous le feu concentré des étrangers. Nous avons perdu de nombreux Miors. Des monceaux de cadavres encombrant la centrale de ventilation et gênent le fonctionnement des machines. Nous luttons au milieu d'une température infernale.

Les événements prenaient mauvaise tournure et dégénéraient en catastrophe. K'So avait beau s'interroger. D'où venaient les envahisseurs et comment avaient-ils débarqué sur la planète ? Cela ne résolvait pas le problème. Toute la sécurité de la communauté se trouvait menacée. Jamais une telle situation ne s'était présentée.

— T'An... Avez-vous mobilisé toutes vos escouades ?

— Non. J'ai appelé du renfort. Des troupes fraîches arrivent du nord, et du sud. Elles ont dû quitter hâtivement leurs casernements. Seulement elles dégarnissent certaines provinces et nous ignorons si l'ennemi n'attaquera pas ailleurs.

— Il faut absolument dégager la centrale de ventilation ! ordonna le

Plow. Sans quoi nous serons privés d'oxygène dans un temps relativement court... Les envahisseurs sont-ils vulnérables ?

— Oui, quand nous parvenons à les désarmer. Alors, nous pouvons les disséquer et les digérer.

— Combien sont-ils, d'après vous ?

Le Mior réfléchit, hésitant quelques secondes :

— Des milliers. C'est difficile à évaluer. J'ai l'impression qu'ils se reproduisent sur place, à un rythme effrayant. Ils trouvent sur notre planète des conditions physiologiques idéales à leur développement... Voulez-vous interroger l'un d'eux ?

— Vous en avez capturé un ?

K'So tressaillit. Il regarda autour de lui :

— Oui. Nous l'avons désarmé. C'est un chef. Il commandait une escouade. J'ai cru bien faire en vous l'amenant. Il est derrière la porte, solidement encadré.

— Bien. Faites-le entrer.

T'An se dirigea vers le sas mais au moment de l'ouvrir, il se retourna vers le Plow :

— Heu !... Je l'ai déjà interrogé. Il s'exprime par télépathie. Mais il n'a voulu répondre à aucune de mes questions. J'espère que vous aurez plus de chance que moi.

Le sas s'ouvrit. L'étranger entra, encadré par quatre Miors. Alors, K'So sentit la nausée monter en lui. Il n'avait jamais vu une créature aussi laide, aussi repoussante. Les Steps, à côté, figuraient la beauté même.

Un assemblage charnu, vertical. Deux membres supérieurs, deux membres inférieurs, longs, grêles. Une grosse boule chevelue au sommet de cet édifice instable. Une boule avec au centre une protubérance percée de deux trous. De chaque côté, deux cavités où des lentilles brillaient. Au-dessous, un trou mouvant. Deux grosses excroissances charnues, latérales, complétaient l'abominable tableau. Et puis une peau argentée, étincelante, sans doute un vêtement adhésif.

Le premier mouvement de recul passé, K'So manifesta de l'intérêt. Sa voix se durcit :

— Comment vous appelez-vous ?

— Edo, dit l'étranger. Je m'exprime par télépathie. Inutile que vous me parliez. Pensez seulement vos mots, vos phrases. Je vous répondrai.

— Le chef de mon armée vous a interrogé. En vain.

— Je sais. Je lui ai demandé de me conduire devant le responsable suprême de cette planète.

— C'est moi.

— Nous vous avons attaqués parce qu'il s'agit pour nous d'une

question de vie ou de mort. Ou nous triomphons et nous vivons. Ou nous sommes écrasés et nous mourrons.

— D'où venez-vous ?

— D'une planète extérieure à votre propre système. Notre monde se décomposait, tombait en poussière, à l'issue d'une catastrophe sans précédent. Beaucoup d'entre nous périrent. Les autres, hâtivement réunis dans des vaisseaux cosmiques, s'enfuirent et échappèrent à l'anéantissement. Il convenait de trouver pour notre colonie une autre planète accueillante, analogue à notre monde, possédant les mêmes conditions climatiques. Nous l'avons découverte en abordant chez vous. Comme vous n'acceptez pas notre présence, je le suppose, nous avons décidé de nous battre. Votre planète ressemble exactement, point par point, à celle que nous avons quittée. Pareille occasion ne se représentera jamais pour nous, exilés.

— Que ferez-vous de nous si vous triomphez ? Saurez-vous diriger nos machines ? Réfléchissez. Vous trouvez sur notre monde des conditions climatiques analogues aux vôtres. Cela tient à ce que nos centrales fonctionnent sans interruption. Vous êtes en train de troubler le fonctionnement de notre centrale de ventilation. Si vous continuez ainsi, les conditions climatiques se modifieront. Vous ne récolterez pas ce que vous espérez.

— Erreur ! ricana l'extraplanétaire. Nous possédons un niveau de vie très développé. La preuve : nous voyageons dans l'espace, performance que vous n'êtes pas encore parvenus à réaliser. Nous avons formé des savants, des spécialistes, des techniciens. Nous sommes capables de diriger seuls un monde comme le vôtre.

— Nous vous écraserons ! gronda T'An, que la fureur dévorait.

C'était un impulsif. Il bouillait d'impatience pour donner l'ordre, à ses hommes, de se jeter sur l'étranger, et de le disséquer sur place, sous l'œil de K'So.

Fort heureusement, ce dernier tempéra l'ardeur du Mior :

— Nous aurons peut-être encore besoin d'Edo, dit-il. Aussi, T'An, veuillez conduire le prisonnier à la forteresse, sous bonne escorte.

— Nous ne le liquidons pas ? grogna le chef des Miors. Je le préfère mort que vivant.

— C'est un ordre, T'An. Exécutez-le.

— Qu'importe mon sort ! hurla Edo, brandissant ses deux membres supérieurs. Les Moks triompheront !

— Emmenez-le ! tonna T'An d'une voix forte, à l'adresse des soldats.

Les Miors se saisirent d'Edo et le conduisirent à la forteresse, quelque part dans l'un de leurs bastions. K'So s'informa des dernières nouvelles en provenance de la centrale de ventilation. Il les annonça lui-même à T'An :

— Les renforts commencent à parvenir à vos officiers, restés sur

place. Mais je vous signale que les trois quarts de la centrale sont aux mains des Moks. S'Os et ses collaborateurs attendent toujours dans les étages supérieurs l'issue du combat.

— Nous reprendrons la centrale ! affirma T'An.

— Puissiez-vous dire vrai. Rejoignez vos troupes et tenez-moi au courant de la situation.

Fier et raide, n'acceptant pas la défaite, le chef des Miors quitta le bureau du Plow. Par un canal de communication, il gagna les abords de la centrale envahie.

*

* *

La centrale de ventilation ressemblait à un charnier gigantesque. Dans une atmosphère d'étuve, des relents nauséabonds montaient des cadavres.

Des dizaines de pompes, genre de soufflets géants, étaient stoppées. Des corps de Moks ou de Miors se trouvaient coincés dans les mécanismes. En certains endroits, par exemple aux étages inférieurs où la lutte avait été le plus rude, la puanteur atteignait son paroxysme.

La centrale se composait de plusieurs étages à multiples cloisons. Des bouches d'aspiration alternaient avec des orifices d'aération qui envoyaient de l'air dans toutes les parties de la planète, ou plutôt de la monstrueuse cité souterraine. Des machines tournaient sans arrêt, fabriquant de l'oxygène par des procédés chimiques, éliminant le gaz carbonique résultant de la combustion de milliers et de milliers de créatures.

Les Moks se hissaient lentement vers les étages supérieurs. Chaque fois qu'ils rencontraient une ligne de résistance, ils braquaient leurs tubes et des rayons s'en échappaient. Alors on voyait les Miors s'effondrer, se tordre, se contorsionner, s'immobiliser, soudain raidis. Nul doute, l'envahisseur disposait d'armes puissantes contre lesquelles les Miors restaient impuissants.

Certes, les miliciens étaient armés, eux aussi. Des pistolets dérisoires lançant des jets corrosifs. Mais les Moks se protégeaient derrière leurs carapaces argentées et ils se moquaient des acides.

Pourtant, la lutte prenait une âpreté extraordinaire. Courageusement, même aveuglément, les Miors se jetaient sur l'ennemi, malgré leurs pertes sévères. S'ils parvenaient à désarmer des Moks, ceux-ci étaient irrémédiablement perdus. Les miliciens les broyaient littéralement entre leurs membres puissants, d'une extrême mobilité, fragmentant les carapaces argentées. Alors, les étrangers étaient vulnérables aux corrosifs et le corps affreusement brûlé, mutilé, ils succombaient.

Des escouades de Miors s'affairaient à dégager les bouches d'aération, obstruées de cadavres. Ils emportaient ceux-ci loin de la centrale, les humectaient d'acide, et revenaient chercher une nouvelle provision de morts.

Dans un bastion proche de la centrale, T'An avait installé son poste de commandement. Fréquemment, des messages lui parvenaient sur la situation, de plus en plus critique.

Son second, D'Or, partageait ses inquiétudes :

— Nos troupes ne livrent plus qu'un combat retardateur. Bientôt, nous serons obligés d'abandonner la centrale de ventilation et de nous replier sur des positions plus faciles à défendre.

— Exact, opina T'An. Abandonner la centrale équivaut peut-être à un suicide collectif car si les envahisseurs ne remettent pas en route les machines stoppées, l'asphyxie nous terrassera.

— Les Moks seront obligés de produire de l'oxygène, s'ils veulent survivre, eux aussi. Edo certifie qu'il a des techniciens capables.

— Je l'espère ! soupira le chef. Je me demande pourquoi K'So épargne la vie du prisonnier. À sa place...

— Vous n'êtes pas à sa place, coupa insolemment D'Or, et même y seriez-vous, que vous ménageriez peut-être nos ennemis.

— Prends-tu parti pour K'So ?

— Oui. Il se constitue une monnaie d'échange. Edo est un chef, un otage précieux. Vous ne songez qu'à tuer, T'An.

Ce dernier bougonna d'inintelligibles paroles. Pour lui, la force restait le seul moyen de vaincre. Il s'apercevait avec déception que son second avait une opinion différente.

— Le massacre de nos troupes reste inutile, reprocha D'Or. Vous en êtes responsable, T'An. Il nous faudra beaucoup de temps pour combler les brèches de nos effectifs.

— Tu es donc partisan de l'abandon pur et simple de la centrale ?

— Oui.

— Demande donc à K'So ce qu'il en pense. Il m'a adjuré de défendre la centrale jusqu'au bout.

— K'So n'est pas un militaire. Il n'y connaît rien en stratégie. Il ne voit qu'une chose : le fonctionnement de la centrale. Or nous sommes justement en train d'étouffer les machines sous nos cadavres.

L'argument décida T'An :

— Bien. Je vais donner l'ordre d'évacuation. Mais S'Os et ses collaborateurs ?

— Trop tard. Ils sont prisonniers. Nous ne pouvons plus rien pour eux. J'en suis désolé.

Se branchant sur un poste d'écoute relié directement au réseau principal, T'An donna des instructions à ses officiers. Immédiatement, les premiers Miors se retirèrent.

— Où nous replions-nous ? interrogea D'Or.

— Dans la centrale B. Nous nous y fortifierons. En réalité, le centre de ventilation se composait de deux centrales analogues, de même importance, situées de part et d'autre d'une énorme canalisation par où parvenait l'air extérieur. Cet air était ensuite épuré, amené dans les centrales A et B, puis puisé dans des canalisations moins importantes.

Dès que les Miors eurent cédé la place, les Moks victorieux occupèrent en totalité la centrale A.

*

* *

Les Miors attendaient le second assaut des Moks. Il ne vint pas. L'ennemi reprenait-il haleine, regroupait-il ses forces ?

T'An envoya des éclaireurs. Ceux-ci revinrent, porteurs de curieuses nouvelles :

— Chef... Il se passe un phénomène extraordinaire. Non seulement les Moks n'attaqueront pas...

— Comment le sais-tu ? trancha T'An, impulsif.

— J'ai pu pénétrer dans la centrale A, expliqua l'éclaireur. Il y règne une atmosphère indescriptible. Je ne percevais que le gémissement des blessés ou des moribonds. Partout, des Moks gisent à terre, malades. J'ai même passé à côté de l'un d'eux. Il n'a esquissé aucun geste pour m'attaquer.

— Curieux ! dit D'Or. Il faudrait que nous nous rendions compte sur place. On y va, chef ?

— D'accord. Prenons une escouade avec nous. J'ai peur que cet éclaireur ne soit trop optimiste et qu'en réalité, les Moks s'octroient du repos après la dure bataille.

La troupe se glissa dans un canal de communication. Le courant les emporta vers la centrale A. Au-dessus de leurs têtes, dans une galerie supérieure, ils savaient que l'air extérieur entraînait en énormes quantités, la planète n'étant qu'un monstrueux réseau de souterrains parfaitement étanches.

Ils abordèrent un sas avec précaution. Dans la chambre de translation, ils découvrirent plusieurs Moks, inanimés. T'An se pencha sur l'un d'eux et le secoua. Le Mok ne bougea pas.

— Il est mort ! s'étonna D'Or, à l'issue d'un examen plus sérieux. Regardez donc ce qu'il porte sur son corps.

Il désignait de larges taches verdâtres sur la carapace argentée. Des taches qui, en réalité, étaient un agglomérat de pustules.

Les Miors, toujours avec précaution, avancèrent encore. Ils s'aperçurent que la température ambiante avait baissé de façon sensible. Des thermomètres enregistreurs l'indiquaient.

À mesure qu'ils montaient les étages, les miliciens découvraient de

plus en plus de cadavres de Moks. Ils portaient tous sur le corps cette sorte de lèpre verte.

Ils trouvèrent aussi des blessés, agonisants. Ils gémissaient et n'avaient plus la force d'esquisser le moindre mouvement. Vaincus par une mystérieuse maladie, ils mouraient lentement, perdant leurs forces.

Il n'en restait plus un seul de valide. Tous étaient diminués physiquement et inexorablement, ils s'acheminaient vers leur fin.

T'An et son groupe délivrèrent sans difficulté S'Os et ses collaborateurs.

— Que se passe-t-il ? demanda D'Or.

— Je ne sais pas, avoua S'Os. Quand les Moks envahirent la dernière portion de la centrale, où nous nous étions réfugiés, ils étaient encore extrêmement vigoureux. Ils triomphaient. Par télépathie, ils nous apprirent la chute de la centrale A, et nous avertirent qu'ils nous gardaient comme otages. Leurs desseins étaient d'attaquer la centrale B. Mais petit à petit, nous observâmes un changement dans leur attitude. Ils nous parurent bizarres, amollis. Ils ne s'occupèrent plus de nous. Nous les vîmes chanceler. Il semblait qu'ils se mouvaient avec d'extrêmes difficultés. Puis les moins résistants tombèrent les premiers, constatant avec effroi que leurs corps se couvraient de plaques verdâtres. Rapidement, l'épidémie progressa.

— Peut-on parler d'épidémie ? s'inquiéta T'An.

— Assurément, affirma S'Os.

— Dans ce cas, nous ne serons peut-être pas épargnés. Un nouvel envahisseur se substituerait-il au premier ?

— Ne dramatisez pas, dit le chef de la centrale de ventilation apparemment décontracté. Je ne me suis jamais aussi bien porté. Pourtant je me trouvais au centre du foyer infectieux. J'étais en contact avec les Moks. Non, à mon avis, la maladie verte nous épargnera. Si nous en étions atteints, nous ressentirions déjà les premiers symptômes.

Les Miors et les Tins présents s'observèrent sur toute la surface de leur corps, avec minutie et inquiétude. Ils ne découvrirent pas les terribles plaques verdâtres et ils en éprouvèrent un soulagement immédiat.

T'An donna des ordres :

— Appelez du renfort. Dégagez-moi toute la centrale des cadavres qui l'encombrent. Arrosez les Moks d'acide et dissolvez-les. Il convient de nettoyer et d'épurer, afin que la centrale puisse reprendre son fonctionnement normal.

Les Miors s'éparpillèrent en tous sens et s'attaquèrent immédiatement à la tâche. Des jets de suc digestifs humectèrent des Moks encore vivants.

T'An décida d'emmener le cadavre d'un ennemi à la centrale directrice, Il le montra à K'So, puis à P'Bi et à M'La.

Les Plows hochèrent la tête, perplexes. Ils ne s'expliquaient pas ce revirement subit de situation, au moment précis où tout semblait perdu.

— Nous allons examiner les plaques verdâtres, suggéra P'Bi.

— C'est votre boulot, grogna le chef des Miors. Les prisonniers, qu'en fait-on ?

— Nous verrons plus tard, ordonna K'So. Je les interrogerai de nouveau. De nombreux points restent à élucider. De toute manière, ils ne sont plus dangereux.

T'An se retira, toujours mécontent des décisions de K'So. Les prisonniers – une dizaine, tout au plus – échappaient jusqu'à présent à l'épidémie, sans doute parce qu'ils se trouvaient isolés du foyer infectieux.

P'Bi et M'La dirigèrent le cadavre du Mok sur un laboratoire de biologie. Des savants prélevèrent des fragments de plaques verdâtres et les placèrent sous un genre de microscope.

Le premier, P'Bi sursauta.

— Des champignons microscopiques ! clama-t-il. Exactement des moisissures vivantes.

M'La abandonna l'appareil d'optique qu'il manipulait et rejoignit son collègue :

— Vivantes ?

— Oui. Des micro-organismes, si tu préfères. Il est trop tôt pour se faire une idée de la façon dont ces moisissures sont venues à bout des Moks, Sans doute secrètent-elles des substances toxiques qu'elles inoculent dans le sang. Une étude plus poussée nous le confirmera très certainement. Mais ce n'est pas tellement la virulence de ces champignons qui me tracasse.

— Quoi donc, P'Bi ?

— Leur prolifération excessive. Nous risquons d'être envahis par ces s... et bien qu'elles semblent sans effet sur nos organismes, je me demande si, à la longue, leur volume ne constituera pas une gêne pour nos diverses activités.

— Pour l'instant, précisa M'La, les champignons n'ont élu domicile que dans la centrale A de ventilation.

— Tu te trompes, rectifia P'Bi d'un ton anxieux. On en a signalé dans diverses canalisations, où ils forment des dépôts de plus en plus volumineux. Nous risquons donc...

— Tais-toi, P'Bi, tais-toi ! supplia M'La follement inquiet. Après l'invasion des Moks, serions-nous attaqués par des colonies de moisissures ? Les Miors de T'An ne réagissent-ils pas ?

— Pas encore. Ils sont fatigués par leurs combats contre les Moks et

ils récupèrent leurs forces,

— Je comprends... Mais les Moks, comme les champignons qu'ils ont peut-être amenés avec eux, d'où viennent-ils ? Ils récidiveront probablement.

— Voilà toute la gravité du problème. Les Moks disposent de vaisseaux capables de voyager dans l'espace. Edo, le prisonnier, l'affirme. Tant que nous ne parviendrons pas à empêcher les Moks de se poser sur notre monde, nous risquerons de nouvelles invasions.

— Alors, notre théorie se justifie pleinement. Il existe d'autres mondes, d'autres univers.

— Oui. Edo nous apprendrait beaucoup de choses, des choses passionnantes, si K'So nous autorisait à l'interroger et à condition que le Mok veuille bien répondre à nos questions.

M'La, décidé, contacta le chef des Plows par phonie :

— Consentiriez-vous à ce que nous interroguions Edo ?

K'So hésita un instant. On le sentait tiraillé entre le désir de satisfaire ses proches collaborateurs et le souci de ne pas froisser T'An, susceptible. Or T'An n'était pas partisan d'épargner les prisonniers. Pour lui, un captif restait toujours un ennemi capable de nuire.

— Écoutez, M'La. Je comprends qu'Edo vous intéresse au point de vue scientifique. Il paraît plus évolué que nous. Mais T'An a peur qu'il ne profite du transfert, entre la forteresse et notre centrale, pour s'évader. Je préférerais que vous l'interrogiez dans sa cellule.

— Entendu, acquiesça M'La, satisfait. Je pense que le Mok éclairera nos lanternes sur bien des points. Ne niez plus, maintenant, l'existence d'autres mondes. Les Moks ont confirmé qu'ils venaient d'un autre univers.

— Très bien, M'La. Je vous donne carte blanche. N'en abusez quand même pas. Quant à moi, d'autres problèmes me préoccupent. On signale que les moisissures se déposent dans les canalisations de nutrition. Je pense qu'elles n'empoisonneront pas notre nourriture !

M'La coupa la communication et se tourna vers P'Bi :

— On peut se rendre à la forteresse. K'So ne saurait rien nous refuser, maintenant.

Ernest Malban va de mieux en mieux. Il s'est rasé de frais et se sent un autre homme. Il pense qu'il y a de bonnes gens sur terre. Il remercie tous ceux qui ont contribué à sa guérison.

Il se promène dans le village englouti sous la neige. Les habitants balaient le devant de leurs portes. D'autres font la trace à grands coups de pelle. La neige est blanche, immaculée ; l'air vif, sain.

Le brouillard couvre les Pyrénées. Le Tourmalet se voile, invisible. La météo annonce encore du mauvais temps.

Malban rentre, à petits pas encore chancelants. Il n'aurait certes pas la force de regagner sa cabane. Dans la salle du café, Marie a allumé un feu de bois. Le poêle ronfle. Sur une chaise, à proximité, un chat dort.

Le bûcheron caresse l'animal qui se réveille, s'étire, bâille, se frotte. Malban s'assied derrière la vitre, bourre une pipe, l'allume. Puis il regarde Marie.

Elle est veuve depuis quatre mois. Elle porte encore le deuil et le noir durcit ses traits, pourtant fins, délicats. Elle peut avoir une quarantaine d'années. Son mari est mort, bêtement, stupidement, sur un chantier. Il est tombé d'un échafaudage. La colonne vertébrale rompue.

Marie était-elle heureuse ? Peut-être pas tellement. Bien sûr, elle a pleuré le jour de l'enterrement. Malban s'y trouvait. Il connaissait bien Joseph. Il l'avait accompagné jusqu'au petit cimetière. Mais Joseph buvait et dans le pays, on a même chuchoté qu'il battait la Marie.

Et, par ironie du sort, la veuve attend un enfant ! Joseph ne connaîtra pas son gosse, son premier gosse. Peut-être, devant ses nouvelles responsabilités, aurait-il pu s'amender, redevenir l'homme qu'il était au moment de son mariage.

Le bistrot, la Marie l'a hérité de ses parents. Elle s'en occupe rondement. L'hiver, des habitués. L'été, des touristes. Alors la Marie en met un coup et se surmène. Joseph travaillait à la ville, sur les chantiers.

Aujourd'hui, une morte journée. Marie, dans sa cuisine. Malban, dans la petite salle repeinte du printemps. Un comptoir strict, sans chrome. Des étagères chargées de bouteilles. Au premier, trois chambres pour d'éventuels clients de passage.

Le bûcheron se sent heureux, soudain. Il se rapproche du feu qui baisse. Il ouvre le poêle et met une bûche.

Au bruit, la Marie survient, essuyant ses mains à son tablier :

— Excusez-moi, monsieur Malban... Le feu... Je l'avais oublié. Merci.

L'homme, l'ours mal léché de l'été, sourit.

CHAPITRE III

La cellule était étroite, sombre. Un réduit, plutôt, sans lucarne. La lumière tombait du plafond avec parcimonie, atténuée.

Edo vrilla sa pensée sur les deux arrivants :

— Vous venez me libérer ?

— Non, dit P'Bi. Mais nous pourrions peut-être quelque chose pour vous, si vous répondez à quelques-unes de nos questions.

— Que voulez-vous savoir ?

— Le nom de votre monde, par exemple.

— Tur. C'est maintenant un monde mort. Comment appelle-t-on le vôtre ?

— Ula. Mais nous l'appelons plus couramment la communauté.

— Étrange, fit le prisonnier. Tur ressemblait point par point à Ula. On y rencontrait les mêmes habitants. On ne les nommait pas des Plows, des Miors ou des Tins. Mais ils avaient la même anatomie.

M'La interrogea à son tour :

— Sur Tur... Vous étiez obligés de vous battre, aussi ?

— Constamment. Les Moks sont pourchassés de partout. Sur Tur, nous avons réussi à conquérir un petit domaine, où nous tenions les Miors à distance. Nous nous étions organisés. Puis la catastrophe est survenue, brusquement.

— Comment cela ?

— Les centrales de ventilation et de pompage se sont soudain arrêtées, expliqua Edo. La température s'est subitement abaissée. L'air s'est raréfié. Bref, les conditions climatiques devinrent infernales et nous n'eûmes qu'une ressource : fuir.

P'Bi et M'La se regardèrent avec une certaine inquiétude. La même pensée les traversa. Si Ula, si la communauté subissait le même sort que Tur ?

— Les Plows, les Tins, les Crups, les Miors, de votre monde... Que devinrent-ils ?

— Ils moururent tous, sans exception, affirma le Mok avec dureté, comme pour montrer la fragilité de l'existence. Ils ne connaissaient pas le moyen de voyager dans l'espace et ils ne purent s'échapper.

M'La revint à un problème plus récent, encore inexplicable.

— La lèpre verte a décimé vos compagnons. Sur Tur, aviez-vous subi le même assaut ?

— Non. Nous ignorons tout de cette maladie. Je croyais qu'il s'agissait d'une arme bactériologique utilisée par vos Miors.

— Nullement, avoua P'Bi.

— Alors, l'épidémie vient de l'extérieur, de l'espace. Mais elle a été commandée pour nous détruire.

L'étonnement des deux Plows grandit :

— Aurions-nous des alliés, dans l'espace ? demanda M'La.

— Probablement. Vous êtes les esclaves d'une machine vivante.

— Expliquez-vous, Edo.

— C'est simple. Nos savants sont parvenus à tirer d'intéressantes conclusions de leurs travaux. En réalité, les mondes de l'espace ne seraient que de monstrueuses machines vivantes auxquelles toute une communauté fournirait de l'énergie. Ces machines se déplaceraient dans l'univers. Elle fournirait un travail dont le but nous échappe. Elles ne vivent que d'énergie.

Cette révélation stupéfia littéralement les deux Plows. Ula ne serait donc qu'une machine vivante. La vie dans la vie. C'était un raisonnement qui dépassait l'entendement. P'Bi, comme M'La refusaient de le croire.

— Mais les matières premières qui alimentent notre centrale énergétique ?

— Elles viennent encore de l'espace, révéla Edo.

— Non, affirma P'Bi avec force, je renonce à croire que nous ne sommes que les rouages d'un mécanisme. J'ai toujours pensé que nous possédions notre vie propre, indépendante, que nos diverses centrales s'associaient dans leur tâche justement pour nous permettre de vivre. Vous bouleversez nos conceptions.

Edo haussa ses épaules :

— Comme vous voudrez. Peu importe ce que vous croyez. Vous travaillez sans relâche, comme des forcenés, sans vous demander pourquoi tout ce travail. Votre science est inexistante parce que vous n'avez même pas une idée des mondes qui vous entourent. Pour vous maintenir en vie, il vous suffirait d'une infime parcelle de votre activité. Vos organismes n'ont pas besoin d'autant d'air, d'autant d'éléments nutritifs pour subsister. Soyez logiques. Alors, à qui destinez-vous ce surplus d'activité ?

— Nous nous sommes posé la question, certifia M'La.

— Vous fabriquez plus d'énergie que vous n'en consommez. Il ne faut pas être bien malin pour le constater.

Le Mok, rusé, sentait qu'il tenait les deux Plows sous sa coupe. Il s'en rendait compte à de multiples détails et il songea aussitôt à tirer parti de la situation. Bien entendu, il dissimula habilement ses véritables desseins :

— Vous paraissez encore sceptiques. Comment pourrais-je vous convaincre ? Il faudrait que vous visitiez un autre monde, une autre machine vivante. P'Bi et M'La ne tardèrent pas à se mettre d'accord :

— Écoutez, Edo. Nous sommes tout disposés à vous tirer de là si vous nous emmenez sur Tur.

— C'est un monde mort, dit le Mok.

— Qu'importe ! grogna M'La. Même un monde mort nous prouverait l'existence d'autres mondes. Nous choisissons Tur parce que vous le connaissez-Mais comment quitter Ula ?

Edo esquissa un sourire triomphant vite effacé. Ces benêts de Plows facilitaient ses propres plans.

— Notre arrivée sur Ula est passée inaperçue parce que vous ne possédez aucun moyen de détection. Nous avons atterri dans une région désertique. Nos astronefs doivent s'y trouver encore.

— Vous nous y conduirez, Edo. Nous allons demander à K'So qu'il vous fasse transférer au laboratoire de biologie. De là, nous vous ferons évader.

— Une recommandation importante, conseilla le Mok. Pour retrouver nos astronefs, nous émergerons en surface. Or un rayonnement intensif ultraviolet bombarde sans arrêt la surface de votre monde, pendant le jour. Vous ne le supporteriez pas. Aussi, notre évasion devra avoir lieu obligatoirement la nuit.

— Entendu, acquiesça P'Bi. À bientôt, Edo. Les deux Plows quittèrent la forteresse. Dans sa cellule, le Mok jubilait. Libre, il ne désespérait pas de prendre sa revanche. Car il mûrissait déjà un plan audacieux.

*

* *

Le moment venu, M'La ne parut plus tellement enthousiaste :

— Nous trahissons nos lois, P'Bi.

— Erreur. K'So nous a donné carte blanche et il nous a confié le bureau d'études des affaires extérieures. Grâce au Mok, nous allons élargir nos connaissances scientifiques. Quand nous reviendrons...

— Tu crois qu'Edo nous ramènera ?

— C'est convenu entre nous. Mais nous ne trahisons personne et Edo ignore qu'à notre retour, nous le livrerons de nouveau à T'An. S'il croit gagner sa liberté, il se trompe grossièrement.

— Que voulais-tu dire à propos du retour ?

— Oui, quand nous reviendrons, nous serons enviés et respectés. K'So aura encore vieilli. Tu comprends ?

— Oui, approuva M'La. Nous serons portés facilement à la tête de la communauté car notre savoir dépassera largement celui de tous les candidats. Nous tâcherons de faire voter une loi afin que la présidence suprême soit assurée désormais par un commandement double. Nous ne nous séparerons jamais, P'Bi.

Les deux ambitieux ignoraient évidemment qu'Edo préparait lui aussi ses plans. Pour l'instant, le Mok se morfondait dans un labo de biologie. P'Bi et M'La n'avaient eu aucune peine à convaincre K'So sur la nécessité d'examiner biologiquement le Mok, afin d'en tirer des

connaissances élargies, d'étudier le plus sûr moyen de le vaincre par des armes appropriées et de prévenir ainsi toute agression nouvelle.

Une nuit, les deux Plows facilitèrent donc l'évasion d'Edo. Les trois compères se retrouvèrent dans un canal de communication, à cette heure-là déserté par les utilisateurs. Ils durent pourtant se réfugier dans un recoin pour éviter une patrouille de Miors, mais les miliciens s'éloignèrent sans rien remarquer. Ils semblaient même pressés de rentrer à leur casernement.

Les deux Plows, habitués à se diriger dans ce labyrinthe, franchirent plusieurs sas, se retrouvèrent dans d'autres canaux de communication, et finalement abordèrent sous une cheminée verticale. Ils grimpèrent, par une rampe d'accès, et émergèrent en surface.

Ils sortaient rarement des souterrains. La surface n'était qu'une croûte de terre séchée où quelques arbres poussaient, par endroits. De multiples trous, dans le sol, ressemblant à des cratères, servaient à l'évaporation. Par instants, des vapeurs brûlantes s'échappaient par jets sporadiques, traduisant l'intense activité interne.

Les Plows et le Mok avançaient rapidement, évitant prudemment les bouches d'évaporation. Bientôt, ils aperçurent un bois.

— C'est ici, dit Edo, que nous avons atterri.

Un ciel noir, sans la moindre étoile, sans la moindre satellite, entourait l'étrange monde. Personne ne soupçonnait qu'à plusieurs mètres sous ce sol ingrat, une monstrueuse usine tournait sans arrêt, dirigée par des créatures vivantes, une usine aux invraisemblables ramifications.

P'Bi, M'La et Edo pénétrèrent sous les arbres sombres. Soudain, ils se tapirent derrière un épais fourré. Des silhouettes s'agitaient devant eux.

Par un certain côté, elles ressemblaient aux Moks. Elles se tenaient debout sur leurs membres inférieurs. Le sommet de leur corps supportait la même boule chevelue, les mêmes excroissances charnues, latérales, la proéminence, au centre, les cavités... Par contre, au contraire des Moks, ces créatures possédaient de longs poils sur tout le corps, des poils soyeux et extrêmement abondants. Ce qui les rendait répugnants.

— Des Steps ! gronda P'Bi. Chassés de l'intérieur, ils se sont réfugiés en surface où les Miors n'osent se hasarder, à cause du rayonnement. La nuit, les Steps échappent à toute poursuite. Je me demande comment ils résistent au rayonnement.

— Ils sont sans doute adaptés, expliqua Edo. Nous-mêmes résistons à des températures très élevées.

— Allons-y franchement, décida M'La. Ils ne sont pas dangereux et notre vue les effraiera. Ils sont peureux, craintifs.

Les deux Plows se montrèrent. Alors les Steps, effrayés, s'enfuirent

en poussant des cris plaintifs.

Edo marcha jusqu'aux astronefs, en forme de cylindres, au nez pointu. Quatre machines énormes, capables de transporter des centaines de Moks.

La fierté éclaira le visage de l'ancien habitant de Tur. Il montra les quatre fusées :

— Voilà le fruit de notre science ! Des véhicules capables d'échapper à l'attraction des mondes et de parcourir des distances incommensurables, à des vitesses fantastiques.

Les Plows montèrent à bord d'un des engins. Ils apprécièrent la complexité des mécanismes, des appareils de contrôle. Les Steps, curieux, admiraient les gigantesques machines en s'interrogeant sur leur utilisation.

Un sas coulisssa. P'Bi et M'La se trouvèrent enfermés dans une caisse d'acier. Alors peut-être regrettèrent-ils leur folie et se sentirent-ils à la merci du Mok, souriant.

— Vous n'avez pas peur ?

— Non, mentirent les deux Plows avec une certaine angoisse.

Le Mok ne s'occupa plus d'eux. Il s'affaira devant un tableau de contrôle. Il libéra une puissante énergie et les réacteurs crachèrent des flammes orange. Les Steps s'enfuirent encore plus loin, épouvantés par le bruit, la lumière, la chaleur.

Puis l'astronef décolla du sol et fonça dans la nuit. P'Bi et M'La ne ressentirent aucun effet physiologique particulier. Ils eurent cependant l'impression que leurs corps s'allégeaient.

Ils songèrent à K'So, déjà loin. À K'So et à tous ses problèmes. Fort heureusement, aux dernières nouvelles, la lèpre verte régressait d'elle-même. Les plaques adhérentes se détachaient des galeries et un examen microscopique montrait que les moisissures mouraient. Les champignons n'avaient-ils été créés que pour porter secours aux habitants d'Ula, la communauté de K'So ? Par quel prodige, par quelle volonté ? Pourquoi ce secours inattendu, venu de l'extérieur, du mystérieux espace dans lequel les deux Plows se propulsaient maintenant, à une vitesse inappréciable ?

— Nous filons vers Tur, annonça Edo à ses passagers. Mais je vous préviens immédiatement. Vous serez déçus, amèrement déçus. Un monde mort constitue un triste spectacle.

— Qu'importe ! soupira P'Bi. C'est la seule façon de vérifier vos affirmations. Mais déjà, je suis persuadé que vous aviez raison.

Le Mok se retourna vers ses claviers. Son sourire devint de plus en plus ironique. Certes, il reviendrait sur Ula. Mais pour y prendre sa revanche. Et il songeait que sans cette maudite lèpre verte, le monde de K'So serait au pouvoir des Moks.

Tur, le monde d'Edo, présentait l'aspect le plus désolé qu'on puisse imaginer.

La surface était torturée, comme sous l'effet d'un gigantesque cataclysme. Pas un arbre. Un sol craquelé, fendu. Les orifices d'évaporation muets. Pas le moindre jet de vapeur. Certains étaient comblés de vase séchée. D'autres étaient éventrés.

Quand le Mok, le premier, descendit à l'intérieur par une des rares cheminées verticales encore intactes, il ressentit une indescriptible émotion. Il avait vécu là, avec ses compagnons. Des heures d'incessantes luttes, certes, contre ceux qui ne toléraient aucune présence étrangère sur leur sol. Mais des heures inoubliables, palpitantes.

P'Bi, M'La et Edo avaient dû revêtir un masque, car ici, l'air ne parvenait plus. D'autre part, des odeurs repoussantes, nauséabondes, ces odeurs que l'on rencontre dans les endroits abandonnés, agressaient l'odorat.

Les canalisations rouillaient. Les anciens canaux de communication, vidés, délabrés, troués, prouvaient que la vie n'habitait plus ces lieux. Il ne restait pratiquement plus rien des machines utilisées par la communauté de Tur. Rien que des carcasses tordues, rouillées. Des immenses colonies de champignons avaient pris possession des galeries et adhéraient partout, rongant les murs, les voûtes, le produit irrécupérable de toute une activité jadis florissante.

— Je vous avais prévenus, soupira le Mok. Quel triste spectacle !

Un froid glacial parcourait les souterrains. Le froid de l'espace. P'Bi et M'La songèrent qu'Ula, leur communauté, ressemblerait un jour à Tur. Car inexorablement, tous les mondes s'acheminaient vers leur fin.

Soudain, Edo poussa les deux Plows dans une anfractuosité de la galerie. Ils se tapirent contre la paroi.

— Que se passe-t-il ? s'étonna P'Bi.

— J'entends des pas, du bruit, dit le Mok, l'oreille tendue.

Il possédait un système auditif plus développé que celui des Plows. D'autre part, il avait aussi la faculté de voir dans les ténèbres.

— Vous vous trompez, Edo, fit M'La à moitié rassuré. Une pierre qui a roulé.

— Non. Le bruit se rapproche et va bientôt passer devant nous.

Les minutes qui suivirent donnèrent raison au Mok. Un groupe de créatures s'avancait. À leur vue, les Plows trouvèrent encore les Steps autrement plus esthétiques.

Des boules noirâtres, hérissées de poils. À la base, des pattes velues, une douzaine, au moins. Au sommet du corps entièrement sphérique, des sortes d'antennes oscillantes. Dans la masse même, des yeux

brillants, qui épiaient de tous côtés.

— Vous les voyez ? haleta le Mok.

— Oui, acquiesça M'La qui avait aussi la faculté de percer les ténèbres.

Il frissonna. Les répugnantes créatures s'arrêtèrent à trois mètres des Plows tassés dans l'anfractuosité.

— Ils viennent par ici ! gémit P'Bi. Ils nous ont aperçus.

Les sept boules vivantes découvrirent les intrus. Un moment, ils restèrent interloqués. Leurs antennes se courbèrent en direction de l'anfractuosité.

Edo tira un tube de son vêtement. Il expliqua :

— Un pistolet à rayonnement gamma. Je l'ai trouvé dans l'astronef et j'ai cru bon de l'emmener. Il va sûrement nous servir.

P'Bi et M'La restèrent pétrifiés. D'abord par les gestes apparemment menaçants des sept créatures noires. Ensuite par l'arme tenue dans la main du Mok. C'était de telles armes qui avaient décimé les Miors. Si Edo s'en servait contre les deux Plows ?

Ceux-ci se sentaient maintenant en état d'infériorité. Mais devant la situation présente, ils savaient que seul le Mok pouvait les tirer de là.

Les sphères noires attaquèrent. Elles se précipitèrent toutes ensemble sur les trois intrus. Ceux-ci se trouvèrent submergés, étouffés, par des corps à chair molle, d'odeur infecte.

Edo pointa son tube, tira. Un premier assaillant roula au sol et s'immobilisa, raidi. Encouragé par ce succès, le Mok récidiva, deux fois, quatre fois.

Quatre boules noires mordirent la poussière. Les autres, stupéfaites par cette résistance imprévue, préférèrent abandonner le combat. Elles disparurent dans le souterrain.

Les Plows respirèrent, soulagés :

— Merci, Edo. Sans vous, nous étions massacrés, reconnut P'Bi.

Le Mok sourit. Il se sentait fort. Il remplaça son arme dans son vêtement et se pencha sur les cadavres puants.

Il hocha la tête.

— Bizarre. Je ne connais pas ces créatures.

— Comment ? s'étonna M'La. Ces êtres affreux n'ont jamais habité Tur ?

— Jamais ! confirma Edo. Je suppose qu'ils viennent de l'espace et qu'ils ont abordé Tur. Si j'en juge par leur conformation, ils paraissent adaptés pour vivre sur des mondes morts. Par exemple, transportés sur Ula, ils mourraient. Voyez. Ils ne portent aucun appareillage. Ils vivent donc sans air, sans eau, sans soleil. Car en s'anéantissant, Tur a perdu son soleil et notre pauvre monde est condamné à la nuit éternelle.

Les explications assurées du Mok impressionnaient toujours les deux Plows. Incontestablement, Edo disposait de très larges connaissances,

en divers domaines.

— Mais ces... ces créatures, demanda P’Bi. De quoi vivent-elles sur ce monde mort ?

— De quoi ? Mais elles sont en train de manger Tur !

P’Bi et M’La sursautèrent :

— Vous plaisantez ! dit le premier.

— Nullement. De quoi subsisteraient-elles, sinon ? Du reste, nous avons admiré leur travail. Tout paraît rongé, grignoté. Je suis sûr que si nous étions tombés entre leurs mains, nous étions aussi dévorés.

— Pouah ! éructa M’La au comble du dégoût.

— Ne vous montrez pas aussi écœuré, ricana le Mok. Vos Miors dissèquent bien les cadavres. Je les ai observés. Croyez-moi, ils ne sont pas tellement beaux à contempler, dans leur travail.

— Ils assurent la salubrité de notre communauté, plaïda P’Bi, prenant la défense des Miors. Sans eux, nous serions submergés sous un tas d’immondices.

— C’est votre opinion, dit Edo. Mais ne nous disputons pas simplement pour des qualificatifs. Les créatures noires reviendront, plus nombreuses, attirées par notre présence. Mon arme ne suffira peut-être pas. Aussi convient-il de nous éloigner rapidement.

— Conduisez-nous, Edo. Nous serions incapables de nous diriger.

À ce moment, une idée traversa l’esprit du Mok. Comme il lui serait facile de se débarrasser des deux Plows ! Il suffisait de les égarer dans les galeries et ils deviendraient rapidement la proie des êtres noirs.

Pourtant, cette idée, Edo la chassa très vite. Non, il aurait besoin de P’Bi et de M’La, un jour ou l’autre, le jour où il reviendrait sur Ula.

Il s’orienta magnifiquement dans le dédale obscur des souterrains glacés. Des instruments, fixés à son poignet, lui facilitaient la tâche. Jamais, pas une seconde, il n’hésita.

Les nouveaux habitants de Tur les pourchassèrent. Ils durent leur salut à l’extraordinaire lucidité du Mok qui emprunta des galeries juste assez larges pour leur permettre le passage, et trop étroites pour leurs poursuivants. Le tube à rayons, enfin, contribua pour une large part à tenir les assaillants à distance.

Ils constatèrent que Tur grouillait littéralement de ces créatures sphériques, apparemment douées d’intelligence, même organisées. Elles s’étaient installées sur ce monde mort, comme chez elles, et désiraient y faire la loi.

Edo se trouvait maintenant au seuil d’une salle assez spacieuse, à la voûte effondrée. Nul doute, il connaissait le lieu, car il cherchait visiblement des indices. Il se dirigea vers un caisson métallique, immense, et il constata avec soulagement qu’il était intact.

— Cette cabine étanche, expliqua-t-il, nous l’avions fabriquée jadis en prévision d’une catastrophe toujours possible. Elle est faite d’un

métal inattaquable aux acides, aux corrosifs. Mêmes les nouveaux habitants de Tur n'ont pu entamer ses parois.

— Vous viviez là ? interrogea P'Bi, scrutant l'immense salle.

— Oui. Nous avons creusé cette cavité hors de toute voie de communication. Nous y étions installés, solidement retranchés. Toutes les attaques lancées contre nous s'y brisèrent. Finalement, les Miors de Tur renoncèrent à nous déloger. Ils nous assiégèrent. Or nous avons ménagé un passage jusqu'à la surface.

— Pourquoi ce caisson ? s'informa M'La, piqué par la curiosité.

Edo ne répondit pas. Il tourna un volant crénelé fixé sur l'une des parois de la cabine d'acier. Un large panneau s'ouvrit.

Le Mok entra, anxieux. Les deux Plows le suivirent. Une atmosphère saturée d'humidité régnait en ce lieu. Des couchettes superposées, alignées, se dressaient jusqu'au plafond. P'Bi en compta une bonne trentaine.

Sur ces couchettes, des Moks, étendus, inertes, immobiles, dans des espèces de chrysalides qui n'étaient autres que des scaphandres.

— Ils sont morts, avança M'La timidement.

— Non. Ils sont plongés en état d'hibernation, c'est-à-dire que leurs organismes fonctionnent à l'extrême ralenti. Nous pouvons ainsi conserver des vies pendant des temps très longs. Au moment de la catastrophe, si certains d'entre nous purent s'échapper en astronef, d'autres se réfugièrent dans ce caisson étanche. N'empêche. Beaucoup moururent, car ici, ou dans les astronefs, il n'y avait pas de la place pour tout le monde. Seuls, des privilégiés échappèrent au désastre. Maintenant que nous avons ouvert la cabine, les appareils de réchauffement vont progressivement réanimer les organismes.

Peu à peu, en effet, le teint des hibernés se colorait. La circulation sanguine se rétablissait lentement, les poumons oxygénaient de nouveau le sang.

Puis les Moks remuèrent. Ils ouvrirent les yeux et reconnurent Edo. À la vue des deux Plows, ils tressaillirent.

— Rassurez-vous, leur dit brièvement Edo. P'Bi et M'La sont mes amis.

Ces paroles manquaient de sincérité mais pour les Moks renaissants, elles suffirent à apaiser leurs craintes. Puis les anciens habitants de Tur exécutèrent leurs premiers pas hésitants.

Les Plows notèrent que sur les trente privilégiés enfermés dans le caisson étanche, et destinés à survivre, vingt, au moins, étaient du sexe féminin. Les hibernés avaient prévu le moment de leur retour à la vie où ils auraient besoin de se reproduire rapidement.

— N'ôtez pas vos scaphandres ! leur recommanda Edo. Il circule sur Tur un air tellement appauvri, que sans le secours d'un masque, vous seriez immédiatement asphyxiés. D'autre part, une température très

basse règne dans les galeries, et même en surface.

Il s'approcha d'un Mok, qui portait sur son scaphandre un insigne particulier :

— Vous apparteniez aux membres de la junte qui nous gouvernait, jadis. Vos insignes le prouvent. Rappelez-moi votre nom.

— Roa.

— Bien. Vous serez désormais directement sous mes ordres, car, naturellement, je prends le commandement de la colonie. Sans moi, vous seriez toujours prisonniers de votre caisson étanche et personne d'autre n'aurait pu vous libérer. Tous nos compagnons, embarqués sur les astronefs, sont morts sur Ula, un monde analogue à Tur. Morts victimes d'une maladie inconnue. Je suis le seul rescapé.

Il désigna les deux Plows qui suivaient la conversation avec une certaine inquiétude. Et ils n'avaient pas tort de trembler pour leur avenir !

— Voilà deux habitants d'Ula, de dignes représentants de la centrale directrice. Emparez-vous d'eux !

P'Bi et M'La sursautèrent :

— Vous êtes fou, Edo ! protesta ce dernier, essayant, mais en vain, d'échapper aux Moks qui le ceinturaient.

D'ailleurs, toute résistance était inutile devant le nombre. Edo ricana :

— Vous n'espérez quand même pas me livrer de nouveau à T'An !

— Loin de nous cette idée ! mentit P'Bi. Nous vous avons promis la liberté. N'avons-nous pas tenu parole ?

— Je tiendrai la mienne, assura le Mok. Je vous ramènerai sur Ula. Mais nous n'y reviendrons pas seuls. Mes amis nous accompagneront.

Il démasquait ses plans avec une brutalité peut-être un peu hâtive. Les deux Plows gardèrent leur sang-froid.

— Vous vous illusionnez, Edo ! souligna M'La. À notre retour, les Miors disposeront d'autres armes capables de vous combattre. Votre seconde tentative d'invasion avortera, comme la première. Les champignons verts viendront à notre secours.

— Pas forcément. Ne comptez pas trop sur une aide extérieure. Ce secours providentiel, il est presque certain que vous ne l'obtiendrez jamais plus.

L'argument ébranla la confiance des Plows. Si Edo disait vrai ? Si la lèpre verte n'intervenait plus ? Si les Moks prenaient une revanche éclatante ?

Amèrement, P'Bi songea que T'An avait raison. Un ennemi vivant restait toujours dangereux. Si Ula tombait au pouvoir des Moks, la faute en incomberait à P'Bi et à M'La, grisés par l'aventure de l'espace.

Des provisions, des armes, du matériel de toute sorte, bref, ce qui était indispensable à la survie d'une colonie, existaient en quantité

dans le caisson d'hibernation. Tous les Moks se chargèrent de ce matériel et se déclarèrent prêts à suivre Edo.

La troupe regagna la surface asséchée, plongée dans l'éternelle nuit. Elle rencontra sur son chemin plusieurs de ces abominables créatures noires, que les tubes lance-rayons décimèrent avec facilité.

Les Moks retrouvèrent l'astronef, assez grand pour contenir les trente hibernés. Ils embarquèrent. P'Bi et M'La furent jetés dans une geôle étroite.

Abattus, les deux Plows évoquaient leur dramatique retour sur Ula. P'Bi, surtout, ne se consolait pas de son erreur. Il avait fait confiance à Edo et voilà que celui-ci le trahissait.

— Nos fautes seront sévèrement sanctionnées, gémit-il. Nous facilitons une seconde invasion. Ni K'So ni T'An ne nous pardonneront. Nos lois punissent les traîtres. Les Miors nous jugeront. Tandis que si nous étions rentrés en triomphateurs...

— La situation peut encore se renverser, s'illusionna M'La.

— Comment le voudrais-tu ? Les Moks sont une trentaine. Ils vont se multiplier à une cadence effrayante. Ils débarqueront sur Ula. Si nous échappons à Edo, nous n'échapperons pas aux miliciens de T'An.

— Serions-nous dans une situation sans issue ?

— Hélas ! M'La, je le crains.

Pendant que les deux Plows se morfondaient dans leur cellule, jugeant trop tard leur imprudence, le vaisseau spatial avait quitté le monde mort de Tur. Il fonçait dans l'espace, de toute la puissance de ses réacteurs.

Edo jubilait. Il avait éliminé facilement P'Bi et M'La. Il se découvrait des ambitions soudaines. De simple chef d'escouade, il assurait désormais des fonctions supérieures. Avec lui, les Moks tentaient leur dernière chance.

Dans le cœur de ces créatures obstinées, qui voulaient à toute force survivre, un nom bondissait, comme un asile d'espérance : Ula, le monde de l'espoir.

Marie Jorest a quelque chose de langoureux dans le regard. Des yeux marron, aux cils courts. Quelques rides. Des cheveux châtain encadrent son visage ovale. Des lèvres minces soulignent sa bouche.

Une corpulence plutôt forte, un teint pâle, une voix lasse. Marie se sent fatiguée. La mort de Joseph l'a plongée dans un certain désarroi. Non parce qu'elle aimait son mari à la passion. Mais elle se retrouve seule, face à l'existence. Seule pour élever l'enfant qu'elle porte, qui naîtra dans trois mois.

Belle, la Marie ? Non, pas précisément. Ni laide. Une allure quelconque, qu'on ne remarque pas du premier coup d'œil. Une beauté qu'il faut chercher, détailler. Car toutes les femmes possèdent un certain charme. Il suffit de le découvrir.

Elle lave des verres, derrière le comptoir. Malban, qui fume sa pipe, s'approche :

— Je peux vous aider ?

— Non, ce n'est pas la peine. Merci.

— Si, insiste le bûcheron. J'y tiens. J'ai remarqué qu'il n'y avait plus de vin de tiré. Laissez-moi faire. Je prends un panier et je vais à la cave. C'est un travail d'homme.

Il se sert, place des bouteilles vides dans une corbeille. Il adresse à la Marie un sourire d'encouragement, puis panier au bras, il disparaît par la trappe menant à la cave.

Marie Jorest trouve Malban, poli, correct, serviable. Qui diable a prétendu, un jour, que c'était un ours mal léché ? Ou alors il a changé, terriblement changé.

Elle l'a soigné avec dévouement, pendant sa maladie, comme un parent, un frère. Trop bien, peut-être. Ernest se croit maintenant obligé de rendre la monnaie de sa pièce.

La Marie a achevé ses verres. Une autre besogne l'attend. La lessive. Elle fait un peu de blanchisserie pour augmenter ses revenus ; car, l'hiver, le bistrot marche au ralenti.

Elle se dirige vers le lavoir. Un feu, dans un âtre. Un chaudron bouillonne, verse une eau écumeuse. Il faut décrasser. Des draps, des serviettes, des nappes. Ça vient de l'hôtel du pays. Entre commerçants, on ne se regarde pas comme chien et chat. Pourtant, l'hôtel concurrence le petit café. Un hôtel moderne et confortable, aux patrons jeunes et dynamiques. Un restaurant où l'on déguste des spécialités du coin.

La Marie se penche sur son lavoir. Elle frotte, frotte, jusqu'à s'user les mains. Elle se fatigue. Mais il faut gagner le pain quotidien, à grands coups de courage et d'efforts.

Marie Jorest aimerait tant prendre des vacances, au bord de la mer ! Elle

n'est guère sortie de son petit trou. Juste pour les indispensables achats, en ville. Elle voudrait bien, un jour, imiter ces touristes joyeux qui s'arrêtent chez elle pendant l'été.

Voir la mer, l'océan ou la Méditerranée, rien qu'une fois...

CHAPITRE IV

Les stigmates de l'anxiété burinaient les traits d'Edo. Penché sur des écrans, des claviers, il opérait divers contrôles.

— Je me trompe, ou bien...

Il appela Roa, son second. Il lui confia :

— Quelque chose s'est détraqué dans les appareils. Je ne retrouve plus la route d'Ula.

— Est-ce grave ?

— Oui, car nous risquons d'errer sans fin à travers l'univers, à la recherche d'un autre monde accueillant. Ula réunissait toutes les conditions requises à l'implantation de notre race.

La gravité de la situation échappait à Roa, inexpérimenté en matière de vol dans l'espace. La colonie confiait ses destinées à Edo, le seul capable de diriger un vaisseau cosmique.

— Chef, un appareil détraqué peut se réparer. Il existe des électroniciens parmi nous.

En soupirant, Edo livra le fond de sa pensée :

— Hélas ! J'ai peur que les instruments n'y soient pour rien.

— Que voulez-vous dire ?

— Ula a tout simplement changé de place, et cela, j'aurais dû m'en méfier !

— Voyons, ce n'est pas possible ! dit l'ancien membre de la junte avec accablement.

— Si. Vous le savez, les mondes se déplacent constamment dans l'univers, au gré de courants que nous n'avons pu définir avec exactitude, ni localiser. Il existe des régions du cosmos où ces mondes sont si nombreux, qu'ils forment un amas que nous désignons sous le nom de nébuleuses. Nous n'avons pu établir l'orbite exacte, ni la vitesse des planètes qui obéissent à des lois inconnues. Sans doute, lorsque nous serons parvenus à résoudre ces problèmes, notre science de la connaissance de l'univers aura fait un grand pas en avant.

— Si nous ignorons l'orbite exacte des planètes, comment voyageons-nous dans l'espace ?

— Une autre loi règle la ronde des mondes dans le cosmos. À des dates à peu près fixes, périodiquement, les planètes paraissent s'immobiliser, pendant un certain temps. C'est à ce moment-là que nous les localisons et que nous calculons la meilleure trajectoire pour parvenir jusqu'à elles. Avant notre départ de Tur, les calculateurs électroniques m'avaient donné la bonne trajectoire. Ula se trouvait précisément dans sa phase d'immobilisation. Malheureusement, cette phase s'est révélée plus courte que prévu, et maintenant, Ula a changé d'orbite. Ce qui est extraordinaire, c'est que les planètes ne se heurtent

pas pendant leur course dans l'espace. Tout est mathématiquement réglé, calculé, avec une précision fantastique.

Ces explications, fournies par quelqu'un de compétent, ne rassurèrent pas Roa qui résuma assez bien la situation :

— En somme, nous voyageons dans l'espace, mais aveuglément, selon le caprice des courants cosmiques.

— Nos pionniers se sont perdus, avoua Edo. Nous n'avons pas réussi du premier coup. Mais voyez-vous, Roa, ce qui nous importait, ce n'était pas tellement d'atteindre un monde bien précis, mais une planète quelconque. Or tranquillisez-vous. Nous nous poserons quelque part, mais ce ne sera sûrement pas sur Ula.

— Dois-je avertir la colonie ?

— Non. Il est préférable qu'elle ne soit pas au courant de notre demi-échec. Nous risquons de chercher longtemps un monde, surtout entre les périodes d'immobilisation, mais nous en découvrirons un tôt ou tard.

— Les Plows ?

— Je les mettrai moi-même au courant. C'est dommage. Sur Ula, ils auraient servi nos desseins. Sur un autre monde, ils seront inutiles.

Quand le Mok apprit à P'Bi et à M'La qu'ils n'avaient pas une chance sur cent de revoir Ula, les deux Plows connurent un moment de découragement extrême. Certes, du même coup, ils échappaient à leur propre justice, à celle de K'So, de T'An et des Miors. Mais quel destin les attendait, en compagnie des Moks ? Tout compte fait, ne valait-il pas mieux subir le jugement de ses semblables ?

*

* *

Edo désigna une tache lumineuse sur un écran. Il l'interpréta avec une joie démesurée. Un moment, il avait craint d'errer dans l'espace, à jamais.

— Un monde, Roa !

— Qui vous affirme qu'il ne s'agit pas d'un monde mort, comme Tur ?

— Sa luminosité. Seul un astre vivant émet de la lumière.

Le nouveau chef des Moks interrogea divers appareils. Il hocha la tête :

— Ce n'est pas Ula, malheureusement.

Roa aimait les confirmations. Il ne se contentait pas de preuves verbales :

— Je ne comprends pas comment vous pouvez l'assurer.

Edo sourit. L'ignorance de son second l'amusait :

— La masse de cet astre, vers lequel nous nous dirigeons, est plus faible que celle d'Ula.

La nouvelle courut à l'intérieur du vaisseau. Les rescapés de Tur manifestèrent un contentement visible. Leurs visages s'éclairèrent. Ils sautèrent et s'embrassèrent. Pour eux, peu leur importait le monde qu'ils allaient aborder. Il suffisait qu'il soit vivable.

C'est ce qu'expliquait Roa, toujours méfiant :

— Trouverons-nous des conditions climatiques favorables ?

— Oui. Tous les astres vivants se ressemblent et tous sont habités. Si l'on admet que chaque monde est une machine...

— Des machines orbitant dans l'espace ?

— Oui, mais des machines de matière vivante, peut-être tout simplement de gigantesques créatures. Il nous sera difficile de le vérifier un jour ; car nous évoluons, la machine et nous, sur des échelles différentes. Il est certain que les habitants des mondes fournissent l'énergie nécessaire à la créature dont ils sont les hôtes.

Edo s'absorba dans le pilotage de l'astronef :

— Nous reparlerons de tous ces passionnants problèmes, Roa. Pour l'instant, il convient d'atterrir, de nous implanter. Notre lutte pour la vie va recommencer. C'est notre triste privilège. Nous sommes des apatrides, rejetés d'un monde à l'autre. Si nous n'avions pas découvert le moyen de voyager dans l'espace, notre race serait éteinte.

La fusée se retourna sur elle-même et amorça sa longue descente. Elle pénétra dans l'atmosphère saturée de vapeur d'eau, puis se posa sur un sol analogue à celui d'Ula. Avant d'ouvrir le sas, les Moks vérifièrent que l'air s'adaptait à leurs poumons.

Alors, ils se ruèrent à l'extérieur de l'engin, mais Edo leur conseilla de ne pas s'éloigner. De multiples dangers guettaient les astronautes.

Les deux Plows furent libérés de leur geôle, mais ils durent attendre la nuit pour quitter l'astronef, à cause du bombardement U.V.

Quand ils foulèrent le sol, ils crurent être revenus sur Ula. Edo les en dissuada très vite :

— Non, vous n'êtes pas retournés chez vous. Nous avons abordé un autre monde, plus petit, et je le regrette profondément. Croyez-moi, mon intention était de vous ramener sur Ula. Les circonstances l'ont empêché.

P'Bi, aigri par ses jours de captivité, ne s'illusionna pas :

— Vous allez conquérir cette planète ?

— Conquérir, c'est un bien grand mot. Nous sommes persuadés que nous ne parviendrions pas à nous rendre maîtres d'un monde, en totalité, car si nous le détruisions, nous mourrions avec lui. Nous préférons notre vie de symbiose, de parasites. Comme sur Tur, nous chercherons un endroit favorable.

— Qu'allez-vous faire de nous ? demanda M'La.

Le Mok hochait la tête, perplexe.

— Je ne sais pas encore. Je me demande si vous me serez d'une

grande utilité. Mais j'hésite à vous relâcher, car vous pourriez me nuire. Vous savez trop de choses sur nous.

À ce moment, Roa arriva en courant. Il haletait. Visiblement, un événement d'importance se préparait.

— Chef ! Des créatures étranges se dirigent vers nous. Nous en avons compté des dizaines.

Edo assura un tube lance-rayons dans sa main. Il s'avança dans la nuit, suivi par P'Bi et M'La. Effectivement, des silhouettes menaçantes se dessinaient, s'agitaient.

— Les Steps ! reconnu P'Bi. Il se tourna vers les Moks :

— Ils ne sont pas dangereux. Pourquoi les décimer ? Nous connaissons leur dialecte et nous pouvons parlementer avec eux, si vous le désirez.

— Allez-y, acquiesça Edo. Dites-leur que nous sommes puissants et que s'ils s'allient à nous, nous les protégerons contre les Miors.

Les créatures velues reculèrent quand les deux Plows approchèrent. Mais P'Bi leur parla en leur langue et immédiatement, les Steps se montrèrent attentifs.

— Sommes-nous sur Ula ? demanda P'Bi.

— Non, dit un Step. Notre monde s'appelle Far.

— Qui le dirige ?

— E'Lf.

— Bien. Nous venons d'Ula, un autre monde analogue à Far. Les créatures qui nous accompagnent sont des Moks et ils sont redoutables. Sur Ula, ils ont désorganisé momentanément notre centrale de ventilation, et ils veulent s'allier avec vous. Méfiez-vous d'eux. Ils vous asserviront et vous utiliseront comme boucliers contre les miliciens.

— C'est bizarre, intervint M'La. Ces Steps parlent le même dialecte que ceux d'Ula.

— Oui, dit P'Bi. Edo semble avoir raison. Tous les mondes se ressemblent étrangement. Si tu es prêt, nous pouvons échapper aux Moks.

— Comment ?

— Les Steps nous aideront. Retourne-toi légèrement et constate que les Moks sont restés à distance. Profitons-en.

Par précaution, P'Bi lança un avertissement aux Steps :

— Un grave danger menace Far. Il faut absolument que nous parlions à E'Lf. C'est une question de vie ou de mort. Pour cela, nous devons échapper aux Moks, qui nous retiennent prisonniers.

Les créatures velues hésitèrent. Plusieurs se concertèrent. Finalement, le représentant de la majorité parla :

— Nous n'avions jamais vu de Moks. Par contre, vous ressemblez aux savants de la centrale directrice. Je suppose que sur votre monde,

vous exerciez d'importantes fonctions.

— Nous sommes des savants, expliqua M'La, Mais hâtez-vous, les Moks s'impatientent.

— Nous couvrirons votre fuite, décida le Step, et nous vous emmènerons vers une cheminée d'accès. C'est tout ce que nous pouvons faire pour vous.

Des dizaines de créatures velues formèrent une barrière entre les Plows et les Moks. P'Bi et M'La s'enfuirent précipitamment, de toute leur vélocité. Les Steps couraient plus vite qu'eux et ils parvinrent les premiers à la cheminée d'accès.

Inquiet, M'La se retourna :

— Les Moks nous poursuivent ?

— Non, expliqua un Step. Ils vous appellent et croient probablement que nous vous avons enlevés.

Les deux Plows disparurent par l'orifice. À quelques mètres de l'astronef, les Moks disposés en carré tiraient presque à bout portant sur les Steps. Plusieurs de ces derniers mordirent la poussière. Les autres, prudents, battirent en retraite.

Courroucé, Edo sonda la nuit troublée encore par les gémissements plaintifs, caractéristiques, des créatures velues :

— P'Bi et M'La ont été enlevés.

— Je ne le pense pas, nota Roa. Je crois plutôt que les Steps les ont aidés à fuir. Vous avez eu tort de faire confiance aux Plows. Ils ont profité des circonstances. Vous auriez pu tout aussi bien communiquer télépathiquement avec les primitifs.

— Je sais, opina Edo sans regret. Mais les Steps auraient eu peur de nous et se seraient enfuis. P'Bi et M'La auraient pu les persuader mieux que moi.

— Le résultat, chef. Les Plows sont partis. Ils vont prévenir les Miors.

Le problème de la survie exigeait des décisions immédiates. Edo n'hésita pas une seconde sur la conduite à tenir. Le temps travaillait constamment contre les Moks :

— Cherchons une cheminée d'accès vers l'intérieur. Nous savons que nous ne pouvons vivre en surface, à cause du rayonnement solaire. L'important est de trouver un refuge, si possible hors des centrales et des voies de communication. Là, nous nous fortifierons et lorsque nous serons prêts, seulement, nous déclencherons l'assaut.

Ils s'égaillèrent dans la nature. Ils étaient tous armés et ils ne redoutaient pas les Steps. L'un d'eux revint au bout d'une heure. Edo et Roa attendaient au pied du vaisseau spatial :

— J'ai découvert la cheminée d'accès.

— Bien, dit le chef, satisfait. Emportons le maximum de matériel.

L'un après l'autre, les Moks disparurent dans le puits vertical.

Tout ressemblait étrangement à Ula. Les détails, les activités. P'Bi et M'La, bien qu'ils fussent sur un monde étranger, s'orientaient magnifiquement et pas un instant, ils n'hésitèrent sur la route à suivre.

Ils glissaient sur un canal de communication. Des balises lumineuses jalonnaient la voie et P'Bi désigna l'une d'elles :

— Nous approchons d'une centrale, nota-t-il.

— Bizarre, remarqua M'La. Nous n'avons croisé personne. Quand nous rencontrerons des Miors, ils nous remarqueront sûrement.

Cela ne tarda pas. Quatre miliciens en patrouille se portèrent rapidement à hauteur des deux Plows. Curieusement, ils examinèrent les intrus :

— Vous n'appartenez pas à notre centrale directrice.

— Non, avoua P'Bi. Nous venons d'un autre monde, Ula, identique au vôtre. Nous voudrions parler à E'Lf, de toute urgence.

— À E'Lf ? Pourquoi ?

— Un grave danger menace Far.

— Lequel ? insista l'un des Miors. P'Bi hésita. Puis :

— Nous ne nous expliquerons que devant votre chef suprême.

— Bien, acquiesça le milicien un peu vexé. Mais considérez-vous comme nos prisonniers. Si vous venez, comme vous le prétendez, d'un monde analogue au nôtre, vous connaissez les lois.

— Entendu. Faites votre travail, approuva M'La.

Les deux Plows savaient ce qui allait se passer. Ils seraient emmenés à la centrale directrice et déferés devant un tribunal de pure forme qui les condamnerait irrémédiablement à mort. Les Miors ne toléraient pas les étrangers et toute créature qui n'appartenait pas à la communauté était impitoyablement éliminée.

Le risque, que couraient donc les deux Plows, était sérieux, mais les collaborateurs de K'So comptaient s'en tirer justement à cause des graves nouvelles qu'ils apportaient.

Ils se laissèrent encadrer par les Miors, sensiblement différents par leur peau plus foncée, de ceux d'Ula. Mais ils exerçaient les mêmes fonctions, avec la même rigueur, la même discipline.

Le groupe arriva bientôt dans la centrale annoncée par la balise. Il y régnait une activité indescriptible. Immédiatement, P'Bi reconnut les lieux :

— La centrale de fabrication !

Ici, des machines travaillaient seules, selon un rythme savamment calculé. Toutes fabriquaient des espèces de petites sphères, apparemment en matière plastique, transparentes. En cadence, les sphères sortaient des machines, tombaient sur un tamis oscillant où

elles se refroidissaient, puis déversées sur un tapis roulant, quittaient la centrale.

Si l'on examinait plus attentivement ces boules de plastique, légèrement aplaties aux pôles, on remarquait qu'elles étaient équipées d'une valve de gonflement, ou de remplissage. Car, en réalité, ces sphères étaient dirigées vers la centrale de ventilation, où d'autres machines les remplissaient d'oxygène, puis catapultées dans les canaux de nutrition. On achevait de les remplir de molécules énergétiques quand elles traversaient la centrale d'énergie et elles portaient tous ces éléments nutritifs jusqu'aux plus lointaines provinces de la planète, dans des canaux spéciaux : véhiculées par un liquide ambré.

Leur vaste circuit achevé, les petites sphères revenaient à leur point de départ, la centrale de ventilation, où elles se rechargeaient d'oxygène, puis d'énergie, et le cycle recommençait.

Beaucoup de ces sphères porteuses se détérioraient au cours de leurs périples. La centrale de fabrication les renouvelait sans cesse et celles en mauvais état étaient éliminées par la centrale de nettoyage.

P'Bi et M'La n'ignoraient donc rien de tous ces détails et le bruit des machines les grisait. Sans même d'imagination, ils se croyaient revenus sur Ula.

Le chef de patrouille des Miors profita du centre de télécommunications de la centrale pour avertir sa propre direction.

— Oui, chef, deux étrangers. Ils prétendent venir d'un autre monde. Non, je ne plaisante pas. C'est ce qu'ils affirment avec force. Ils ressemblent à ceux de la centrale directrice. Une peau peut-être moins foncée... Ils veulent parler à E'Lf.

Le Mior releva le contacteur et se retourna vers les deux Plows.

— Suivez-nous. Nous vous emmenons à la centrale directrice.

Le voyage reprit, dans ces mêmes canaux de communication à l'eau incolore. Ici, pas de sphères en plastique. Rien. Des Miors, comme principaux utilisateurs, car les ouvriers des centres se déplaçaient rarement.

Enfin, le groupe parvint à la centrale directrice. P'Bi et M'La n'avaient pas cherché une seule fois à échapper à leurs gardiens. Outre que la chose était impossible, l'idée ne les avait même pas effleurés.

La centrale directrice ! Un labyrinthe inimaginable de canaux de communications, de circuits nutritifs. D'ici partaient à peu près tous les câbles électriques nécessaires au fonctionnement de la communauté. Un point extrêmement névralgique, sévèrement gardé par des Miors vigilants. À l'intérieur de la centrale, rien que des savants exerçant leurs activités dans diverses branches.

De compartiments étanches en compartiments étanches, après de multiples contrôles, P'Bi et M'La parvinrent au bureau d'E'Lf. Les

Miors les introduisirent dans la pièce et restèrent en faction auprès d'eux.

Assis, E'Lf contempla les deux étrangers. Alors ceux-ci poussèrent une double exclamation de surprise.

*
* *

Une créature du sexe féminin commandait le monde de Far ! P'Bi et M'La n'auraient jamais cru la chose possible. Pourtant, E'Lf possédait toutes les caractéristiques de la femelle délicieusement conformée. Une beauté fascinante, presque insolante. Une peau éclatante de fraîcheur, des membres d'une finesse extrême...

Comment, un chef d'apparence aussi fragile, pouvait-il commander à une communauté composée de créatures aussi dissemblables que les Crups, les Tins, les Miors ? À quelle source puisait-il sa force ?

— Je comprends votre étonnement, expliqua E'Lf. Vous venez d'une communauté masculine. Ici, tous les chefs de centrale sont des femelles. Nous employons des mâles, bien sûr, comme les Miors par exemple... Mais je crois que vous avez une grave nouvelle à me communiquer.

— Grave, en effet, dit P'Bi, sa stupéfaction un peu atténuée. Vos Steps nous ont délivrés des Moks, des créatures bipèdes qui avaient envahi notre monde, et que nous avons rejetées avec l'aide de champignons verts. Ces mêmes envahisseurs ont débarqué sur Far et vont tenter de s'y implanter.

— Qui me prouve votre sincérité ? coupa E'Lf, méfiante.

— Quel intérêt aurions-nous à mentir ? renchérit M'La. Aucun. Nous pouvons vous emmener jusqu'au lieu exact où les Moks ont posé leur vaisseau de l'espace. Ils disposent d'armes devant lesquelles les Miors restent impuissants. Leur science dépasse la nôtre.

— Vous avez pactisé avec les Steps ? s'irrita le chef de Far avec un certain dégoût.

— Par nécessité. Les Steps existent aussi sur Ula. Nous les avons chassés de notre communauté. Mais ce qui est extraordinaire et qui devrait faciliter nos relations entre nous, c'est que nous parlons le même langage. Ne trouvez-vous pas cela formidable ?

— Peut-être, répondit E'Lf encore méfiante. Avez-vous un plan pour capturer les Moks ?

— Oui, affirma M'La. Mais il faudra agir vite, avec des effectifs nombreux. Les Moks, selon Edo, vont essayer de s'implanter dans une province désertique, loin de toute voie navigable, de toute centrale. Ils espèrent passer inaperçus. Là, ils se reproduiront, selon une cadence rapide, et leur tremplin d'invasion sera constitué.

Décidée, E'Lf se tourna vers les Miors présents, immobiles, figés :

— Prévenez O'Di. Rassemblez des troupes et tenez-vous prêts à suivre les deux étrangers.

— Mais..., protesta l'un des miliciens. Les prisonniers risquent de vous induire en erreur. Ils sont peut-être les complices de ces Moks, dont ils parlent tant.

— Depuis quand critique-t-on mes ordres ? souligna le chef suprême d'une voix autoritaire. Voudriez-vous être dégradé ?

— Excusez-moi, fit le Mior, penaud. Je préviens immédiatement O'Di.

Les Miors disparurent. E'Lf quitta son bureau et avec gracilité, sur ses six membres, elle s'avança vers les Plows :

— C'est dur, très dur, de commander à des mâles, confia-t-elle. Voyez-vous, vous arrivez sur Far à un moment exceptionnellement important dans la vie de notre communauté.

— Comment cela ? interrogea P'Bi, curieux.

— Nous sommes en train de fabriquer un monde en réduction.

La nouvelle estomaqua les deux Plows, qui, sur l'instant, crurent à une boutade :

— Très drôle ! ironisa M'La. Même la science la plus avancée ne peut fabriquer des mondes. Car vous ignorez exactement ce qu'est réellement une planète... Une machine, une monstrueuse machine vivante, peut être une créature à laquelle nous fournissons de l'énergie.

— Eh bien, précisa E'Lf sans s'émouvoir, nous fabriquons alors une machine vivante, qui ressemble exactement à Far.

— Où édifiez-vous cette machine ?

— Dans une centrale spéciale... Pourquoi cet étonnement ? Seriez-vous incapables de nous imiter ?

— Oui, avoua P'Bi. Sur Ula, jamais nous n'avons construit une telle machine et je crois que nous n'en construirons jamais... À quoi cela va-t-il vous servir ? Un monde dans un monde...

— Je l'ignore. Nous savions, depuis longtemps, que nous construirions une reproduction exacte de Far, dans la centrale spéciale.

— Chez nous, cette centrale n'existe pas, déclara M'La.

— Bizarre. Vos problèmes diffèrent donc des nôtres. La construction d'un monde en réduction exige un surcroît d'activité. Toutes nos centrales fonctionnent à plein rendement. Aussi, nous redoutons une agression extérieure qui nous priverait d'une partie de nos moyens.

Sur un tableau de contrôle, un voyant lumineux clignota. E'Lf se dirigea vers le tableau et releva un contacteur. Une voix tomba d'un haut-parleur :

— J'ai rassemblé deux bataillons. Est-ce suffisant ?

— Certainement, O'Di. D'après les étrangers, les Moks ne seraient

qu'une trentaine. Emmenez vos troupes vers la centrale de fabrication et attendez de nouvelles instructions.

E'Lf mit fin à la communication phonique avec le chef des miliciens et elle regarda les deux Plows bien en face. Jamais sa voix ne parut aussi ferme :

— Je vous fais confiance. Rejoignez O'Di à la centrale de fabrication, que vous connaissez déjà. Cernez les Moks et détruisez-les jusqu'au dernier. Si vous me trahissez, vous serez immédiatement retrouvés et châtiés avec la plus extrême sévérité.

P'Bi et M'La allaient se retirer quand le premier se ravisa. Il revint vers le bureau :

— Voudriez-vous nous accorder une faveur ?

— Je ne peux faire davantage pour vous.

— Il ne s'agit pas de nous-mêmes, mais d'Edo, le chef des Moks.

— Eh bien ?

— Que vos miliciens le capturent, mais ne l'abattent pas.

— Je croyais que tous les Moks étaient vos ennemis.

— Exact, dit P'Bi. Seulement Edo est le seul capable de piloter l'astronef et par conséquent, de nous ramener sur Ula.

— Je comprends, maugréa E'Lf. Je donnerai des ordres à O'Di en ce sens.

Satisfaits, les deux Plows se retirèrent. Ils s'orientèrent dans les multiples couloirs gardés par des Miors. Partout, des portes s'ouvraient sur des laboratoires.

Ils gagnèrent sans difficulté la centrale de fabrication. O'Di et ses troupes les attendaient, impatients. Le chef des miliciens ne semblait pas tellement enthousiasmé par la collaboration des deux étrangers.

— Comment peut-on écraser les Moks ? demanda-t-il.

P'Bi dévoila son plan, très simple :

— Les Moks ne peuvent transporter tout leur matériel en un seul voyage. Cette nuit, nous nous posterons auprès de leur fusée et nous attendrons leur venue.

— Hum ! grommela un Mior peu convaincu. En surface, les U.V. nous brûleront.

— Non, pas la nuit, certifia le Plow. Les Moks non plus ne supportent pas longtemps le rayonnement. C'est pourquoi ils n'attendent pas une attaque en surface. La surprise nous aidera.

La nuit vint rapidement et les deux bataillons de Miors se hissèrent en surface. Mais les ténèbres restaient un handicap...

Cependant, M'La et P'Bi conduisirent les miliciens jusqu'à l'astronef. Médusé par la présence de l'engin, O'Di convint qu'il n'avait jamais vu un véhicule semblable, et commença à prendre au sérieux les alarmes des deux Plows. Mais ces diables de bipèdes, où se cachaient-ils ?

M'La disparut et quand il revint, un moment plus tard, il apportait

des nouvelles. Des Steps l'avaient reconnu et lui avaient appris que les Moks avaient gagné le sous-sol, tous lourdement chargés. Ils n'étaient pas encore revenus à leur vaisseau.

— Ils reviendront, assura P'Bi, mais ils attendaient aussi la nuit, à cause du rayonnement. D'ailleurs, dans l'obscurité, ils passent mieux inaperçus.

Les événements donnèrent bientôt raison aux Plows. Des guetteurs annoncèrent l'arrivée d'un groupe d'étranges créatures qui, par un certain côté, ressemblaient aux Steps. Mais ils ne portaient aucun poil sur le corps.

Les Miors se tapirent sur le sol, choisissant les inégalités du terrain pour se dissimuler. Quand les Moks discernèrent leurs ennemis, ceux-ci fondaient sur eux.

Deux bataillons de miliciens, se ruant en même temps, sur une minorité parfaitement surprise par l'attaque ! Bien vite, les Moks se trouvèrent débordés, malgré leur riposte immédiate.

Des corps roulèrent au sol, s'amalgamèrent en une lutte à mort. Des jets d'acide se mêlèrent aux éclairs des pistolets à rayons gamma. Les Plows avaient recommandé aux Miors d'éviter dans la mesure du possible le tube de leurs adversaires. Ceux-ci, désarmés, étaient alors des proies impuissantes.

Appliquant ces consignes, les troupes d'O'Di s'assurèrent l'avantage et limitèrent leurs pertes au minimum. Mais P'Bi et M'La constatèrent qu'Edo ne se trouvait pas dans le groupe et qu'il avait dû demeurer dans son antre, entouré de quelques fidèles.

En surface, pas un Mok ne s'échappa et tous périrent. Il était à peu près certain qu'au moment même où l'attaque se déclenchait, Edo était prévenu par télépathie. Aussi il convenait maintenant de retrouver le chef des cosmonautes.

M'La eut encore recours aux Steps. Aux Steps qui décidément se montraient pleins de bonne volonté mais qui ne voulurent, sous aucun prétexte s'approcher des Miors.

Les créatures velues indiquèrent à M'La la cheminée par laquelle les Moks avaient accédé à l'intérieur. Alors, les miliciens, grisés par leur victoire, se précipitèrent par l'orifice.

P'Bi leur cria d'épargner Edo.

Marie Jorest est couchée. Elle soupire tristement. Elle devrait être heureuse puisque bientôt, très bientôt, elle sera mère. La vie lui apparaît fade. Un peu de dépression trotte dans sa tête.

Quel but poursuit Marie dans son existence ? Elle l'ignore. Son enfant, l'enfant de Joseph, elle l'élèvera, bien sûr. Mais le café, les clients... Tiendra-t-elle le coup ?

Un léger heurt à la porte de la chambre. Malban entre. Il apporte une infusion et des biscottes beurrées. Il marche sur la pointe des pieds et il sourit timidement.

— Buvez, ça vous fera du bien.

— Vous vous donnez bien du mal pour moi.

— Bah ! Vous m'avez soigné avec encore plus de dévouement. Savez-vous que vous avez mauvaise mine ? Je vais téléphoner au docteur.

— Non ! proteste Marie faiblement, car elle n'a ni courage ni force.

Malban descend dans la salle du café, sort dans la rue. Il gèle. Des paquets de glace encombrant le petit village. L'hôtel se dessine dans le brouillard glacé.

Le bûcheron entre. La chaleur le suffoque. L'hôtesse est accueillante, serviable :

— Le téléphone ? À gauche, dans le fond. Faites comme chez vous.

Il traîne un peu les pieds, s'enferme dans la cabine, compose le numéro du docteur. Puis bien vite, il rejoint la Marie qui a bu son infusion et grignoté ses biscottes sans appétit.

— Le médecin viendra avant la nuit, explique-t-il. Avant de vous monter l'infusion, j'ai servi trois clients de passage. Des cafés bien chauds.

Sur les lèvres décolorées de la Marie, la pâle cicatrice d'un sourire. Elle sort ses mains de dessous les draps et cherche les doigts du bûcheron, des doigts rudes, à la peau tannée.

— Merci, monsieur Malban, merci.

Elle ferme les yeux et s'endort. Trois heures plus tard, le docteur arrive, reconnaît Ernest, et ausculte la future maman. Il prend sa tension. Puis il hoche la tête :

— Rien de grave. Un peu de faiblesse. C'est normal, dans votre cas.

Il rédige son ordonnance. Des ampoules, des cachets de vitamines. Le bûcheron raccompagne le médecin jusqu'à la porte. Le praticien se retourne :

— Surtout, qu'elle se repose. Pas de fatigue excessive.

Malban revient en toute hâte dans la chambre :

— Une chance. L'épicier va à la ville. Je lui ai donné l'ordonnance. Dans deux ou trois jours, ça ira mieux. En attendant, dormez tranquille.

La Marie murmure :

— Qu'est-ce que je ferais si vous n'étiez pas là ?

Ernest feint de ne rien avoir entendu. Il referme la porte, doucement. Puis il descend dans la salle du bistrot. Les marches craquent sous son poids.

Il garnit le poêle et allume sa pipe. Saturée de silence, l'atmosphère distille un air d'intimité. Au-dehors, la nuit et le froid mordent.

CHAPITRE V

Edo crispa ses mâchoires. Il sentait la partie irrémédiablement perdue. Pourtant, son extraordinaire volonté, sa volonté de survivre, dominait son découragement, le survoltait.

Aux côtés de Roa, et de quelques compagnons, des femmes pour la plupart, il attendait l'assaut définitif des Miors.

— C'est la faute des Plows, gémit Roa. Nous aurions dû les abattre pendant qu'il en était temps. Ils ont prévenu les miliciens et ils ont étouffé dans l'œuf notre action.

Edo haussa les épaules. Bizarre. Il n'en voulait pas à P'Bi et à M'La, pourtant ses farouches ennemis. Il leur pardonnait.

— D'ailleurs, estima-t-il, tôt ou tard, nous aurions été attaqués. Nous ne sommes pas assez nombreux pour résister.

— Mais le guet-apens en surface ?

— Il n'aurait peut-être pas eu lieu, certes, car les Miors n'y auraient pas pensé. Mais combien de temps aurions-nous tenu ?

— Les Miors ! hurla soudain un guetteur.

Les Moks, raidis, braquèrent leurs tubes. Les premiers miliciens qui se présentèrent dans la caverne naturelle où les cosmonautes avaient élu provisoirement domicile, tombèrent sous les rayons gamma. Mais une seconde et une troisième vague d'assaut impétueuse, obligèrent les bipèdes à reculer.

— Nous sommes perdus ! glapit Roa, submergé par plusieurs Miors.

Il sentit qu'on lui arrachait son arme. Des jets d'acide l'inondèrent, lui brûlèrent le corps. Il se convulsa et succomba dans d'effroyables souffrances.

P'Bi et M'La surgirent, au plus fort du combat. Ils repérèrent Edo :

— Ne le tuez pas ! ordonnèrent-ils.

Les miliciens, ayant reçu des instructions de la centrale directrice, obéirent. Ils désarmèrent Edo et le maîtrisèrent. Puis P'Bi se montra cinglant :

— Je vous avais prévenu, Edo. Votre triomphe n'était que momentané. Votre désir de conquête s'écroule enfin.

— Pourquoi m'épargnez-vous ? Tous mes compagnons ont péri.

— Nous tenons à ce que vous nous rameniez sur Ula.

— Si je refuse ?

— Votre sort sera celui de Roa.

Cet ultimatum, le Mok le rumina. Mais il était trop tôt pour qu'il prît une décision. S'il voulait conserver la vie, il lui faudrait passer par les exigences des deux Plows. Or la vie, maintenant, signifiait-elle quelque chose ? Seul, qu'adviendrait-il ?

Les Miors emmenèrent le prisonnier. La caverne ressemblait à un

charmer. Cadavres de miliciens et de Moks se mêlaient, mais le nombre des premiers avait triomphé de l'armement des seconds.

O'Di prévint immédiatement E'Lf du succès de l'opération. Quand P'Bi et M'La regagnèrent la centrale directrice, sous bonne escorte, ils sentaient la fierté gonfler leurs poitrines.

E'Lf les accueillit en triomphateurs :

— O'Di m'a donné des détails de l'attaque. Votre ruse a permis de limiter nos pertes au minimum. Comment vous remercier ?

— Bah ! fit M'La. Nous vous avons demandé une grâce, celle d'Edo. Nous pourrions rentrer chez nous, si vous y consentez.

— Naturellement. Le tribunal que j'avais préparé pour vous juger sera dissous. Au lieu d'une condamnation à mort, vous recevrez la plus haute récompense de notre communauté : la médaille du Mérite.

Une cérémonie stricte, sans appareil, marqua la remise de la médaille. Quelques Miors formant une haie d'honneur. Les plus grands cerveaux de la centrale directrice. Un discours. Puis la cérémonie s'acheva.

— J'aimerais quand même vous récompenser mieux que cela, dit E'Lf. Grâce à vous, nous avons échappé à une agression... Ne m'avez-vous pas affirmé qu'il n'existait aucune centrale spéciale sur votre monde ?

— Si, opina P'Bi.

— Aimeriez-vous en construire une ?

Les deux Plows se regardèrent et la même pensée les traversa. Ils espéraient toujours rentrer en triomphateurs sur Ula :

— Nous ne possédons aucun spécialiste.

— T'Is et N'Al sont à votre disposition.

— Comment ? Vous nous prêteriez deux spécialistes pour construire la centrale spéciale ? haleta M'La.

— Oui. Emmenez-les avec vous.

— Mais vous ne les reverrez peut-être jamais.

— Qu'importe ! Nous ne manquons pas de techniciens. Vous nous avez rendu service. Acceptez mon offre. J'aimerais même que s'établissent des liens beaucoup plus étroits entre nos deux mondes.

— Une dernière faveur, demanda P'Bi. Montrez-nous votre centrale spéciale.

— Impossible. Je le regrette infiniment, mais nos lois sont très strictes à ce sujet. Pour des motifs de sécurité que vous comprenez parfaitement, l'accès de la centrale spéciale n'est autorisé qu'aux spécialistes. Des Miors veillent farouchement et même si j'en donnais l'ordre, vous ne pourriez y pénétrer.

P'Bi, un peu déçu, s'inclina. Mais il connaissait plus qu'un autre les lois immuables des communautés.

— Bien. Il ne reste qu'à prendre congé de vous.

— Je vous souhaite bonne chance.

Les deux Plows regagnèrent l'astronef. T'Is et N'Al les rejoignirent bientôt. Ils affichaient un air résigné.

— Quittez-vous volontiers votre monde ? demanda M'La.

— Bah ! fit T'Is. Peu importe le lieu où nous vivons. Nous ne nous attachons ni aux êtres vivants ni aux choses. N'affirmiez-vous pas à E'Lf qu'Ula ressemblait à Far ?

— Oui, point par point, assura P'Bi. Je vous l'assure, vous ne serez pas dépayés. La seule différence sera l'absence de centrale spéciale.

— Nous en construirons une, affirma N'Al

L'idée déplairait peut-être à K'So mais, de toute manière, les deux Plows espéraient devenir les maîtres d'Ula. Ils souhaitaient des innovations spectaculaires et déjà, ils étaient les premiers à voyager dans l'espace. Ils ramenaient de fructueux renseignements.

Une escouade de Miors arriva au vaisseau, O'Di en tête. Elle amenait Edo. Inutile de préciser que la nuit était tombée depuis longtemps.

O'Di observait la médaille du Mérite qui miroitait à hauteur d'un des six membres de P'Bi et de M'La.

— Je m'étais mépris sur vos intentions, au départ. Mais mon travail est de chasser les intrus. Me pardonnez-vous ?

— Bien sûr, dit P'Bi sans rancune, et soyez assuré, O'Di, que si un jour vous veniez sur Ula, vous seriez reçu comme un grand chef.

— Alors, je regrette de ne pouvoir vous accompagner. Mes compatriotes, T'Is et N'Al, seront les ambassadeurs de Far.

Les voyageurs grimpèrent à bord du vaisseau et agitèrent leurs six membres en signe d'adieu. Les lourdes portes étanches se refermèrent. Puis Edo s'installa aux commandes.

Il hocha la tête :

— Nous partons, puisque vous m'en donnez l'ordre et puisque aussi je ne puis faire autrement.

Il mit les moteurs en route. M'La s'inquiéta :

— Pourquoi ce ton renfrogné, Edo ? Grâce à nous, vous êtes encore en vie.

— En admettant que nous parvenions sur Ula, vous me remettrez à T'An. Je n'attends aucune clémence des Miors.

— En admettant, dites-vous... Cela exige des explications.

— Fort simple. Mes appareils de contrôle ne repèrent pas Ula. Par quel miracle comptez-vous atteindre votre but ?

— Décollez ! ordonna P'Bi. Nous verrons bien lorsque nous serons dans l'espace. Et n'essayez pas de tricher, Edo. Nous sommes quatre contre vous.

Soigneusement, les Miors avaient passé le vaisseau au peigne fin. Aucune arme ne s'y dissimulait. Le Mok restait donc à la merci de ses adversaires.

Le monstrueux engin décolla. Quand il atteignit les hautes couches de l'atmosphère, Edo brancha le pilotage automatique. Mais la fusée courait vers un but en aveugle.

P'Bi ne s'affola pas. Ses diverses aventures avaient trempé son caractère, jusqu'à l'inconscience :

— Un jour ou l'autre, Ula entrera dans sa phase d'immobilisation. Alors, nous pourrons localiser la planète.

La parole restait aux détecteurs et M'La, habitué à ce genre d'observation, prit le premier tour de garde devant les appareils. Il montrait ainsi sa ferme volonté et aussi le peu de confiance qu'il accordait au Mok.

Ce dernier, vaincu mais nullement résigné, mûrissait un plan d'action. Il savait que fatalement, Ula réapparaîtrait sur les écrans détecteurs, après un temps plus ou moins long. Aussi était-ce en prévision de cette éventualité qu'il bâtit son avenir.

Les Miors n'avaient pas découvert la cachette secrète où Edo avait enfermé des armes. Quand il le voudrait, le Mok retrouverait sa suprématie mais il était décidé à ne rien tenter avant le retour sur Ula.

Les Steps constituaient la seule fraction de la communauté avec laquelle il pouvait s'allier. C'était eux, qui, sur Far, avaient aidé les deux Plows. Leur volonté ne restait donc pas inaccessible aux discours.

— Edo ! appela soudain M'La.

Le Mok accourut et se pencha sur les écrans de contrôle, nimbés de luminosité.

— Un monde, dit M'La. Est-ce le nôtre ?

— Attendez... Oui, même volume, même orbite que la précédente. Nul doute, nous avons retrouvé Ula. Une chance contre cent...

La planète attirait infailliblement l'engin. Les premières analyses spectrales démontrèrent que l'atmosphère était riche en oxygène, en vapeur d'eau.

Un brouillard enveloppa le vaisseau. Puis ce fut la longue descente vers le sol. Le sol qui surgit, dans une luminosité intense, insoutenable.

La fusée se posa, s'immobilisa, après un temps inappréciable dans l'espace.

— Ne sortez pas encore, recommanda Edo. Attendez la nuit, sinon le rayonnement vous brûlerait ;

Le Mok disparut quelques instants, et quand il revint dans la cabine principale, il portait un scaphandre et pointait un tube sur les quatre Plows.

Il ricana, imposant sa pensée :

— Ne bougez pas. Ce vêtement me protégera des rayons solaires, et vous ne pourrez pas me poursuivre.

— Edo ! cria P'Bi. Qu'espérez-vous, seul ?

— La liberté ! J'avais caché des armes dans un coin secret. Jamais un Mok vivant ne s'avoue battu. Je pourrais vous tuer. Mais à quoi cela m'avancerait-il ? Je pourrais aussi vous emmener comme otages. Vous me gêneriez, plutôt. Non. Vous entendrez bientôt parler de moi.

— Nous vous traquerons sans relâche ! glapit M'La.

— En surface ? Ça m'étonnerait. Les Miors ne s'y risquent pas. Or mon scaphandre dispose d'un appareillage spécial qui me permettra de vivre dans cette chrysalide jusqu'à la fin de mes jours, si je le désire.

Il ajouta, se glissant vers le sas :

— D'ailleurs, pendant les nuits, la surface est parfaitement vivable, sans vêtement protecteur.

Le sas s'ouvrit. Edo recula jusqu'à l'échelle, ne perdant pas de vue les quatre Plows immobiles, figés. Puis il disparut.

P'Bi referma le panneau par lequel entrait une chaleur infernale. Il courut jusqu'à un hublot et il aperçut Edo qui s'éloignait de l'astronef, posé non loin d'un bois. Bientôt, les arbres absorbèrent le Mok.

M'La se tourna vers ses compagnons :

— Nous ne pouvons nous hasarder au-dehors. Edo le sait. Ce diable échappe à toutes les situations.

— Pensez-vous qu'il soit dangereux ? demanda N'Al.

— Seul, je ne le crois pas. Mais sait-on jamais ce que manigance un cerveau aussi génial ? Je préviendrai T'An, par précaution.

Les Plows attendirent la nuit pour débarquer.

*

* *

K'So se sentait las, fatigué, pour la première fois de son existence. Même la période habituelle de repos ne suffisait pas à récupérer ses forces. C'était le signe irrémédiable de la décrépitude, de la vieillesse. Des signes qui ne trompaient jamais.

Le processus de sénilité s'accélérait de jour en jour. Un matin, K'So trouva deux Miors dans son bureau. Pourtant, il ne les avait pas convoqués.

— Vous m'emmenez ? demanda le chef de la centrale directrice avec fatalité.

— Oui, dit un milicien. Je le regrette profondément. Mais nos lois l'exigent.

— Je sais. Toute créature partiellement, ou totalement, privée de ses moyens physiques et psychiques, ne constitue plus qu'une charge pour la communauté. Le ralentissement de son activité entraîne au niveau de sa centrale, puis par répercussion, au niveau de l'ensemble, une perturbation notable qui ne saurait se prolonger longtemps.

Le Mior semblait mal à l'aise. Il accomplissait une corvée pourtant

indispensable :

— Vous pouvez parler au grand conseil.

— Ma succession est assurée, pratiquement. Le conseil votera pour P'Bi ou pour M'La. Peu importe lequel triomphera. Tous deux méritent de gouverner. J'aimerais pourtant dire adieu à mes collaborateurs.

Les deux miliciens comprirent. Ils se retirèrent dans le couloir et prièrent P'Bi et M'La de rejoindre K'So dans son bureau.

— L'heure a sonné pour moi, mes amis, apprit le chef. Fort heureusement, votre retour a coïncidé avec ma mise à la retraite.

— Nous suivrons votre voie, promit P'Bi. Nos lois resteront ce qu'elles ont toujours été.

— Hum ! douta K'So. Vous avez voyagé dans l'espace et glané des connaissances. Votre esprit d'aventure ne vous a sûrement pas donné une âme de conservateur. Vous envisagez des réformes. La présence de T'Is et de N'Al prouve non seulement que vous vous êtes illustrés sur Far, mais que vous éprouvez une ambition profonde. Est-ce que je me trompe ?

— Non, avoua M'La. Nous vous avons expliqué comment se passait la vie sur Far, un monde analogue au nôtre. Nous vous avons longuement parlé de la centrale spéciale, capable de créer un monde en réduction, ou plus exactement une machine vivante, puisque, en réalité, nous sommes les organes vivants d'une machine qui vit.

— Vous voulez construire un monde ! s'effraya K'So.

— Oui. T'Is et N'Al ont commencé leurs travaux préliminaires. Ils calculent, à l'aide de nos machines électroniques... Il est dommage que vous ne puissiez assister à ce véritable phénomène : la naissance d'une machine. D'après les spécialistes de Far, cela exigera du temps, beaucoup de temps.

— Les réformes que vous envisagez, prévint le sage K'So, risquent d'entraîner de profonds bouleversements dans notre mode de vie. Y avez-vous songé ?

— Bien sûr, fit P'Bi. Mais ces réformes se feront progressivement et chaque centrale s'adaptera.

— À quoi tout cela servira-t-il ?

— À enrichir nos connaissances. Si nous parvenons à créer un monde, nous aurons créé la vie tout court. N'est-ce pas prodigieux ? Il faut bien se mettre dans l'idée que nous ne sommes pas les seuls dans l'univers, que cet univers fourmille d'autres mondes analogues à Ula. Cette découverte nouvelle apporte infailliblement des modifications dans nos conceptions.

— Eh bien, soupira K'So, j'espère que vous mènerez à bien votre tâche.

Il appela les deux Miors, derrière la porte. Les miliciens entrèrent.

— Je suis prêt, dit le vieux Plow, résigné.

Il s'éloigna, sans se retourner, et quand il eut disparu, quand le bureau fut vide, P'Bi et M'La se regardèrent :

— C'est triste, très triste, constata le premier. Une vie entière consacrée au labeur. Et elle s'achève ainsi, sans un mot de récompense, sans une distinction, alors que sur Far nous avons gagné la médaille du Mérite.

M'La se montra moins sentimental :

— K'So n'a jamais failli à son devoir mais il n'a jamais accompli d'exploit exceptionnel. C'Mo, S'Os, ou B'Ur, ont autant de mérite que lui.

— Tu es dur, remarqua P'Bi. Notre déchéance viendra aussi.

— Eh bien, nous l'accepterons, car cela fait partie de notre existence et nous ne pouvons nous y soustraire.

Ils décidèrent de prévenir le conseil, sans doute déjà alerté. La vacance du pouvoir central ne pouvait se prolonger sans risque et le vote, de pure forme, devait se dérouler aussitôt.

Le grand conseil était formé par douze Plows, choisis parmi les meilleurs cerveaux de la centrale directrice. Leurs décisions étaient irrévocables et le nouvel élu était immédiatement intronisé à la suite d'une brève cérémonie. Ainsi, la continuité était assurée sans perturbation pour la communauté.

Le vote se déroulait à la majorité simple. P'Bi recueillit sept suffrages et M'La les cinq autres, le choix se portant généralement sur deux candidats uniques présélectionnés par le président en fonction.

Quand P'Bi apprit le résultat, il ne manifesta aucun enthousiasme. Il s'attendait à sa victoire sur M'La, légèrement plus jeune. Si ce dernier distilla un peu d'amertume, intérieurement, il n'en laissa rien paraître.

Immédiatement, P'Bi s'installa dans le bureau de K'So. M'La le suivit :

— Je suppose que nos conventions restent les mêmes.

— Exact, acquiesça le nouveau chef de la centrale directrice. Puisque j'ai la possibilité de modifier certaines lois, notamment celles qui règlent notre organisation politique, je vais instituer une biprésidence et tu seras mon co-associé. Cette nouvelle formule aura l'avantage de créer un dynamisme accru et un équilibre rationnel, les décisions d'un président étant jugées directement par son coéquipier. Et puis deux cerveaux ont toujours plus d'intelligence qu'un seul.

— Surtout les nôtres, appuya M'La non sans fierté. Nous avons accompli des exploits inhabituels qui ont suscité de l'admiration dans les centrales. Même T'An nous a félicités.

La loi fut votée par le grand conseil et celui-ci ne s'interrogea pas sur les conséquences de ce vote. Peu lui importait. Il entérinait simplement les décisions du chef suprême, du moment que ces décisions se conformaient à la Constitution.

— Nous sommes dans la légalité, dit P'Bi. Libre à notre futur successeur de rétablir un régime analogue au précédent. Mais malheureusement, il existe des lois immuables que nous ne pouvons modifier.

— Je sais, grogna M'La. Les réformes sont limitées... Il est temps d'apprendre aux centrales qu'elles ont changé de direction générale.

Les deux Plows couplèrent leurs microphones sur des circuits internes. Jusqu'aux endroits les plus reculés d'Ula, la voix des deux présidents s'infiltra :

— Ici, P'Bi. Ici, M'La. Nous gouvernons désormais Ula. K'So, vieilli, a été emmené par les Miors. À cette heure, il doit avoir succombé sous les acides.

Le bref communiqué n'apporta aucune réaction chez les Crups, les Tins, toutes les différentes castes de la communauté. Chacun acceptait ce changement de direction avec placidité, car cela ne modifiait en rien les activités.

Puis les deux présidents, assis côte à côte devant les multiples tableaux de contrôle, convoquèrent T'An.

— K'So ? demanda M'La.

— Opération terminée, répondit le chef des Miors. K'So a été disséqué, puis ses débris évacués vers le centre de nettoyage.

— A-t-il souffert ? s'inquiéta P'Bi.

— Quelques instants, tout au plus. Son courage, dans la mort, a été exemplaire.

M'La tira un trait sur le passé. Il n'aimait guère s'éterniser sur des futilités. Tout ce qui n'avait pas d'intérêt était sans attrait. L'inutilité restait l'ennemie n° 1 de la communauté.

— Je vous ai expliqué comment Edo nous avait échappé, au moment de notre atterrissage. Vous avez des nouvelles de lui ?

— Aucune, fit T'An.

— Alors, renchérit P'Bi, soucieux de ce problème, ne relâchez pas votre surveillance et multipliez vos patrouilles en surface.

— C'est que, argua le chef des Miors, vous oubliez le rayonnement ultraviolet.

— Patrouillez la nuit et surveillez particulièrement l'astronef. Peut-être Edo cherchera-t-il à s'échapper dans l'espace. Nous aimerions le retrouver et le punir.

— Si K'So s'était montré inflexible..., regretta T'An.

— Ne parlez plus de K'So, de ce qu'il a fait ou de ce qu'il n'a pas fait, reprocha M'La. Contentez-vous d'obéir. Sur Far, E'Lf ne tolérât aucun commentaire de la part de ses miliciens.

T'An comprit que les deux nouveaux maîtres d'Ula s'entendaient à merveille et qu'ils avaient de ce fait plus d'autorité que K'So. Aussi le chef des Miors se retira-t-il sans demander son reste, de crainte de

subir la loi inflexible de l'insubordination.

Un voyant s'alluma sur un tableau. Puis un haut-parleur grésilla :

— Ici, C'Mo, centrale de pompage. Nouvelle accélération du rythme. Que dois-je faire ?

P'Bi se rappela des consignes appliquées par son prédécesseur :

— Le chiffre ?

— Quatre-vingt-six.

— Bon. Rien d'inquiétant. La réserve d'énergie, à la centrale électrique, suffira à satisfaire la demande. Prévenez-moi quand le rythme dépassera cent dix.

M'La, lui, contactait la centrale de ventilation où S'Os notait aussi une augmentation assez sensible de la cadence. Mais là encore, rien d'inquiétant. Dans l'ensemble des canalisations et des laboratoires, la température n'avait monté que d'un demi-degré.

Les deux coprésidents appelèrent les autres centrales et toutes confirmèrent leur parfait état de marche.

Puis P'Bi et M'La se rendirent dans un laboratoire spécial mis à la disposition de T'Is et de N'Al.

Les deux spécialistes de Far travaillaient d'arrache-pied, devant des calculatrices électroniques. Or T'Is et N'Al étaient des femelles puisque les mâles, sur Far, paraissaient peu nombreux. Et c'est bien ce qui avait stupéfié K'So et ses autres collaborateurs ! Or des femelles, il en existait bien sur Ula, mais on les séquestrait et elles n'étaient là que pour la multiplication de la race, selon les besoins. Chaque centrale disposait d'un groupe de femelles dont le travail unique se bornait à la reproduction. Sur Far, il semblait que ce fût le contraire.

— Vous avancez dans vos travaux ? questionna P'Bi.

— Oui, dit T'Is, la plus jeune. Mais j'ai peur que nous n'aboutissions à un échec et nous en serions désolées,

— À un échec ? répéta M'La, renfrogné.

— Oui, expliqua N'Al. Comme vous nous l'aviez autorisé, nous avons procédé à un examen minutieux et complet de votre monde. Partout où nous sommes passées, nous avons trouvé beaucoup de compréhension et les chefs de centrale n'ont jamais refusé de collaborer avec nous.

— Ils avaient reçu des ordres, précisa P'Bi.

— Or non seulement nous avons bien noté l'absence totale de centrale spéciale, mais il ne nous a pas été possible de découvrir un endroit susceptible d'en construire une.

— Notre monde est vaste, pourtant, remarqua M'La.

— Sans doute. Vous oubliez qu'une centrale spéciale doit recevoir de multiples dérivations en provenance d'autres centrales. En conséquence, il n'est pas possible de la construire n'importe où. Enfin, des analyses biochimiques ont clairement démontré que votre

atmosphère ne se prêtait pas aux différents échanges gazeux et moléculaires nécessaires. En admettant même que nous puissions mettre en construction un embryon de monde, il périrait rapidement. Car nous fabriquons de la matière vivante.

— À partir de quoi ?

— D'éléments nutritifs suractivés.

La déception envahit les deux coprésidents. Ils avaient tablé sur de profondes innovations et ils s'apercevaient en définitive qu'ils dépendaient de la créature qu'ils habitaient, de ce monde vivant qui lui, peut-être, disposait d'une plus grande autonomie.

P'Bi s'approcha plus particulièrement de T'Is dont il appréciait la beauté, la pureté des formes :

— Le monde que vous édifiez, sur Far... C'est E'Lf qui a donné l'ordre de le construire ?

— Oui. Mais E'Lf est incapable de dire pourquoi. À un moment, des créatures venues d'un autre monde ont envahi notre centrale spéciale, sans que les Miors ne puissent les en empêcher. Ces créatures, par leur odeur, éloignaient les Miors. Puis, peu à peu, toutes moururent. Une seule échappa à cette mystérieuse maladie en s'enfermant dans une sorte de chrysalide. C'est à ce moment-là qu'E'Lf décida de construire un monde.

Cette extraordinaire confidence stupéfia les deux Plows. Certes, bien des points restaient dans l'ombre, mais Far avait subi une invasion extraplanétaire.

— Vos envahisseurs ne ressemblaient pas aux Moks ? demanda P'Bi.

— Non, pas du tout. En réalité, personne ne pourrait donner une description exacte de leur anatomie. On fuyait devant eux. Le seul survivant est enfermé dans son cocon opaque.

— Un scaphandre, commenta M'La.

— Peut-être, approuva T'Is. En tout cas, nous, spécialistes, nous sommes convaincues que sans ces créatures, nous ne pouvions construire notre monde. Il est impossible que ce soit une coïncidence.

— Bizarre que vos Miors n'aient pu repousser cette invasion, conclut P'Bi.

— Rappelle-toi l'invasion des Moks, souigna M'La. La lèpre verte nous a aidés à nous débarrasser des agresseurs. Or les Miors n'ont jamais attaqué les moisissures. L'expliques-tu ?

— Non, avoua P'Bi. Il existe des problèmes qui dépassent notre entendement et tous nos cerveaux réunis ne suffiraient pas à les résoudre. Nous les notons, dans leur manifestation, mais nous ne les expliquons pas, car ils ont pris naissance dans une autre échelle que la nôtre.

— Le supra-univers ?

— Oui.

Un silence punctua ces conclusions. Un savant acceptait difficilement de buter sur des problèmes et quand il ne trouvait pas de solution logique, satisfaisante, il transposait les données à l'échelle d'un autre univers. M'La regarda les deux spécialistes de Far :

— Voudriez-vous retourner sur votre monde ?

— Nous espérons vous aider. Nous sommes inutiles. Or vos lois, comme les nôtres, proscrivent l'inutilité. Vos Miors se chargeront de faire respecter les lois.

— Je sais, soupira P'Bi. Nous vous ramènerons donc, M'La ou moi. Nous avons acquis assez d'expérience pour piloter l'astronef. Nous partirons même le plus tôt possible.

Quand les deux Plows se retrouvèrent seuls, dans l'intimité de leur bureau, ils s'interrogèrent :

— Qui raccompagnera T'Is et N'Al sur Far ? Après un moment de mutisme, P'Bi se décida :

— Je te cède volontiers la place, M'La. Le grand conseil m'a choisi comme successeur de K'So et mon devoir exige ma présence ici. Nous ne pouvons partir tous les deux, laissant le pouvoir vacant. Tu sais qu'à ton retour, tu retrouveras ta place à mes côtés.

M'La approuva. La loi que P'Bi avait fait voter instituant une biprésidence à la tête de la direction générale, ne pouvait plus être modifiée jusqu'au prochain vote du conseil, c'est-à-dire jusqu'à l'élection d'un nouveau chef.

Quand M'La s'élança dans l'espace, en compagnie de T'Is et de N'Al, un soupçon l'envahit. Si P'Bi cherchait l'occasion de se débarrasser d'un partenaire trop encombrant ?

Car si le vaisseau se perdait corps et biens dans l'espace, P'Bi resterait seul, tout seul, pour gouverner Ula.

L'enfant est beau, rond, rose. Il pèse six livres et demie. Il dort dans le berceau, à côté du lit de la Marie. Il s'appelle Joël.

Malban le regarde avec une espèce de fascination. Il n'avait jamais vu un bébé de quelques jours.

— Il ressemble à sa maman, dit le bûcheron. Il ajoute, la voix rauque d'émotion :

— ... Et à ce pauvre Joseph.

Le silence s'installe dans la chambre. La Marie est couchée et à l'évocation de son mari, elle a un sanglot. Malban, ennuyé, comprend qu'il a gaffé.

— Excusez-moi, bredouille-t-il. Les souvenirs, c'est parfois pénible.

La maman couve du regard son fils. L'épicier l'a conduite à la ville, juste à temps. Une heure de plus, et le gosse naissait en route. Fort heureusement, il n'avait pas neigé de quelques jours et les chemins étaient dégagés.

Tout s'était déroulé à peu près normalement.

Anxieux, Malban était resté au café. Mais il avait téléphoné plusieurs fois à la maternité.

Maintenant, la Marie est rentrée, un peu pâle, un peu amaigrie. Comme elle n'a plus de famille, que des cousins lointains dans le sud-est, elle n'espère aucune visite. Parfois les voisins, de braves gens serviables, viennent aux nouvelles. Comme c'est toujours Malban qui répond, les langues commencent à jaser. L'ours des montagnes s'est transformé en agneau.

La Marie a bien besoin de quelqu'un pour la seconder. Des skieurs, des alpinistes, s'arrêtent pour prendre des boissons chaudes et Ernest les sert, avec affabilité, lui qui d'ordinaire ne parlait pas.

Le gosse pousse, pousse. Puisque Ernest s'occupe du bistrot, la Marie se consacre à son fils. Elle ne ménage pas sa peine. Le sourire revient sur ses lèvres jadis décolorées. La flamme de son regard s'active. Elle aussi se transforme.

Le jour vient où les premiers glaçons fondent. C'est le dégel. Malban hésite terriblement. Là-haut, dans la forêt, sa cabane l'attend. Pourtant, la Marie a besoin de lui. Il le sent.

— Marie..., bredouille-t-il, un matin ensoleillé. Je crois qu'il me faudra m'en aller.

— Vous pouvez encore rester, Ernest, si vous voulez ?

S'il le veut ? Il en brûle d'envie et il retarde son départ. Il attend que la neige soit complètement fondue sur les pentes. Il gagne du temps et il sent surtout qu'il ne peut plus se passer de la présence de la Marie. Comment diable pouvait-il vivre, seul, dans une cabane enfumée ?

Oui, il retarde son départ et il a mille fois raison. Plus que jamais, la Marie va avoir besoin d'un bras solide pour la soutenir. Or le bras d'Ernest est robuste.

Car, un jour de mars, le drame éclate.

CHAPITRE VI

M'La se relaxait dans une cabine. Seul, il réfléchissait et il songeait intensément, puissamment, à E'Lf, vers laquelle il se propulsait à une vitesse presque, voisine de la lumière.

Le chef suprême de Far avait exercé sur lui un attrait fascinant. P'Bi, du reste, partageait le même sentiment. Une femelle, exerçant son autorité sur des milliers d'individus, méritait qu'on s'y attachât.

Le départ, sur Ula, s'était déroulé sans incident notable. M'La, après quelques tâtonnements, était parvenu à décoller le vaisseau et maintenant, il avait branché le pilotage automatique.

Il avait localisé Far sur les écrans. Du moins, il l'espérait. Une luminosité intense. Et comme il l'avait vu faire à Edo, il cherchait à définir si ce monde était réellement Far.

Aucun doute. La planète vers laquelle fonçait la fusée se trouvait en période d'immobilisation. Son volume plus faible qu'Ula.

Dans sa cabine, M'La imaginait déjà son atterrissage. Puis une sonnerie, et un voyant lumineux, le tirèrent de sa relaxation. Cela signifiait que le vaisseau approchait de la zone d'attraction d'une planète.

Il appela T'Is et N'Al, puis se précipita devant les écrans de contrôle. La luminosité augmentait jusqu'à devenir aveuglante et nécessitait l'adjonction d'un écran polarisateur devant les hublots.

— Votre monde ! désigna le Plow.

— Auriez-vous réussi ? douta T'Is.

— Oui. La chance m'a aidé.

Le coprésident d'Ula ne se trompait pas. Le vaisseau bascula sur son axe et amorça sa vertigineuse descente, constamment freinée par des rétrofusées. Tout fonctionnait à peu près automatiquement à bord et l'atterrissage se déroula dans d'excellentes conditions. Bien entendu, M'La ignorait sur quel coin de la planète il s'était posé.

Ils attendirent la nuit pour quitter l'abri du cargo. Ils cherchèrent une cheminée d'accès et ils en découvrirent une à quelque distance. Puis ils plongèrent dans un canal de communication.

T'Is et N'Al reconnurent les lieux, à des détails apparemment insignifiants, à des balises lumineuses, par exemple.

— Nous sommes tout près de la centrale de ventilation, fit T'Is.

Des Miors se montrèrent. Ils barrèrent la route aux voyageurs mais les deux spécialistes leur ordonnèrent de les conduire à la centrale directrice. Les miliciens obtempérèrent.

Ayant franchi les barrages réglementaires, la petite troupe parvint devant le bureau d'E'Lf.

Celle-ci fut très surprise de revoir ses deux collaboratrices, mais T'Is

expliqua l'impossibilité absolue de construire une centrale spéciale sur Ula.

— Bien, dit E'Lf. Vous pouvez donc reprendre vos activités ici même.

T'Is et N'Al se retirèrent. Seul, M'La resta dans le bureau et il contemplait le chef de Far avec insistance :

— Vous êtes très belle, E'Lf. Je vous admire, non seulement pour votre beauté, mais pour votre prestige. Savez-vous qu'avec P'Bi, nous sommes coprésidents d'Ula ?

— Félicitations. Je suis très contente de vous revoir, M'La. Moi aussi j'éprouve soudain beaucoup de sympathie pour vous. Malheureusement, nous ne pourrions nous accoupler.

— Pourquoi ? C'est mon plus cher désir. Nous éprouvons, à certaines périodes de notre vie, des élans instinctifs qu'on ne peut réfréner.

— Je sais. Cela m'arrive aussi. Mais un mâle et une femelle ne peuvent vivre ensemble, Nos lois l'interdisent. D'autre part, je suis stérilisée et vous le savez parfaitement.

— Cela n'enlève pas l'affection, protesta le Plow.

— Comme sur Ula, certainement, chaque centrale possède son groupe de « reproductrices ». Les autres femelles sont stériles. L'instinct qui nous aiguillonne par périodes s'atténue très vite et reste sans conséquence. Votre passion soudaine, M'La, s'éteindra rapidement.

Le Plow n'ignorait rien de ces détails. Mais l'instinct le poussait irrésistiblement :

— Nous dirigeons deux mondes, E'Lf, deux mondes qui ne demanderaient qu'à fusionner.

— C'est impossible.

— Pratiquement, oui, mais théoriquement, non. Nous construirons des spatonefs et nous pratiquerons des échanges entre nos deux communautés. Nous nous compléterons, puisque nous ne pouvons nous unir. Nous éluciderons les problèmes difficiles... Bref, nous sortirons de notre isolement car, en fin de compte, nous nous apercevons que le stade de l'isolationnisme est dépassé.

— Et nous nous reverrons souvent, M'La. Je le désire. Collaborer avec vous doit être un plaisir.

— ... Que je partagerai, E'Lf... À propos, votre monde en réduction ?

Le chef de Far s'assit à son bureau :

— Éjecté dans l'espace.

— Comment ? fit M'La, stupéfait.

— Oui. À un moment donné, la machine vivante, fabriquée par nos soins, alimentée par notre propre énergie, s'accrut de façon si sensible

que la centrale spéciale devint trop étroite pour l'abriter. Alors, nous décidâmes d'éjecter la machine dans l'espace.

— Mais à quoi cette fabrication vous a-t-elle servi ?

— À rien, M'La, et c'est terrible de l'avouer. À rien, apparemment. Nous ne sommes pas maîtres de nos destinées.

— Je sais. Le supra-univers dirige toutes nos activités. Nous n'avons pas à nous poser de questions.

Quand M'La reprit le chemin du retour, il était persuadé d'une chose : il reviendrait sur Far. Ou bien c'était E'Lf qui viendrait sur Ula.

*

* *

Dès que M'La, T'Is et N'Al eurent quitté le vaisseau, une silhouette se profila dans la cabine de pilotage. Elle sortait d'un coin secret de la gigantesque nef, où jusque-là, elle était demeurée cachée.

Edo – car c'était lui – s'approcha d'un poste émetteur. Il glissa un casque sur ses oreilles, s'assit, et certain de n'être pas dérangé, il appela sur une longueur d'ondes précise :

— Ici, le monde de Far. Ici, Edo. Je demande aux Fels s'ils m'entendent ?

Par quel sortilège ce diable de Mok se trouvait-il à l'intérieur de son propre astronef ? Après avoir erré longtemps sur Ula, sous son scaphandre, Edo avait vite compris que jamais il ne pourrait s'allier aux Steps.

Certes, à plusieurs reprises, il avait contacté les créatures velues. Il avait fait une excellente démonstration de ses armes, montrant l'efficacité des tubes à rayons gamma. Il avait tenté de rallier les Steps sous sa bannière. En vain. Si on l'écouta, personne n'approuva ses plans. Les Steps redoutaient terriblement les repréailles des Miors, bien qu'Edo affirmât qu'à lui seul, il était capable de tenir en respect une armée de miliciens.

D'autre part, le Mok découvrit que ces créatures primitives n'étaient pas aussi agressives qu'on le supposait. Elles étaient d'un naturel doux et ne tenaient nullement à entrer en conflit avec les Miors, ni à faciliter une invasion quelconque d'Ula.

Alors, résigné, abandonné de tous, seul, Edo mûrit un autre plan car ce diable de cerveau avait des tas d'idées en réserve. Renonçant à faire des Steps ses alliés, il revint vers son vaisseau spatial et entre deux patrouilles de Miors, il lança dans l'espace le même appel qu'il réitérait aujourd'hui, du sol même de Far :

— Ici, Edo. Je demande aux Fels s'ils m'entendent ?

L'appel, lancé plusieurs fois, à des jours d'intervalle, resta vain. Mais le Mok ne se décourageait pas. Les patrouilles de Miors l'obligeaient le plus souvent à fuir la proximité de sa fusée et il se soustrayait aux

miliciens en prenant soin de ne riposter qu'en cas d'absolue nécessité. Il tenait, avant tout, à passer inaperçu.

Une nuit qu'il se trouvait à bord du spatonef, il fut presque surpris par l'arrivée de M'La, de T'Is et de N'Al. Sa parfaite connaissance du cargo lui permit de dénicher une cachette.

Quand il comprit que M'La ramenait sur Far les deux spécialistes femelles, il conserva un sang-froid extraordinaire. Certes, solidement armé, il aurait pu se rendre maître du vaisseau, d'autant que M'La se croyait seul à bord, avec T'Is et N'Al.

À quoi sa victoire lui aurait-elle servi ? Il en revenait au même point que lors du voyage précédent, entre Far et Ula. Non, le Mok mûrissait autre chose et durant le temps passé dans l'espace, il se fit volontairement oublier. Peu lui importait si M'La trouverait la route de Far, l'essentiel étant qu'il restât à bord du cargo.

Le Plow s'était tiré parfaitement bien de sa mission. Edo reconnaissait volontiers que M'La avait des dispositions sérieuses pour devenir un grand savant. Il était plein d'initiatives et sa volonté prouvait qu'il désirait innover. Avec de telles qualités, on ne pouvait que réussir.

Sur Far, le Mok laissa débarquer M'La et ses passagères, puis il s'empessa de lancer son message.

Avec anxiété, il guettait une voix dans le haut-parleur. Le silence lui apprenait que les Fels ne captaient pas son appel. Pourtant, il en était sûr, les Fels se trouvaient quelque part dans l'espace. C'était des créatures voyageuses, qui ne se fixaient nulle part.

— J'appelle les Fels..., s'obstinait Edo.

Le haut-parleur grésilla enfin. Une voix faible, très faible, mais un son tout de même, une réponse à peine audible :

— Ici, Hur. C'est vous, Edo ?

— Oui. Je vous en prie, Hur, vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Tous mes compagnons ont été décimés par des champignons verts.

— Ah ! vous les avez rencontrés, vous aussi ? Je les connais, et d'ordinaire, je les fuis, car ils sont invulnérables. Pas mal de mes troupes ont mordu la poussière à cause d'eux. Désormais, nous luttons de vitesse avec les moisissures. Si nous triomphons avant leur arrivée, alors ils renoncent.

— D'où viennent-ils ?

— Les champignons ? Je ne sais pas. De l'hyperespace, je crois. Nos ancêtres ne les connaissaient pas et leurs victoires sur les Miors étaient assurées. Les temps sont durs, Edo.

— À qui le dites-vous ! soupira le Mok. Si ça continue, nous n'aurons plus le droit de vivre...

Je suis actuellement sur Far, K-387-4-BH de la nomenclature. Vous pouvez me rejoindre ? Je crois que j'ai une belle proie pour vous et ce

sera une victoire facile.

— Hum ! douta Hur.

— Si, si, assura Edo. Ne m'abandonnez pas. De tout mon groupe, je suis le seul rescapé.

— Diable ! Cela a très mal marché pour vous. Entendu, je vous rejoins. Mais n'espérez guère un miracle de nous. Notre puissance d'antan s'effrite.

La voix lointaine devenait de plus en plus audible. Cela signifiait que Hur se rapprochait de toute la vitesse de ses réacteurs et le visage du Mok s'éclaira.

Les Fels ! Des guerriers redoutables dont le seul plaisir était de se battre. Plus encore que les Moks, ils cherchaient uniquement la victoire sur les mondes où, par malheur, ils se posaient. Puissamment armés, dotés surtout d'une tactique de combat qui avait fait ses preuves : le sang, la destruction et les ruines les grisaient. Vainqueurs, ils repartaient dans l'espace à la recherche d'un autre monde vulnérable. Ils semaient la mort autour d'eux.

Edo et Hur s'étaient connus sur un astre mort, déjà froid. Une escale entre deux batailles, et comme ils parlaient la même langue, ils avaient vite pactisé, se promettant une aide mutuelle. À côté de Hur, Edo était un saint. Détail particulier : les Fels n'étaient pas télépathes. Mais ils ressemblaient aux Moks, anatomiquement du moins, avec une peau légèrement rougeâtre. En réalité, l'espace fourmillait de ces bandes de pillards, plus ou moins agressives, des Moks, des Fels, ou d'autres créatures, mais l'univers était si grand qu'il y avait de la place pour tout le monde.

Edo attendait donc impatiemment les Fels. Un dernier message soulignait leur arrivée imminente.

En effet, trois astronefs sphériques planèrent bientôt au-dessus de la fusée. L'un d'eux descendit à la verticale et se posa, tandis que les deux autres plafonnaient à point fixe.

Hur sortit de la sphère et se dirigea vers Edo. C'était une créature solide, résolue, à la poitrine bardée d'une cuirasse brillante. Il avait une démarche assurée et il serra longuement la main du Mok :

— Heureux de vous revoir, Edo.

— Moi aussi, Hur... Toujours le plus fort ? Le Fel grimaça :

— Non, depuis l'apparition des champignons verts. Ces saloperies ont juré notre perte. Pourtant, s'ils semblent organisés, ils n'ont pas de cerveaux et obéissent probablement à des stimulations extérieures. Je pense qu'il s'agit de robots chargés de nous détruire. Nous en rencontrerons de plus en plus sur notre route.

— Vous en avez rencontré dans l'espace ?

— Non, et c'est heureux. Ils libèrent un toxique contre lequel nous ne sommes encore pas parvenus à nous immuniser. Nos savants

cherchent dans cette voie et ils ne désespèrent pas de trouver une solution. Quand nous nous heurtons à eux, nous n'avons que cette alternative : fuir, ou mourir sur place. Nos scaphandres ne nous protègent même pas.

Les deux amis s'avancèrent vers l'astronef sphérique. Hur prit Edo par le bras :

— C'est Far que vous me présentiez comme une proie vulnérable ?

— Non, dit le Mok. J'ai mieux que cela. Venez. Nous discuterons de cette affaire dans l'espace. Sur le sol, je me sens de moins en moins en sécurité.

Ils entrèrent dans le vaisseau des Fels. Le sas se referma sur eux. Puis l'engin décolla et monta à la verticale, comme aspiré. Enfin il rejoignit les deux autres cargos dans l'espace.

*
* *

Sur l'écran téléviseur, la luminosité s'accroissait. Hur hochait la tête :

— Un planétoïde ! Vous vous moquez de nous, Edo.

— Non, certifie le Mok. Voici Far II. C'est un monde jeune, à peine éclos, fabriqué par Far. Une nouvelle machine vivante.

— C'est votre conception. D'après nos savants, les mondes seraient réellement des planètes orbitant dans l'espace selon des lois capricieuses. Des phases d'immobilisation alterneraient avec des trajectoires de fuite. Enfin, ils affecteraient des contours sinueux, parfois mouvants.

Le Mok développa les arguments en faveur de sa thèse :

— Je ne crois pas que deux planètes se ressembleraient si elles étaient constituées de matière inerte. Or constatez-le vous-même, Hur. Chaque monde se ressemble étrangement. On y parle les mêmes langues, on y rencontre les mêmes types d'habitants, on y applique les mêmes lois. On dirait qu'une gigantesque usine fabrique ces machines en série.

— Pourtant, intervint Nor, le lieutenant de Hur, nos savants ont examiné des échantillons du sol. Ils n'ont pas trouvé trace de matière vivante.

— De deux choses, conclut Edo. Ou vos examens n'ont pas été assez poussés pour déterminer exactement s'il s'agissait de matière vivante ou inerte. Ou bien il s'agirait bien de matière inerte, abritant des êtres vivants, et les mondes ne seraient que des robots, des machines fabriquées par des cerveaux supra-intelligents.

Hur désigna l'écran. Il se désintéressait un peu des problèmes scientifiques mais il ne négligeait pas de s'instruire quand l'occasion s'en présentait.

Il montra l'écran où miroitait le planétoïde :

— Far a construit Far II ! Un robot serait-il capable d'en construire un autre ?

— Possible, admit le Mok qui, évoluant sur un terrain où il aimait s'aventurer, trouvait des solutions à tous les problèmes. Il suffit de concevoir ces machines, de les perfectionner. Pourquoi les mondes ne seraient-ils pas en réalité des créatures vivantes, dont les habitants internes seraient les rouages, le mécanisme ?

Les trois engins sphériques, bourrés de Fels, amorcèrent la descente vers Far II. Bientôt ils entrèrent dans l'atmosphère.

— Arrêtons là cette discussion, dit Hur. Le problème, trop vaste, ne se résoudra pas par des arguments verbaux que n'étaye aucune preuve solide. Des suppositions, on peut en émettre à l'infini.

Les spatonefs abordèrent le sol du planétoïde. Une analyse chimique montra que l'air s'adaptait aux poumons.

Edo quitta l'engin :

— Encore une constatation évidente : l'air est le même partout.

Hur rejoignit le Mok :

— Vous croyez donc que nous viendrons facilement à bout des Miors de Far II ?

— Assurément. Ils sont jeunes, inexpérimentés. Vous verrez, Hur. Si vous attaquez en force, avec rapidité, la victoire ne vous échappera pas.

Les Fels se rassemblèrent. Sous leurs scaphandres translucides, leur peau rougeâtre scintillait et les rayons U.V. ne semblaient pas les incommoder. À leurs ceintures, pendaient des armes encore plus redoutables que celles des Moks. Non seulement elles détruisaient la matière vivante, mais elles endommageaient la matière inerte.

La troupe découvrit rapidement une cheminée d'accès. À peine les premiers Fels abordèrent-ils un canal de communication, que des Miors se montrèrent et tentèrent de barrer le passage aux envahisseurs.

Ils tombèrent sous les rayons thermiques, avant même d'avoir donné l'alarme. Chaque Fel disposait d'un genre de petit canot propulsé par un micromoteur et sur cette embarcation, il se véhiculait avec facilité.

Edo, monté aux côtés de Nor, éprouvait beaucoup d'admiration pour ses amis de l'espace. Ils agissaient avec une méthode rigoureuse et une homogénéité parfaite. On les devinait rodés, entraînés.

Dans le labyrinthe des canaux, ils s'orientaient magnifiquement, grâce d'abord à une connaissance approfondie de leur stratégie, ensuite en s'aidant d'instruments.

À un moment, ils se heurtèrent à un barrage plus important de Miors. Sur Far II, l'alerte était sûrement donnée et des miliciens convergeaient sur les envahisseurs.

Les rayons thermiques opérèrent un véritable carnage à distance.

Les Miors tombaient, rôtis, calcinés, noircis. Tous leurs assauts se brisèrent et les Fels ne leur permirent pas de s'approcher d'eux.

D'autres barrages craquèrent ainsi, avec la même facilité. Comme Hur avait posé ses astronefs non loin de la centrale directrice, il parvint rapidement aux portes du centre principal.

Les miliciens, gardant les issues, se firent tuer sur place. Les portes étanches cédèrent sous les rayons thermiques et Edo comprenait pourquoi rien ne résistait aux Fels.

Des escouades de Miors tentèrent de protéger la centrale, où les Plows s'enfuyaient, épouvantés. Leurs cadavres brûlés s'entassèrent et si les envahisseurs limitaient leurs pertes au minimum, les défenseurs succombaient par centaines.

Les Fels s'infiltraient toujours plus avant. Chaque fois qu'ils pénétraient dans un laboratoire, ou un bureau, ou une cabine de relaxation, ils détruisaient tout.

C'était même un spectacle lamentable et le Mok, pourtant habitué à cette ambiance, grimaçait de dégoût. Les Moks ne tuaient que pour survivre. Les Fels donnaient la mort par plaisir. Cela se découvrait sur leur visage où la satisfaction se lisait.

— Eh bien, Edo, qu'en pensez-vous ? demanda Hur.

— Pourquoi autant de sang, autant de ruines ?

— Tiens ! Tiens ! Vous vous êtes assagi, mon cher. D'ordinaire, vous vibriez davantage au cours des batailles. Votre incarcération ne vous a rien valu. Je sais, vous ne possédiez pas nos armes, ni notre fougue. Vous vous contentiez de conquérir une portion de territoire pour mettre votre colonie à l'abri. Vous manquiez de tempérament. Moi, j'en ai à revendre et c'est pourquoi on me respecte.

Son regard brillait de fierté. Il bombait le torse. Il se grisait des plaintes de ses ennemis agonisants. La puanteur des cadavres, loin de le repousser, le saoulait.

L'un après l'autre, les bastions défendus par les Miors tombèrent. Les Fels étaient maîtres pratiquement de la centrale directrice et quelques miliciens, seulement, résistaient encore dans les étages inférieurs.

Partout, des câbles électriques pendaient, sectionnés, arrachés. Des débris de toute sorte jonchaient le sol.

— Vous voyez, triomphait Hur. Ma tactique est simple. J'attaque d'emblée la centrale directrice et du même coup, je paralyse l'ensemble des autres centrales par destruction des circuits électriques. Privés d'énergie, les autres centres capitulent.

Nor rejoignit son chef. Il rayonnait :

— Les derniers Miors se sont rendus, apprit-il.

— Pas de prisonniers, ordonna Hur. Achevez-les.

Nor désigna les appareils de contrôle qu'il portait au poignet :

— Heu !... Dans quelques instants, la température s'abaissera et l'air

s'appauvri, conséquence inévitable de l'arrêt des centrales.

Soudain, un Fel jaillit dans le labo où Hur avait installé son quartier général. Il était livide et il tremblait.

— Eh bien ! gronda le chef des envahisseurs.

— Les champignons verts ! Ils attaquent !

Hur bondit, à son tour pâle. On le devinait traqué :

— D'où sortent-ils ? Jamais nous n'avons su comment ils débarquaient sur une planète. Une centrale spéciale doit les fabriquer et les déverser dans les canaux.

Il réunit son état-major et prit d'importantes décisions :

— Battons en retraite vers la surface, où les champignons ne s'aventurent jamais. Filons d'ici avant qu'il ne soit trop tard.

Ce fut un sauve-qui-peut général. Les Fels, affolés, refluèrent en désordre vers les canaux de communication. Quand Edo comprit que la situation s'aggravait, il voulut fuir aussi. Des Fels le bousculèrent. Il tomba, se releva, tomba encore. Des cadavres de Miors encombraient les couloirs.

— Hur ! Hur ! appela le Mok. Ne me laissez pas seul ici !

Les Fels couraient plus vite qu'Edo. Ils avaient disparu. Le Mok, enseveli sous des cadavres de Miors, se dégagea et reprit sa course errante. Mais il s'égara dans la centrale, aux multiples ramifications. Il cria, hurla. En vain. Personne ne l'entendait.

Haletant, il s'arrêta, épongeant la sueur qui ruisselait sur son visage. Ses amis, les Fels, l'avaient abandonné dans le tumulte et l'affolement général. Déjà, leurs vaisseaux sphériques avaient peut-être quitté Far II.

Quelque chose, soudain, se plaqua contre le scaphandre du Mok. Ce dernier, alors, hurla de terreur. Sur sa poitrine, une plaque verdâtre se développait rapidement, s'élargissait. Il tenta de l'arracher avec ses doigts. La lèpre verte adhéra à ses mains. Bientôt, Edo fut recouvert de moisissures.

*

* *

Quand M'La retrouva le vaisseau du Mok, il ignorait que celui-ci agonisait sur Far II, victime de la lèpre verte. Il ignorait aussi l'existence des Fels, ces pillards de l'espace.

Il aurait voulu emmener E'Lf sur Ula, mais il savait la chose impossible. Pourquoi éprouvait-il soudain une passion si intense pour le chef suprême de Far ? Quel facteur minait son esprit au point de le perturber ?

Il quitta Far, mais bien vite il s'aperçut qu'un désir le tenaillait. Qu'était devenu Far II, le monde nouveau ?

Le Plow, sans trop de difficulté, localisa le planétoïde, dans sa phase

d'immobilisation. Il dirigea le spatonef vers ce but attirant.

À la vitesse de la lumière, il atteignit Far II et constata, d'après les calculateurs électroniques, la petitesse de son volume. Il se posa et nota immédiatement que la température était plus basse que sur les autres planètes. Quand il pénétra à l'intérieur, il suffoqua et dut revenir rapidement au vaisseau afin d'endosser un scaphandre.

Équipé, il retourna vers la cheminée d'accès. Il découvrit un monde figé, immobile. Le froid glacial, l'absence d'air. Comme sur Tur. Était-ce possible ? Far II était-il mort avant même d'avoir vécu ?

M'La fut déçu, terriblement déçu et inquiet. Il sentait confusément qu'un drame venait de se dérouler et de multiples détails le confirmaient.

La température était moins basse que sur Tur et quelques traces d'air subsistaient. Le liquide alimentant les canaux de communication s'était durci, vitrifié. Les centrales ne fonctionnaient plus.

Le Plow se dirigea vers la centrale directrice et en chemin, il découvrit des cadavres de Miors. Il renonça à les compter, tant ils étaient nombreux.

Il entra dans le centre. Aux portes, des monceaux de cadavres, apparemment brûlés, calcinés, noircis. Puis les laboratoires en ruine.

Un véritable cataclysme semblait avoir ravagé la centrale directrice. Pas un instant, M'La ne songea que des créatures organisées se trouvaient à l'origine de ce désastre. Des machines, des instruments éventrés, broyés. Des cloisons renversées. Des couloirs jonchés de débris. Des canalisations rompues. Bref, un spectacle de désolation.

Et puis M'La constata la présence de moisissures vertes, accrochées aux parois. Cette découverte le mit sur le chemin de la vérité. Et quand il rencontra les premiers cadavres de Fels, rongés par la lèpre verte, il comprit tout le drame.

— Far II a été attaqué par des envahisseurs venus de l'espace !

Il examina les Fels, qui ressemblaient un peu aux Moks, hormis leur peau rougeâtre.

Brusquement, quelque chose s'imposa à son esprit. Une voix lui parlait, une « voix » télépathe. Il reconnut Edo.

— Par ici, M'La. Venez, je vous en supplie.

Edo ! Comment se trouvait-il sur Far II ? M'La, guidé par la pensée du Mok, s'orienta dans les labyrinthes à l'odeur infecte. Il enjambait des cadavres.

Enfin, il parvint auprès d'Edo. Ce dernier gisait au sol, couvert de plaques vertes, son scaphandre rongé. Il haletait, manquant d'air.

— M'La ! hoqueta-t-il. Je suis responsable du désastre de Far II. J'ai attiré les Fels ici, mais je n'aurais jamais cru qu'ils laisseraient autant de ruines derrière eux. Les moisissures sont arrivées trop tard. Les Fels ont fui, après avoir tout détruit.

Le Mok tenta de se redresser. Il ne le put et retomba à terre. Ses yeux lui sortaient de la tête. Il respirait de plus en plus difficilement.

— Vous récoltez ce que vous avez semé, Edo, dit le Plow durement.

— Je sais, M'La. Vous me méprisez. Tout le monde me méprise... Je..., j'aimerais vous donner un dernier conseil... Fuyez, M'La, fuyez vite !

— Comment avez-vous quitté Ula ?

Le Mok vivait ses derniers instants. Il se convulsait :

— Fuyez, M'La ! Rappelez-vous... Tur... Tur...

Un spasme ultime et Edo s'immobilisa, raidi dans la mort. Alors le Plow réfléchit aux dernières paroles du Mok.

Tur... Tur... Non. Il ne voyait pas. Que risquait-il, bien protégé par son scaphandre ? Pourquoi Edo lui avait-il conseillé de fuir ?

M'La comprit vite. Il eut la sensation que des yeux l'épiaient. Il fit volte-face et il se trouva devant quatre créatures sphériques, noires, hérissées de poils. Les abominables créatures rencontrées sur Tur !

Le Plow poussa un cri de désespoir. Il tourna les talons et courut dans un couloir, talonné par la peur. Cinq autres boules noires se dressèrent devant lui, l'obligeant à stopper net.

Derrière, devant. Il était cerné. Ensemble, les Ix se précipitèrent sur leur victime, la bousculèrent. M'La tomba et se sentit perdu. Sa dernière pensée fut pour E'Lf. Puis il perdit connaissance.

Le drame. Le drame atroce, poignant, bouleversant, subit. Le thermomètre qui monte, jusqu'à quarante et plus. Joël qui crie, pleure, se débat, se convulsé.

Par malchance, un éboulement, une coulée de rochers, a obstrué la route. C'est la faute du dégel. Le docteur tarde. Les heures s'écoulent dans l'angoisse, l'anxiété, le doute.

La Marie se tord les mains, les yeux rougis. Elle a veillé toute la nuit. Ernest non plus n'a pas dormi. Il est effondré et sent confusément que le malheur plane, qu'à chaque seconde il peut s'abattre.

L'enfant transpire. Des spasmes l'agitent. Parfois, il se raidit. Puis d'un coup, son petit corps brûlant de fièvre s'amollit.

Enfin, le médecin. Il s'excuse. Les Ponts et Chaussées ont fait diligence mais ils n'ont pu aller plus vite.

Le diagnostic est sévère. Méningite foudroyante. Rapidement, le docteur plie le gosse dans une couverture et fonce dans sa voiture. La Marie, affolée, l'accompagne. Direction l'hôpital, de toute urgence. Mais l'espoir diminue et le visage du médecin exprime l'inquiétude.

Piqûres. Ballon d'oxygène. Non. Il n'y a rien à faire contre la terrible maladie. Le traitement antibiotique a été administré trop tard. Deux heures, trois heures de moins auraient suffi. C'était une course contre la mort et les hommes l'ont perdue.

La Marie pleure. C'est terrible. Ernest pleure aussi, lui, d'habitude imperméable à la douleur morale. La Marie s'appuie sur lui, met sa tête au creux de son épaule.

Joël repose dans le petit cimetière dominé par les Pyrénées, froides et impassibles, encore blanchies de neige. La glace fond. Le sol devient boueux.

Le printemps rayonne. Le soleil sèche la boue, l'eau, les pleurs. La Marie reprend goût à la vie parce qu'Ernest ne la quitte pas. Et un matin, alors qu'ils boivent le café, tous les deux, le bûcheron se décide. Il mijote sa phrase depuis longtemps mais les mots sortent difficilement de la bouche :

— Écoutez, Marie... Je... Enfin rien ne m'attire spécialement dans la montagne. Je crois que je serais plus utile ici. Voulez-vous que je reste toujours à vos côtés ?

Les joues de la Marie rougissent. Sa peau frémit, son œil brille. Depuis longtemps, elle attend la proposition, elle la désire.

Elle se rapproche d'Ernest, se blottit contre lui. Elle tremble d'émotion quand elle sent les mains rugueuses du bûcheron courir sur ses épaules.

— Oh ! Ernest... Vous me feriez tellement plaisir !

— Vous n'avez pas de famille. Moi non plus. Vous verrez, nous serons heureux.

La Marie s'arrache de l'étreinte maladroite, marche jusqu'à la fenêtre et soulève le rideau. Le soleil ourle la montagne d'une barre écarlate. La neige semble rouge, en feu. C'est féerique.

Les gens jaseront. Qu'importe ! N'a-t-elle pas droit au bonheur, enfin ?

— Un jour, je t'emmènerai au bord de l'océan, jusqu'à Biarritz, ou Saint-Jean-de-Luz, promet Malban.

Alors, Marie Jorest rêve. Elle rêve aux vagues déferlant sur la côte avec un bruit sourd, et déposant des guirlandes de dentelle blanche sur les plages. Ses narines se dilatent. L'air sent le sel.

Et Malban, lui, pense à son transistor, à sa vieille cabane de solitaire. Il pense à sa merveilleuse aventure. Pourquoi tout cela ne s'est-il pas produit plus tôt ? Pourquoi l'étincelle a-t-elle mis si longtemps à jaillir ? Les années perdues, gâchées...

La porte s'ouvre. La Marie et Ernest sursautent. Le premier client de la journée. Il ignore qu'il inaugure un bonheur tout neuf. La vie des gens heureux n'a pas d'histoire...

CHAPITRE VII

Quand M'La reprit connaissance, il se trouvait entouré par une multitude de créatures rondes, velues, noires. Il ne put les compter, tant elles étaient nombreuses.

Il s'interrogeait anxieusement sur son sort. À sa grande stupéfaction, l'un des êtres affreux lui parla dans sa langue :

— Vous êtes un habitant de Far II ?

— Non. J'appartiens au monde d'Ula.

Le Plow discerna alors une petite boîte minuscule, en sautoir autour du corps sphérique. Il comprit. C'était un traducteur linguistique.

— Les Fels sont partis. Ils nous abandonnent Far II.

— Qui êtes-vous ?

— Les Ix. Nos organismes ne supportent pas l'air. Nous vivons dans les ténèbres.

— Mais... d'où venez-vous ?

— De l'espace, ou plutôt d'un monde mort. Ce monde tombait en poussière et nous dûmes l'abandonner. Far II se trouvait sur notre route. À bord de nos astronefs règnent une température basse et une atmosphère privée d'air. Quand nous abordons une planète, nous entendons en rester les maîtres absolus.

Les Ix dégageaient une odeur repoussante heureusement atténuée par le scaphandre de M'La. Ils grouillaient, immondes, velus.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Nous n'épargnons jamais nos prisonniers. Nos savants vous disséquerront car il est extrêmement rare que nous découvriions d'autres créatures vivantes sur les planètes que nous abordons.

Le Plow frémit. Sa fin approchait. P'Bi dirigerait seul Ula et c'était peut-être ce qu'il avait cherché en envoyant son associé sur Far.

Les Ix formaient un cercle infranchissable autour de lui. Non, le captif ne pourrait fuir. Ils étaient dix, trente, cinquante, aux aguets, prêts à lacérer le malheureux, à l'éventrer.

Soudain, que se passa-t-il ? Les Ix s'agitèrent, comme en proie à une frayeur intense. Ils se bousculèrent et s'enfuirent.

M'La resta seul, mais il se demanda si ce secours inespéré ne le plongeait pas dans un autre danger, plus effroyable encore. Qui avait bien pu provoquer le départ précipité des Ix ?

Il regarda à droite, à gauche. Personne. Des couloirs déserts, vides. Rien qu'un frôlement, un frottement.

Le Plow usa son regard dans les ténèbres. Il eut envie d'imiter les Ix, de fuir à son tour. Mais une voix le cloua sur place et bien qu'elle ne s'exprimât pas dans son dialecte, il la comprit :

— Non, restez. Je suis un ami.

Alors, la créature se montra. Elle était de taille impressionnante, enfermée dans une carapace grise, articulée. Plusieurs membres la supportaient ; mais, sous la chrysalide, il était impossible de discerner une forme. L'ensemble ressemblait à un œuf.

M'La, peu rassuré, recula. Il trouva la paroi derrière lui et, coincé, il ne bougea plus, retenant son souffle. Le monstre s'avança vers lui.

— Je m'appelle X'Al. Je ne vous veux aucun mal, au contraire.

— Comment avez-vous provoqué la fuite des Ix ?

— Je répands une odeur spéciale que certains organismes n'apprécient pas.

— Et moi..., je ne suis pas incommodé ?

— Non. Vous êtes un Plow. Votre étonnement s'apaisera quand je vous apprendrai que j'appartiens à la caste des Kirs.

— Des Kirs ? répéta M'La.

Il avait déjà vu des Kirs, en effet. Il en existait sur Ula et ils occupaient une centrale bien spéciale, ou plutôt une province coupée du reste de la communauté, où personne ne pénétrait, sauf les Plows, en de rares occasions. C'est ainsi qu'une fois, M'La avait dû se rendre dans la province MS-11, afin d'exercer un contrôle pour le compte de statistiques.

Les Kirs se livraient à des travaux dont le but échappait à la centrale directrice. Ils vivaient repliés sur eux-mêmes, à l'exemple des Steps, et depuis longtemps ils jouissaient d'une autonomie complète. Personne ne les dérangeait et ne s'occupait d'eux. Les responsables d'Ula étaient certains que ces créatures n'entraient d'aucune façon dans les activités de la planète. Les Miors avaient bien tenté, à plusieurs reprises, de les déloger, puisqu'ils apparaissaient inutiles, mais les Kirs dégageaient une odeur que les miliciens ne pouvaient supporter. C'est pourquoi ils vivaient tranquilles, en marge de la communauté.

Le Plow observa bien X'Al.

— Les Kirs d'Ula ne vous ressemblent absolument pas. Ils ont la peau blanche et ne sont pas enfermés dans une chrysalide.

— Sans doute. Vous oubliez que l'aventure qui m'est arrivée a modifié mon aspect. Un jour, ma vie fut bouleversée. Un phénomène inexplicable se produisit. Presque instantanément, nous nous retrouvâmes, un fort groupe de mes compagnons et moi-même, sur une autre planète. Nous avons changé de monde, et il nous fut impossible de regagner notre province. De deux choses : ou un phénomène cosmique nous a projetés dans l'espace, ou bien un vaisseau interplanétaire s'est posé et nous a embarqués. En tout cas, nous ne nous souvenons de rien. Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse.

— On vous aurait enlevés ? dit M'La, stupéfait. Pourquoi ?

— Je l'ignore. Déportés sur un monde nouveau, mes compagnons

moururent l'un après l'autre. Je fus le seul épargné. Alors il m'arriva cette chose fantastique, que je n'explique pas non plus : mon corps opéra une mutation, et s'enferma dans une chrysalide dont je ne pus me débarrasser. Toute relation avec l'extérieur me fut interdite. Autour de moi, on s'affairait. Quelque chose se construisait. Quand j'ai pu enfin bouger, sortir de mon réduit... Non, c'est affreux. J'ai découvert un monde mort, froid, vide.

Alors, d'un coup, M'La fit le rapprochement avec le récit qu'un jour lui avait confié T'Is. Les fameuses créatures inconnues venues de l'espace, et que les Miors fuyaient... C'était donc les Kirs.

— Vraiment, X'Al, vous ne vous souvenez de rien ? Essayez... Vous vous êtes brusquement retrouvé sur Far. Vous devez quand même savoir s'il s'agit d'un phénomène cosmique ou d'un enlèvement.

— Non, nous avons perdu connaissance, mes compagnons et moi. Quand nous nous sommes réveillés, nous étions sur Far.

— Votre mutation... Comment cela a-t-il commencé ?

— Oh ! Par des fourmillements sur tout le corps. Puis j'ai senti que ma peau s'épaississait, se durcissait.

— Vous étiez dans la centrale spéciale de Far, affirma le Plow. À quoi ressemblait-elle ?

— Elle était vide. J'ai seulement remarqué de nombreux orifices, amenant de la lumière, de la chaleur. Puis des bouches d'aération, de ventilation. Tout un vaste circuit électrique tapissait les parois.

Trop de détails restaient encore dans l'ombre pour que M'La cessât d'interroger le Kir :

— Mais enfin, même dans votre chrysalide... vous avez vu Far II s'édifier autour de vous.

— Non. J'étais endormi, inconscient. Quand j'ai repris contact avec le monde extérieur, je ne me trouvais plus dans la centrale où j'avais pénétré avec mes compagnons, mais dans un étroit réduit, quelque chose qui ressemblait à une prison. On me nourrissait de liquide nutritif. On m'apprit que j'achèverais là mes jours. Puis la catastrophe est survenue. J'ai pu sortir de ma geôle.

— Vous m'avez sauvé des Ix, reconnut le Plow.

— Bah ! Le hasard m'a conduit ici... Je vieillis et déjà mes forces m'abandonnent.

— Comment s'appelait le monde où vous viviez ?

— Otal.

— Aimeriez-vous y retourner ? Je possède un astronef capable de se véhiculer dans l'espace.

— Non, M'La, merci de votre offre généreuse. Tout d'abord, je ne supporterais pas le voyage. Enfin, si je retournais sur Otal, mon clan ne m'accepterait plus et ne me reconnaîtrait même pas. J'ai changé d'aspect.

— Qu'allez-vous devenir ? s'inquiéta le Plow.

— Mes jours sont comptés. Suivez-moi. Je vais vous raccompagner en surface sinon les Ix vous reprendront.

Le Kir se mit péniblement en route. Il se traînait sur ses membres fatigués, usés. Dans les couloirs déserts, froids, sans air, les Ix fuyaient devant lui, chassés par son odeur repoussante.

X'Al s'arrêta sous une cheminée d'accès, épuisé. Son corps ovoïde s'affaissa :

— Dépêchez-vous, M'La, et bonne chance.

— Merci, X'Al. J'aurais aimé faire quelque chose pour vous.

Le Plow se hissa par la cheminée. Une fois à la surface, il se retourna et plongea son regard par l'orifice. Il n'aperçut qu'un trou de ténèbres. Le Kir avait disparu.

Alors, M'La entama une longue marche qui devait le ramener à sa fusée. Le sol craquelé, déjà froid, ne réfléchissait plus les rayons solaires. Far II entra dans la nuit éternelle, à l'image de Tur.

L'aventure survenue à X'Al avait frappé l'imagination du Plow. Les Kirs, les Kirs de la province MS-11, n'étaient-ils pas menacés du même phénomène ? Finalement, en dépit des apparences, ces créatures ne jouaient-elles pas un rôle essentiel ? Les spécialistes de Far certifiaient que, sans la présence du Kir à chrysalide. Far II n'aurait pu se construire.

Dès son retour sur Ula, M'La était bien décidé à se rendre dans la province MS-11, où se cachait peut-être la clef de l'énigme.

*

* *

Le retour de M'La coïncida avec une nouvelle augmentation du rythme de la station de pompage, mais, à aucun moment, la situation ne dégénéra en catastrophe. Depuis l'invasion des Moks, la communauté vivait dans une atmosphère de quiétude.

Contrairement à ce qu'on eût pu supposer, P'Bi accueillit son coassocié avec un évident plaisir. Nulle contrariété n'ombrait ses traits et M'La reprit sa place au bureau de direction, après avoir brièvement raconté son voyage.

Il expliqua qu'il s'était rendu sur Far II, anéanti par les Fels, et qu'il avait assisté à l'agonie d'Edo. Mais il passa volontairement sous silence son entretien avec X'Al.

Car le Kir avait produit une terrible impression sur M'La. Ce dernier, passionné de mystères, d'énigmes scientifiques, se décida, sous un prétexte futile, à se rendre dans la province MS-11.

On pénétrait dans la province par un étroit goulet. Le canal de communication se resserrait et quand le Plow franchit le passage, il se trouva immédiatement entouré par plusieurs Kirs. Ici, les Miors

n'exerçaient pas leur surveillance et les Kirs faisaient leur propre police.

— Je suis M'La, le coprésident. Je voudrais parler à votre chef.

— T'Or ?

— Oui. Emmenez-moi auprès de lui.

Méfiant, les Kirs observèrent l'autre côté, du goulet et comme ils n'aperçurent aucun Mior, ils en conclurent que le visiteur était bien venu seul.

Ils ne ressemblaient pas à X'Al. Ils possédaient un corps ovoïde, de haute taille, de couleur blanchâtre, d'un blanc presque d'albinos. De toutes les castes de la communauté, ils étaient sûrement les plus grands. Des géants. À côté, le Plow apparaissait ridiculement petit.

Ils se différenciaient donc de X'Al par le fait qu'ils ne portaient pas de carapace grisâtre. Plusieurs membres, longs, flexibles, soutenaient leur corps dont le sommet se terminait par une sorte de petite boule surmontée de deux antennes. Quatre yeux à facettes, une trompe, complétaient le tableau.

Ils encadraient sévèrement M'La, le surveillant discrètement. Les autres étaient restés à l'entrée du goulet, prévenant ainsi toute arrivée intempestive.

Du canal central partaient plusieurs autres ramifications, irriguant sans doute toute la province MS-11. La centrale était gardée par de nombreux Kirs.

Des laboratoires, des salles de relaxation. Le décor variait peu, comparé à celui des autres provinces, toutes souterraines. Une lumière tamisée éclairait les couloirs.

Dans un bureau, T'Or, énorme, imposant. Il reçut le visiteur et congédia ses gardes. Il ne craignait personne, sûr de sa force, surtout en face d'une créature aussi menue que le Plow.

— Je suis le président de la communauté, annonça ce dernier.

— Je sais. Mais dans notre province, vous n'exercez aucune autorité. Je vous le rappelle. Nous acceptons certains contrôles de la centrale directrice parce que nous vivons sur votre sol et que nous avons besoin de certains éléments nutritifs.

M'La savait qu'il ne serait pas facile de discuter avec T'Or. Néanmoins, il amorça la conversation. Il expliqua qu'il avait ramené sur Far les spécialistes T'Is et N'Al. Enfin, il révéla son passage sur Far II, sa capture par les Ix, puis sa délivrance par X'Al.

— Je ne connais pas X'Al, souligna T'Or.

— Bien sûr, il vient d'Otal. Mais c'est un Kir, comme vous. Ses confidences m'ont bouleversé. Comment expliquez-vous qu'instantanément, il ait pu passer d'un monde dans un autre ? Il ne se souvient de rien, mais vous, le chef des Kirs ?

Alors, T'Or se renversa sur son fauteuil. Son corps ovoïde se balançait

et ses quatre yeux se fixèrent intensément sur le Plow, comme pour en extraire la pensée.

— Un Kir enrobé d'une chrysalide, dites-vous ? Cela prouve que des problèmes échappent à ma compétence. S'il existe des Kirs sur Otal, il en existe aussi sûrement sur d'autres mondes.

— Pas sur Far, certifia M'La. J'ai constaté que les Kirs n'habitaient que des mondes dépourvus de centrales spéciales. C'est inexplicable.

Un silence. T'Or réfléchit profondément. On devinait que la question troublait un peu son esprit. Mais il avouait également son impuissance. Certains mystères restaient entiers, insolubles.

— Cette absence de Kirs sur les mondes dépourvus de centrales spéciales signifie que notre peuple ne s'est jamais incorporé à vos communautés. Nous sommes une race à part, extérieure. Si j'en crois les connaissances que m'ont rapportées mes ancêtres, nous n'habitons pas Ula, jadis. Nous venons d'un monde inconnu et nous avons simplement colonisé la province MS-11, à une certaine époque qui remonte très loin dans le temps. Sur Ula, nous avons fait souche.

— Des extraplanétaires ! conclut le Plow, stupéfait.

— Oui. Des pionniers de l'espace. Nous avons découvert sur Ula des conditions climatiques favorables. Mes ancêtres ont décidé de s'y établir définitivement, formant une province autonome. Mais ce n'est pas tout. Vous ignorez encore bien des détails sur notre société, sur son fonctionnement.

T'Or confia, sans regret, car déjà, il avait pris ses précautions :

— Notre société se compose de deux groupes : les colons, et les cadres. Les colons sont les plus nombreux et les cadres constituent l'élite. Les premiers ignorent jusqu'à leur véritable origine. Ils sont d'un niveau culturel très bas, presque des primitifs, et les cadres entretiennent cette ignorance, ce qui leur permet de les dominer.

— Je suppose, T'Or, que vous appartenez à la seconde catégorie.

— Bien sûr. À l'élite même des cadres, composés de savants. Or les Kirs poursuivent un but immuable, ancestral : essaimer sur les autres mondes, coloniser. C'est un but et un devoir, une espèce de vocation, purement pacifique. À des périodes que nous déterminons avec exactitude, grâce à des calculs, un astronef bourré de colons quitte la province MS-11, pour ne jamais y revenir. Généralement, nous choisissons un moment où un autre monde passe à proximité, afin d'augmenter nos chances. Je suppose que les autres colonies de Kirs agissent de la sorte.

— Et que deviennent les colons expédiés dans l'espace ?

— Nous coupons toutes relations avec eux. Ils sont livrés à eux-mêmes. Parvenus à destination, ils nomment un chef et ils organisent une autre colonie. Je pense qu'ils survivent, du moins quelques-uns d'entre eux.

— Vous fabriquez des astronefs, dans la province MS-11 ?

— Oui. Vous savez maintenant pourquoi nous interdisons notre territoire à tout visiteur, pourquoi, d'ordinaire, nous ne nous montrons guère bavards. Nous ne tenons absolument pas à ce que des tiers entravent nos activités, plus importantes que vous ne le pensez.

T'Or appela ses gardes. Quatre Kirs imposants surgirent et encadrèrent M'La.

— Emmenez-le à bord de l'astronef.

— Comment, protesta le Plow, vous me déportez ? N'oubliez pas, T'Or, que je suis coprésident de la centrale directrice !

— Je m'en moque royalement, ricana la créature ovoïde, démasquant brusquement ses véritables intentions. Si je vous relâchais, vous iriez raconter à P'Bi nos activités. Or nos lois sont strictes, comme les vôtres. Nous ne prenons aucun risque et vous en savez trop, M'La, beaucoup trop. Je suis désolé.

Le Plow tempêta, en vain. Les quatre Kirs l'immobilisèrent. Avant de quitter le bureau, T'Or déclara :

— Votre curiosité sera satisfaite, car vous accompagnerez un contingent de colons. Vous êtes arrivé juste avant le départ. Sinon nous étions obligés de vous garder jusqu'à ce qu'un autre monde passe à proximité d'Ula.

M'La sentit ses forces l'abandonner. Non, le destin s'acharnait trop cruellement sur lui. De multiples aventures bouleversaient sa vie et la décision irrévocable du chef des Kirs marquait peut-être sa fin prématurée.

Les gardes, par d'interminables couloirs, l'entraînèrent dans une salle extrêmement vaste, où tout un monde s'affairait. Un gigantesque astronef, en forme de disque, occupait le centre de la salle. De nombreux Kirs s'agitaient aux alentours. En rangs, des colons montaient à bord du vaisseau spatial et des cadres formaient une haie d'honneur. Un petit rond bleuté, sur le corps ovoïde, différenciait les colons de leurs supérieurs. Une marque indélébile qui les classait impitoyablement dans la catégorie inférieure.

M'La fut confié à un groupe de colons et il disparut dans le vaisseau, noyé parmi les masses ovoïdes. Il voulut fuir. Les colons le retinrent. Du reste, la lourde porte de l'astronef se referma, isolant les occupants du monde extérieur.

— Où allons-nous ? interrogea le Plow.

— Nous l'ignorons, dit un Kir.

— Mais enfin, le vaisseau a bien une destination !

— De quel vaisseau parlez-vous ?

L'étonnement cloua M'La sur place. Était-il possible que les colons ignorassent qu'ils se trouvaient à bord d'un astronef ?

— Mais du nôtre..., de celui où nous sommes enfermés !

— Nous ne sommes pas dans un vaisseau, mais sur Ula, dans la province MS-11.

Tous les efforts du Plow pour convaincre les colons demeurèrent vains. Ils avaient dû subir un lavage de cerveau avant le départ. Du reste, très rapidement, ils s'assoupirent, privés de conscience. Voilà pourquoi X'Al ne se souvenait de rien. Les cadres obnubilaient les facultés mentales des colons afin de mieux les soumettre à leur volonté. Cela expliquait pourquoi, aussi, on ne rencontrait aucun récalcitrant.

Dans la salle, les spécialistes, penchés sur des tables de contrôle, s'approprièrent à télécommander le décollage. Un large panneau coulisssa au-dessus du cargo, monté sur un élévateur. Puis ce dernier hissa le lourd engin jusqu'à la surface.

La mise en route électronique s'opéra sans incident. Le gigantesque disque vibra intensément, oscilla, puis s'arracha du sol dans une brutale ascension. Il disparut rapidement dans l'espace. Alors, le panneau se referma et la province MS-11 reprit sa vie normale.

*

* *

Un heurt violent secoua le vaisseau qui s'immobilisa enfin. Le sas s'ouvrit, automatique, car pas un seul des colons ne savait piloter la nef.

Les occupants, abasourdis, toujours inconscients, quittèrent la prison métallique. Leur troupeau ordonné s'entassa, se parqua à une certaine distance.

M'La, entraîné par le flot des Kirs, regarda autour de lui. Il se trouvait dans une salle immense, vide, à la voûte bourrée d'orifices par où s'échappaient des stries de lumière. Une lueur irréelle baignait ce lieu étrange, silencieux, comparable à un mausolée, du moins à un tombeau. Ce vide était impressionnant, fascinant, comme quelque chose d'inachevé. On était loin des centrales turbulentes où régnait une activité fébrile.

Une sourde vibration naquit et s'accentua jusqu'à devenir extrêmement pénible pour les organes auditifs. Les Kirs, entassés, ne bougèrent pas. Pourtant, M'La comprit qu'il se passait un phénomène extraordinaire.

— Le vaisseau ! hurla-t-il.

*

* *

Les étranges vibrations provenaient du cargo. Celui-ci se désintégrait, tombait littéralement en poussière, comme sous l'effet d'une baguette magique. En quelques instants, il se volatilisa.

— Autodestruction ! songea le Plow. Les cadres sont certains, ainsi, que les colons ne reviendront pas sur Ula.

Quand tout fut terminé, les Kirs semblèrent tirés de leur torpeur. Ils s'éveillaient d'un sommeil léthargique, Ils s'étonnèrent, en observant les lieux :

— Où sommes-nous ?

— Sur un autre monde, expliqua M'La qui n'avait jamais perdu conscience pendant le voyage, du reste assez court. Les cadres nous ont chassés d'Ula.

Il se souvint des détails donnés par X'Al et précisa :

— Nous avons atterri dans une centrale spéciale. Regardez ces orifices. Elles distribuent de la lumière, de la chaleur, et éventuellement de la nourriture.

Des silhouettes se montrèrent, à ces orifices, mais à aucun moment, elles ne descendirent dans la crypte.

— Des Miors ! reconnut un Kir. Ils s'enfuient, parce qu'ils ne peuvent supporter notre odeur... Mais comment avons-nous pu changer de monde ?

— Un vaisseau, construit par les cadres, nous a emmenés ici. Le cargo s'est désintégré dès que le dernier colon l'eut abandonné. Tout était réglé méthodiquement et vos volontés ont été abolies peu avant le départ d'Ula.

— Une déportation ! hurla un autre Kir.

— En quelque sorte, T'Or compte sur vous pour coloniser ce monde. C'est votre but, votre devoir. Vous nommerez un chef.

Un vote rapide, quasi unanime, désigna un vieux colon, D'In, pour s'occuper des destinées des exilés. D'In était connu de tous par sa sagesse, son bon sens, son expérience. Il accepta ce poste de confiance, aux multiples responsabilités.

La présence du Plow, parmi les Kirs, préoccupa le nouveau promu. M'La expliqua dans quelles circonstances il se trouvait ici.

Or à peine le vaisseau achevait-il de tomber en poussière que les premiers Kirs ressentirent les symptômes de la mystérieuse maladie. Ils se plaignirent de lassitude, d'une extrême faiblesse. Les moins résistants s'endormirent pour ne jamais se réveiller.

L'inquiétude envahissait les rescapés.

— Vous êtes un Plow, M'La, supplia D'In. Je vous en prie, tirez-nous de là.

Le récit de T'Is vint de nouveau en mémoire au coprésident d'Ula. Tous les Kirs étaient condamnés si l'on en croyait le récit. Un seul survivrait et s'enfermerait dans une chrysalide pour échapper à la mort. Mais lequel ? Lequel muterait ?

Pourquoi cette étrange maladie ? Pourquoi sitôt arrivés sur la planète choisie par les cadres, les colons mouraient ? T'Or connaissait-

il réellement le destin des exilés ?

M'La observait plus intensément un large orifice, au-dessus de sa tête. Une idée traversa son esprit.

— Si je pouvais atteindre cette issue, je m'échapperais et je gagnerais la centrale directrice. Je m'efforcerais de vous tirer de ce mauvais pas.

Les Kirs encore valides comprirent vite ce que le Plow attendait d'eux. Ils formèrent une pyramide vivante dont le sommet frôlait l'ouverture supérieure de la crypte. M'La, par contorsion, et avec beaucoup de difficulté, se hissa ainsi jusqu'à l'issue qu'il convoitait.

Il promit aux colons de revenir rapidement, puis délivré de sa prison, il se lança dans un corridor par où soufflait un air tiède. Il franchit difficilement un sas et se retrouva dans un canal de communication. Aussitôt, des Miors l'entourèrent, à la peau légèrement plus foncée que celle des Miors d'Ula.

Un doute s'infiltra chez le Plow :

— Où suis-je ?

— Sur Far, dit un milicien, étonné.

— Sur Far ! Mais alors, je suis sauvé ! Conduisez-moi immédiatement auprès d'E'Lf. Rappelez-vous, je suis M'La, et je vous ai aidés à vous débarrasser des Moks. D'ailleurs, regardez. Je possède la plus haute récompense de votre monde : la médaille du Mérite.

Il désignait quelque chose de brillant au sommet d'un de ses six membres rosés : la médaille remise par E'Lf, et dont il ne s'était pas séparé.

Convaincus, les Miors l'emmenèrent à la centrale directrice. M'La se jeta littéralement aux pieds d'E'Lf :

— Je vous en prie, sauvez les derniers Kirs !

— Hélas ! je ne peux rien pour eux. Leur mystérieuse maladie est étrangère à notre monde. Les Kirs l'ont sûrement apportée avec eux. Si l'un d'eux survit, alors j'ordonnerai de construire Far III.

— Far II a été entièrement détruit par les Fels, apprit le Plow.

La nouvelle n'affligea pas E'Lf, apparemment. Elle croyait que M'La avait abordé Far avec l'astronef des Moks. Quand elle sut la vérité, elle s'effraya :

— Vous avez voyagé avec les Kirs ?

— Oui. Ils viennent d'Ula. N'est-ce pas extraordinaire ? Et ils viennent d'Ula pour mourir sur Far !

O'Di, le chef des Miors, demanda une entrevue qui lui fut immédiatement accordée. Il adressa un signe amical à M'La :

— J'apporte les dernières nouvelles de la centrale spéciale. Toutes les créatures inconnues ont succombé.

— Toutes ? insista E'Lf.

— Oui. Les Miors peuvent maintenant les approcher et ils nettoient

la centrale.

O'Di disparut. Alors le chef suprême de Far se tourna vers le Plow.

— Je suis désolé, M'La. Les Kirs, puisque vous les appelez ainsi, n'ont pas survécu. Il faudra encore attendre pour édifier Far III.

— Un nouvel arrivage de colons ? Mais enfin, comment expliquez-vous ce phénomène ?

— Nous ne l'expliquons pas et ne cherchez pas à vous l'expliquer. Quand un Kir survivra, alors, le moment sera venu. Pas avant.

E'Lf désigna la médaille que portait le Plow en sautoir.

— Heureusement que vous avez gagné cette décoration.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle vous protège des Miors qui désormais vous respectent en vous acceptant comme citoyen de Far. Sinon, vous seriez déjà emprisonné, en attendant le verdict du tribunal.

Dans son excitation, M'La ne songeait même pas qu'il n'avait plus aucun moyen de retourner sur Ula. E'Lf le lui rappela.

— C'est vrai, dit le Plow sombrement. La route du retour m'est coupée. Quel sort m'attend ?

— Vous aviez toujours rêvé de vivre avec moi, M'La. Puisque les circonstances le veulent, je vous accepte dans les laboratoires de la centrale directrice, jusqu'à ce que vous trouviez un moyen de retourner sur votre monde.

Le désir de M'La s'exauçait. Inutile de dire que le Plow ne put jamais rentrer sur Ula. Il acheva ses jours aux côtés de celle qu'il aimait, et qui partageait sincèrement son amour.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1965

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE